

AGE-2009-JAQ

RENOUVELER LES TERRITOIRES PAR LE PAYSAGE

AUS DER LANDSCHAFT (UM)-PLANEN

EXPERIENCES FRANCE-ALLEMAGNE

*Programme interdisciplinaire de recherche DAPA/PUCA « Architecture
de la grande échelle » 4^e session*

Corinne Jaquand – ENSAPB/LIAT (responsable scientifique)

Caroline Maniaque – ENSAPM/LIAT

Karin Helms – ENSP

Armelle Varcin – ENSAPL/LACTH

Philippe Nys – Université Paris 8/AMP

Décembre 2011

(Avertissement :

Cette dernière épreuve comporte un chapitre à compléter.

Une mise en page définitive avec une redistribution des images est en cours)

SOMMAIRE

1 PREAMBULE

1.1 Sujet et objet de la recherche

1.2 Le parallèle France/Allemagne

1.3 Corpus, méthode, interrogations des sources

2 L'INSCRIPTION DE CETTE RECHERCHE DANS LE CONTEXTE CONTEMPORAIN

2.1 Le paysage comme nouveau paradigme de l'urbanisme, 1995 et sq,

Le contexte français : le projet urbain comme doctrine et son ouverture au paysage

L'urbanisme paysager comme refondation

Penser les territoires habités, réactiver l'histoire du paysagisme

Le renouveau de la théorie et de la pratique du paysage en Allemagne

2.2 Les enjeux du paysage pour la maîtrise d'ouvrage urbaine

Le passage de la ville constituée à la ville territoire

Inventer pour chaque « Grand Territoire » une méthode

La ville des flux et le paysage. Prospectives

Le récit politique est un point-clé pour construire un projet

Un débat sur la ville ne doit pas se techniciser mais s'ouvrir à de nouvelles disciplines

La ville n'est jamais finie

3 LE CONTEXTE DE LA COMMANDE SUR LES GRANDS PAYSAGES FRANCE/ALLEMAGNE

3.1 Le grand paysage en France, émergence et expérimentation 1945-1983

Repères historiques

L'émergence d'une sensibilité qualitative dans l'administration centrale

Un contexte idéologique et social porteur : institutionnels et mouvement associatif

Acculturations et filiations

Planifier le paysage et le territoire : une idée venue du Nord

Les méthodes de planification écologique aux Etats-Unis et leur réception en France

Les OREAM, laboratoires pour le grand paysage

La reconversion des territoires prétexte à aménager les paysages

Les pionniers du grand paysage et leur approche

3.2 Le contexte de la commande en France depuis la décentralisation

3.3 L'implication paysagiste en Allemagne : Entretien avec Jürgen Weidinger (professeur de projet, faculté du paysage, TU-Berlin)

La protection des paysages

Le parc fonctionnaliste

Les lois environnementales, la notion de compensation

Le rôle des architectes et paysagistes dans les projets de grande échelle

La temporalité des projets, l'identité des paysages urbains
L'influence du paysagisme français et international en Allemagne
L'apport des Landesgartenschau (LGS) et des Bundesgartenschau (Buga)
Enseignement diversifié, uniformisation des projets
La nouvelle génération confrontée à la réduction des budgets

3.4 L'expérience des IBA

Les premières expositions d'architecture à thèmes
L'IBA 1987 de Berlin, laboratoire de la rénovation urbaine « douce »
L'ouverture des IBA au paysage : Emscher Park
L'évolution actuelle des IBA : dynamisme et controverses
Buga, LGS, IGS

4 LES ETUDES DE CAS : ESSAIS SUR LE PAYSAGE ET LA GRANDE ECHELLE

3.5 Une extension métropolitaine intégrant paysage et architecture :

Le parc de Riem à Munich (Gilles Vexlard & Laurence Vacherot, Latitude Nord, Paris)

Une figure urbaine médiatrice entre le parc et les îlots résidentiels
Le parc des Jeux Olympiques de 1972 : l'intégration fusionnelle de la ville au paysage
La philosophie du Vert urbain et les standards écologiques de l'urbanisme munichois
Un parc à la française à Munich ?
Un parc sans limites
Munich, vers un urbanisme paysager « productif » ?

3.6 Une métropolisation sans métropole : *Grünmetropole* (Henri Bava, agence Ter, Paris-Karlsruhe)

Complexité de la commande et du terrain.
Une méthode d'analyse complémentaire : la lecture de paysage in situ
Un projet de paysage transfrontalier sans limite
Un contexte politique, l'Euroregion
Le temps du projet, la réponse des paysagistes
Un socle de projet d'origine géologique
Deux circuits pour re-créeer un paysage, une route verte et une route bleue
Réinventer un paysage en le désignant.
Métaphore dynamique et vitaliste
Quelle place pour l'histoire ?
En guise de conclusion : un projet de métropolisation par le projet de paysage
Un processus de métropolisation à l'œuvre ?

3.7 L'identité métropolitaine d'une frange urbaine :

les parcs agricoles de Barnim-Berlin (Schirmer & Kernbach ; plancontext ; atelier Loidl, Berlin)

Esthétique globalisée et tradition nationale

De l'histoire palimpseste et de l'histoire culturelle

Embellir le paysage nourricier : le *Landschaftspark*

Le parc et l'identité métropolitaine

Le parc comme créateur de lien social : la filiation avec le paysagisme fonctionnaliste

Leberecht Migge et les antécédents de l'agriculture urbaine à Berlin

Dépassement à Berlin-Barnim de l'urbanisme de secteur ?

3.8 Echelles et figures du paysage : Entretien avec le groupe OBRAS (Frédéric

Bonnet, Marc Bigarnet)

La grande échelle et l'expérience fondatrice du paysage

L'architecture et l'invention du site

Enseignement, recherche et références

De l'économie dans le rapport à la nature

L'étude Seine-Aval, l'approche multiscales et les figures territoriales

L'expérience des PACA dans la région transfrontalière de Genève

La grande échelle et les enjeux de la ville intersticielle

L'identité du territoire. Extension de la notion de milieu

Intégration de la nature en ville plutôt que zonage des espaces naturels

Les conditions de la commande en grand paysage, les inégalités territoriales

4 CONCLUSION : LE DEPASSEMENT DE L'URBANISME SECTORIEL PAR LA FIGURE DU PAYSAGE

La figure induite par la géologie et les infrastructures

La figure induite par la mise en action de l'histoire

Le traitement des échelles intermédiaires garant du projet de grande échelle

5 ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Bibliographie complémentaire sur le contexte allemand

6 MONTAGES VIDEO

Entretien avec Gilles Vexlard (Latitude Nord, Paris) et Heiner Lutz (Münich)

Entretien avec Henri Bava (agence Ter, Paris-Karlsruhe)

Entretien avec Frédéric Bonnet et Marc Bigarnet (groupe Obras, Paris)

Entretien avec Dirk Sadtler et Christian Loderer (plancontext, Berlin)

1 PREAMBULE

1.1 Sujet et objet de la recherche

Notre étude envisage la transformation de territoires en mutation par une démarche paysagère à l'amont des projets. Elle tente d'analyser les processus de projets à l'œuvre dans l'urbanisme contemporain où le paysage accompagne le phénomène de métropolisation. Le terme « paysage » est ici utilisé dans deux acceptations. Il recouvre à la fois une lecture géomorphologique du territoire, mais aussi un processus de conception des espaces libres à grande échelle, un projet. En reprenant à notre compte les dire du paysagiste américain Stan Allen *“ le paysage n'est pas seulement aujourd'hui un modèle formel pour l'urbanisme mais, et c'est peut être plus important, un modèle de processus”*.

Mais que faut-il entendre par « grande échelle » ? L'usage le plus courant l'associe à l'étendue d'un site concerné ; un projet de grande échelle serait tout simplement corrélaire de vastitude. Une autre compréhension renvoie à un mode de production du territoire par des programmes d'équipements ou d'espaces libres d'échelle réduite mais reproduits en grand nombre. Penser la standardisation du bâtiment ou des infrastructures suppose, par exemple, une pensée abstraite sur la grande échelle du territoire. La définition de la « grande échelle » que nous avons retenue part du paysage construit : travailler la grande échelle, c'est prendre les diverses composantes d'un territoire élargi comme les arguments qui vont asseoir, orienter et justifier des choix pour transformer un site quelqu'en soit *in fine* l'échelle physique et la surface concrète à traiter. Agir à grande échelle, c'est inscrire une reconnaissance singulière de la géographie physique et des pratiques humaines. C'est faire émerger une logique territoriale repérée dans le temps, ou bien la reconstruire en fonction de l'épaisseur du paysage tectonique et historique.

Ce renversement des pratiques – et la lecture globale du territoire qu'il implique, ne s'impose pas partout, mais il nous paraît cependant assez significatif d'un changement dans la planification en Europe pour mériter qu'on l'analyse davantage. La relation entre urbanisme et paysage nous semble en effet un champ qui se développe en France, notamment grâce aux différentes recherches coordonnées par Frédéric Pousin et l'émergence de nouvelles thèses comme celles de Bénédicte Grosjean et d'Isabelle Estienne

pour autant elle semble plus développée dans les pays anglo-saxons et germaniques en particulier par le biais de biographies.

Pour mieux en rendre compte, nous avons choisi de mettre en parallèle l'expérience française et l'expérience allemande autour d'un corpus de projets de grands paysages ou de master-plans, qui ont été portés par des concepteurs français et allemands. Ces projets de grande échelle sont, soit achevés, soit suffisamment en voie de réalisation pour que l'on puisse les soumettre à une analyse concrète.

Cette approche de l'urbanisme par la notion de paysage représente un changement de paradigme dans la géographie urbaine et la pratique de l'urbanisme. Elle s'est progressivement affirmée dans la conjoncture historique des vingt dernières années jusqu'à influencer la pédagogie des écoles d'architecture et de paysage. La primauté du programme sur le site, qui caractérisait l'urbanisme fonctionnaliste, s'est trouvée inversée. Au regard de l'étalement urbain et de la dilution de la forme urbaine au gré des infrastructures et des flux, la ville échappait à la lecture dynamique « centrifuge » jusque là conventionnelle qui renvoyait à une vision univoque de l'urbain progressant dans la campagne. Il fallait dorénavant considérer le « territoire habité » comme un tout, dans sa complexité et son hétérogénéité. La géographie statistique et la technosphère, à l'aise dans la manipulation spatiale de données, ont été remises en cause par l'approche qualitative et temporelle des territoires. En corrélation, l'opposition des champs disciplinaires entre l'aménagement urbain et l'urbanisme rural perdait de son intérêt et l'application de modèles d'extensions urbaines hiérarchisées entraînait en crise ; la rigidité des plans-masse et les excès du zonage fonctionnaliste, attribués à l'urbanisme moderne, étaient dénoncés et leur insuffisance pour traiter de la qualité des paysages qu'ils soient à l'échelle du piéton et des espaces publics ou à celle du paysage scénique métropolitain.

Les résultats récents de la consultation du Grand Paris confirment le renouveau de la cartographie de l'environnement physique et des flux : on y constate un intérêt pour la géo-histoire des sites et pour la transposition de figures textuelles dans la carte afin de rendre compte de la complexité des relations spatiales entre centralités et réseaux.

Nous avons choisi d'examiner une série de projets contemporains qui intègre d'emblée la dimension du paysage à l'urbanisme. Les terrains concernés allant de l'entre-deux de la ville et de la campagne, aux enclaves urbaines en déshérence. Le projet de paysage est alors utilisé comme une stratégie, sur le moyen et long terme, pour assumer une part d'incertitude programmatique, au regard des fluctuations économiques, et pour tenir

compte de la négociation entre les acteurs institutionnels et l'implication d'un public participant. Le paysage devient alors le paramètre fondamental à l'amont du processus de planification.

Ces projets de type master-plan peuvent avoir débouché sur une maîtrise d'œuvre. Ils sont portés par des paysagistes qui ont gagné en expérience dans la maîtrise d'œuvre de territoires suburbains ou bien par des architectes-urbanistes qui ont élargi leur compétence au domaine du paysage, ou bien parfois par une association entre les deux. Leurs deux métiers se rejoignent ainsi autour d'une discipline partagée, celle de l'urbanisme paysager, qui impose une compréhension globale du site et une pensée de l'aménagement intégrative souvent éloignée des logiques sectorielles et de zonage. Le paysage est ainsi envisagé comme le point de départ de la méthode et l'horizon d'attente du projet de grande échelle.

L'approche par le paysage est porteuse d'une demande sociétale en faveur d'espaces urbains de multiple valence, superposant plusieurs registres fonctionnels. Elle semble le garant d'une meilleure qualité environnementale en agissant comme une sorte de réconciliation entre les pratiques récréatives et de consommation et le temps consacré au travail, les activités pouvant devenir un spectacle, voire un loisir comme dans le cas d'une agriculture urbaine potagère. L'approche paysagiste est aussi fédératrice du fait de la polysémie même du terme. Sans prétendre maîtriser l'étalement urbain, elle donnerait du moins un sens au temps consacré aux déplacements en mettant en relation spatiale des domaines jusque-là séparés ou inaccessibles. Le paysage est ainsi investi de valeurs fondamentales et réparatrices pour la société contemporaine ; recréer du lien social, retrouver une corporeité sensible dans la relation à l'espace vécu, gérer le passage d'une mobilité à l'autre, embellir l'environnement et renforcer ses qualités écologiques.

Pour comprendre davantage les processus de projet à l'œuvre dans cette refondation du paysage, il convient moins de considérer la grande échelle en soi, que de comprendre ce passage des mobilités, et donc des échelles de temps et d'espace, du grand au petit, de l'espace géographique au chez soi. De comprendre comment se fabrique un récit commun au travers de l'expérience interscalaire de l'espace habité et parcouru.

Car cet horizon d'attente pose plusieurs questions. Le déterminant majeur du site induit-il un effet de globalisation dans les méthodes de projets et dans le résultat formel et esthétique ? Quel rôle jouent les « représentations collectives » du paysage dans la commande institutionnelle et la réception du public, dès lors que ces projets sont l'œuvre

de concepteurs singuliers ? La figure du paysage permet-elle de dépasser l'urbanisme sectoriel et de pallier la superposition des compétences territoriales et comment ?

1.2 Le parallèle France/Allemagne

Nous avons voulu nous placer dans une perspective européenne, en mettant en parallèle les expériences récentes de renouvellement urbain et de territoire par le grand paysage en France et en Allemagne. Par là-même, nous pensions mieux identifier les « invariants » et les « paramètres » conjoncturels à la question posée. Cette mise en parallèle de deux traditions et de leurs expressions contemporaines permet de prendre une juste « distance » pour comprendre ce qui relève de spécificités culturelles à caractère national ou de pratiques professionnelles globalisantes.

En Allemagne, le paysage a pris une part plus active à la constitution des métropoles. La profession de paysagiste y est plus ancrée dans les institutions de planification aux différents échelons territoriaux. De nombreux paysagistes se sont engagés ouvertement depuis le tournant du XX^e siècle dans les débats de société. La loi-cadre fédérale de l'urbanisme, mise en place depuis l'après-guerre, intègre des normes de surface d'espace vert dans le zonage. Elle a été complétée à partir du tournant des années 1980 par des lois environnementales concernant la gestion de l'eau, le climat urbain et un système de compensation pour les espaces libres urbanisés et les éléments végétaux détruits. Aujourd'hui, nombre de paysagistes diplômés œuvrent au service d'une réglementation comme fonctionnaires à tous les échelons des collectivités territoriales, ce qui n'est pas le cas en France. L'historiographie est aussi plus substantielle. Elle rend compte d'une culture professionnelle mise au service d'une pensée sociale sur l'espace urbain, mais aussi de son instrumentation idéologique comme sous le III^e Reich.

Ce qui donne sens à cette comparaison France/Allemagne ce sont aussi les transferts concrets et récents de compétence entre la France et l'Allemagne. En effet, en observant les conjonctions européennes, nous avons relevé une injonction réciproque entre ces deux pays qui explique un échange de savoir-faire et de personnes depuis une vingtaine d'années. Nous empruntons ici le terme d'« injonction » à la théorie de la réception développée en son temps par Maurice Halbwachs, puis par Hans Robert Jaus et d'autres pour la critique littéraire et sociale, enfin par des historiens de l'art et de l'architecture sur leurs objets d'étude, en reliant la question des transferts techniques ou esthétiques à celle de l'horizon d'attente des sociétés.

Au moment de la Réunification, on constate bel et bien une injonction spécifique du milieu allemand envers le paysagisme français, et de façon moindre envers le paysagisme hollandais, tous deux considérés, à l'époque, comme leaders en Europe pour le traitement formel de l'espace public et l'approche de la grande échelle, et sensibles tous les deux à l'esthétique du minimalisme et du Land Art américain.

Les échanges qui suivirent dans les années 1990 ne sont pas seulement à mettre au crédit de la globalisation et de la multiplication des workshops internationaux. Ils ont répondu à une demande spécifique du milieu allemand concerné, soit à une « injonction » de ce milieu récepteur. Avec la Réunification et la réappropriation d'une idée nationale commune, la demande d'espaces publics métropolitains plus représentatifs s'est renforcée, particulièrement à Berlin, choisie comme capitale. La faculté du paysage de l'Université technique de Berlin a voulu renouveler son enseignement, centré depuis les années 1970 sur les connaissances biologiques, la conservation des biotopes en milieu urbain et l'aménagement de pratiques alternatives. Elle s'est tournée vers la pédagogie du projet développée à l'École Nationale Supérieure du Paysage de Versailles qui avait fait son « aggiornamento », au milieu des années 1970, de l'enseignement de la botanique et du jardin à l'échelle urbaine et des infrastructures, sous la conduite d'enseignants qui en dehors de l'ingénieur horticole Alain Provost, étaient issus d'autres formations à la conception : Bernard Lassus (arts plastiques), Michel Corajoud (arts décoratifs). C'est ainsi que par l'intermédiaire d'un étudiant de la TU de Berlin, Jürgen Weidinger, ayant suivi en échange post-diplôme l'atelier de Gilles Vexlard, des paysagistes-enseignants de l'ENSP furent invités début 1992 à donner des conférences dans le cadre de l'exposition réalisé par la Grün-Berlin (Jürgen Weidinger en collaboration avec Almut Jirku) sur 10 paysagistes Français (dont Michel Corajoud, Gilles Vexlard-Latitude Nord, Henri Bava-Agence Ter, Christophe Girot-atelier Phusis, ce dernier ayant été formé licence d'architecture à Berkley et paysagiste à GSD Harvard). Il n'est sans doute pas fortuit que Jürgen Weidinger occupe depuis 2008 la chaire de professeur de projet de paysage à l'Université technique de Berlin.

Depuis lors, les paysagistes français ont rencontré un certain succès en Allemagne. Certains ont remporté des concours significatifs. Christophe Girot a réalisé avec l'atelier Phusis ce qui est considéré comme le « premier espace public de la Réunification », l'Invalidenpark à Berlin.¹ Henri Bava et l'Agence Ter ont réalisés de nombreux parcs dont

¹ Corinne Jaquand, « Berlin, du Mur au jardin » (Invalidenpark, paysagiste Ch. Girot), *Bulletin de l'IFA*, n°206, nov.1997.

le *Landesgartenschau* « Aqua Magica » à Bad Oeynhausen. Gilles Vexlard et Laurence Vacherot (agence Latitude Nord), déjà remarqués par la critique internationale pour leur projet primé du parc de la Villette en 1982, ont été invités au concours pour celui de Riem à Munich qu'ils ont remporté et dont la réalisation a été consacrée par le Prix international du paysage en 2006 et par le Grand prix national du paysage en 2009 ; une génération plus jeune de paysagiste français issus de l'ENSP travaillent en Allemagne comme l'agence BASE Franck Poirier, Bertrand Vignal et Clément Willemin. Christophe Girot et Henri Bava, tous deux ex-enseignants de l'ENSP, occupent des postes de choix dans les universités germaniques. Christophe Girot dirige l'institut du paysage à l'ETH de Zürich depuis 1999 et Henri Bava celui de l'Université de Karlsruhe, depuis 1998. Henri Bava a fondé une première fois une antenne de l'Agence Ter (Henri Bava Michel Hoessler, Oliver Philippe)² en Allemagne à Berlin, suite au concours gagné pour le Monbijoupark en 1994, puis il la transférer à Bad Oeynhausen en 1998 avant de la stabiliser à Karlsruhe en 2000, année où il a remporté le concours pour le Master Plan de « *Grünmetropole* », un projet transfrontalier entre l'Allemagne, les Pays-Bas et la Belgique, sur un vaste territoire marqué par l'histoire européenne : l'industrie minière, les corons et les traces des deux conflits mondiaux. Suite à ce projet, Henri Bava a été élu en 2006 membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Le projet *Grünmetropole* a reçu en 2008 le prix European d'Urbanisme.

Le projet de *Grünmetropole* est emblématique de notre recherche. Il implique une lecture globale du « paysage habité » et une conception de la métropolisation qui va au-delà de l'interprétation conventionnelle d'une agglomération irradiant sur son *hinterland*. La métropole est ainsi considérée une nouvelle catégorie spatiale, composée d'un réseau de petites villes avec des centralités et des pôles d'activités de tailles et de statuts hétérogènes, d'infrastructures et de voies d'eau, d'un ensemble d'espaces agricoles, naturels ou industriels, dont la juste gouvernance implique d'aller au-delà des limites municipales établies, pour dépasser l'échelon régional et national. Le projet de territoire considère une population composée d'« urbains », de « ruraux » ou de « rurbains » de tous âges lesquels, durant leur temps libre, partagent les mêmes loisirs, sports de plein-air, nature, et patrimoine.

Pour clore la liste de ces personnes aux parcours binationaux, évoquons aussi l'architecte et urbaniste allemand Finn Geipel que nous avons interrogé, en marge de notre

² Agence Ter Henri Bava, Michael Hoessler, Olivier Philippe, Lisa Diedrich, *Territoires : Révéler la ville par le paysage*, Bâle/Boston/Berlin, Birkhäuser, 2009.

étude, pour mieux comprendre la question du contexte et le traitement de la grande échelle en France et en Allemagne. Finn Geipel a fondé à Paris en 1988 avec Nicolas Michelin l'agence du Labfac (Laboratoire d'architecture) et dirige depuis 2001 celle du LIN (Labor Integrativ Gesellschaft von Architekten), à Berlin, avec Giulia Andi. Il est aussi professeur à la TU de Berlin et directeur du «Laboratory for Integrative Architecture», le LIA, qui intègre et développe les recherches de son agence, comme leurs acronymes le montrent. Il a été décoré en France en 2006 Chevalier des Arts et des Lettres. A priori indifférent à la «question de la grande échelle», il a développé pour la consultation du Grand-Paris une approche qui se fonde sur la capacité des tissus urbains existants à se renouveler par la densification et le changement de fonction. Cette posture nous renvoie à une autre façon d'aborder la grande échelle : un mode de production de l'architecture et du territoire à échelle réduite, mais qui serait répété en système.

L'intérêt que porte la scène française vers l'Allemagne est, lui, un phénomène plus récent et concerne davantage les processus que la mise en forme des projets. Grâce à l'expérience reconnue de l'aménagement de la Ruhr, notamment Emscher Park, la maîtrise d'ouvrage française s'intéresse depuis une dizaine d'années aux montages flexibles et efficaces des «IBA» allemandes pour le renouvellement de grands paysages. Ces processus sont susceptibles d'inspirer les programmes lancés à l'échelle interdépartementale comme les OIN (Opérations d'intérêt national). L'Atelier urbain, animé par Ariella Masbouni, s'en est fait l'écho par des voyages d'étude et des conférences auxquelles ont accueilli l'urbaniste et théoricien Thomas Sieverts³ et le paysagiste Henri Bava. Dans son livre, publié en collaboration avec David Mangin, *Aménager les grands territoires* (2009), Ariella Masbouni consacre un chapitre à l'expérience allemande. La prise en compte très à l'amont de critères exigeants au niveau de l'écologie, l'intégration de l'agriculture urbaine, va à la rencontre des aspirations de la maîtrise d'ouvrage française, de même que la reconnaissance complète du paysage industriel qui participe d'une identité culturelle dynamique pour conduire de nouveaux programmes. Et l'on peut parier que cet intérêt ira en augmentant avec la diffusion de réalisations encore peu connues comme celles de *Grünmetropole* et des projets en cours de l'IBA-Hamburg sur la rive sud de l'Elbe, où l'extension du port international doit s'accommoder d'une extension résidentielle. La gestion des eaux du fleuve en est la contrainte majeure. L'agriculture urbaine aussi avec la présence d'un domaine agricole patrimonial de vergers de pommiers.

³ Thomas Sieverts, *Zwischenstadt*, Braunschweig/Wiesbaden, 1997.

Ce détour par l'histoire récente est nécessaire pour expliquer le sens que nous donnons à la conjonction France/Allemagne et qui conduit à un intitulé dans les deux langues.

Notre équipe de recherche composée de paysagistes, d'architectes-historiens, d'un urbaniste et d'un philosophe, qui ont travaillé sur des sujets internationaux, se heurte constamment aux recoupements sémantiques insatisfaisants entre les langues, mais aussi entre les glossaires des métiers, en l'occurrence ceux des paysagistes et des architectes. Nous préférons accepter cette frustration dans une dialectique dynamique. Ainsi, le terme « aménager » a fait l'objet de discussions entre les membres de l'équipe – pour finalement être écarté du titre au profit de « Renouveler les territoires ». En effet, le terme « aménager » est utilisé depuis le tournant des années 1980 à la place de « planification » qui reste assimilé à l'urbanisme technocratique et fonctionnaliste. Les équivalents anglais et allemand de « planning » et « planen » ne semblent pas chargés de la même connotation péjorative. De plus pour les paysagistes de l'équipe, « aménager » renvoie à leur pratique courante de maîtres d'œuvre d'espaces publics et de jardins – et donc pour eux l'idée de pensée sur le paysage, de projection dans l'avenir en est absente ... Les (re-), (um-) rajoutés en préfixe renvoie à cette catégorie de projets et au contexte européen de renouvellement urbain qui suppose de « retravailler » des territoires constitués plutôt que de les urbaniser ex-nihilo.

1.3 Corpus, méthode, interrogations des sources

Notre entrée en matière s'est faite davantage par le repérage de « concepteurs », plutôt que par le repérage de maîtrises d'ouvrages. Nous avons examiné une dizaine de concepteurs dans les deux pays et repéré pour chacun d'entre eux un projet – ou une étude urbaine poussée – qui soit emblématique de la grande échelle, ce travail sur la « grande échelle » devenant pour nous au fil de la recherche de plus en plus équivalent à une démarche paysagère intégrée à l'urbanisme.

Le choix qui en résulte reflète une attitude à la fois idéale et pragmatique. Deux paysagistes français retenus, Gilles Vexlard et Henri Bava, ont ainsi réalisé leurs œuvres les plus importantes en Allemagne. Nous avons éliminé avec regrets certains concepteurs, non pas en raison de la faiblesse de leur réalisation, mais parce que les circonstances de la maîtrise d'ouvrage n'ont pas permis d'intégrer urbanisme et paysage, comme l'étonnant parc Flugfeld Johannisthal-Adlershof de la paysagiste Berlinoise Gabriele Kiefer .

Sous le terme de « concepteurs », nous entendons les deux métiers, architectes et paysagistes, prédisposés, par leur savoir-faire, à dessiner des projets de territoire. Dans le cas français, certains architectes se sont appropriés la thématique du paysage, au point de revendiquer la même approche sensible de la grande échelle par l'environnement et le vivant, et d'assumer la maîtrise d'œuvre de parcs, d'aménagements d'infrastructures et de jardins publics. Nous avons ainsi sélectionné les architectes du groupe Obras (Frédéric Bonnet et Marc Bigarnet), qui bien que n'ayant pas encore à leur actif de réalisation de véritable « grande » échelle qui ait dépassé le stade de l'étude, placent leurs projets d'emblée dans cette réflexion.

En Allemagne, cette contamination existe aussi, mais elle est limitée par la protection du titre de paysagiste et la réglementation qui impose le recours à cette compétence dès que les projets d'aménagement sont susceptibles d'interférer sur le vivant.

Les concepteurs retenus sont pour la plupart engagés dans une activité pédagogique, ce qui est un gage d'une « pratique réflexive » de leur part et d'interventions écrites ou orales sur lesquels nous pouvons travailler. Ils font autorité dans leur domaine, même si nous avons d'emblée écarté les personnalités trop médiatiques.

Nous avons mis en perspective les projets des concepteurs sélectionnés au travers d'autres sources qui comprennent la mémorisation d'entretiens par la vidéo. La production de vidéos donne un statut particulier aux résultats de la recherche, qui en plus des entretiens transcrits et retravaillés, s'appuient sur une part importante d'oralité.

L'analyse de leurs discours a été confrontée à la visite critique des sites concernés. Ce matériel a conduit à développer une recherche qui mette en interaction des phases narratives, des descriptions et l'analyse de postures théoriques sur les études de cas répertoriées. Il en résulte une petite série d'essais sur le paysage contemporain qui tente de rendre compte d'une épaisseur culturelle allant souvent au-delà des discours explicites des concepteurs et de leur maîtrise d'ouvrage. La question des représentations devient alors au cœur du sujet, qui ne peut pas faire l'économie des références et de l'histoire culturelle nationale.

2 L'INSCRIPTION DE CETTE RECHERCHE DANS LE CONTEXTE CONTEMPORAIN

2.1 Le paysage comme nouveau paradigme de l'urbanisme, 1995 et sq, (Corinne Jaquand, Philippe Nys)

Au milieu des années 1990, une conjonction équivalente apparaît en France, en Allemagne, en Italie et dans le monde anglo-saxon qui voit le foisonnement d'écrits théoriques et les premières expériences de renouvellement urbain par le paysage. Ainsi la vision de l'urbanisme jusque là littéralement centrifuge se déplace-t'il vers la périphérie comme territoire en soi. Ainsi Sébastien Marot en France examine sur le terrain théorique les ressources du «suburbanisme», Thomas Sieverts en Allemagne observe pour eux-mêmes les entre-deux de l'urbain et de la campagne, et Bernardo Secchi les systèmes urbains diffus de l'Italie du Nord qui se sont renforcés par le développement des communications, tandis que la nébuleuse du *Landscape Urbanism* autour de Charles Waldheim, James Corner et Mohsen Mostafavi considère avoir accompli une étape vers le dépassement du post-modernisme.⁴

Ce changement de paradigme a été magistralement exposé par Sébastien Marot dans le premier numéro de la revue *Le Visiteur*, publié en 1995, dans un article intitulé «L'alternative du paysage». Il y mettait en avant l'outil du paysage comme lecture et comme posture de projet pour aborder les territoires suburbains – qu'il dénommait «le troisième monde des périphéries».⁵ Le métier de paysagiste lui apparaissant capable plus que tout autre d'apporter des réponses positives à l'espace des banlieues et d'accomoder les

⁴ Cf. Bernardo Secchi, *Premières leçons d'urbanisme*, Parenthèses, 2006 ; Charles Waldheim, «Aerial Representation and the Recovery of Landscape» in *Recovering Landscape*, ed. James Corner (Princeton Architectural Press, 1999). James Corner et Mohsen Mostafavi, *Ecological Urbanism* (Lars Müller Publishers 2010).

⁵ Sébastien Marot, «L'alternative du paysage», *Le Visiteur*, n°1, 1995, p. 54-81. Voir aussi :
–, *Sub-urbanism and the Art of Memory*, Londres, Architectural Association, 2003.

infrastructures techniques et les modes de consommation à l'élaboration d'un paysage culturel.

Le contexte français : le projet urbain comme doctrine et son ouverture au paysage

Si l'on développe le propos théorique de Sébastien Marot au regard du contexte de la commande sur le grand paysage, plusieurs facteurs se sont alors conjugués. L'étalement urbain incontrôlé et la désindustrialisation ont entraîné le passage d'un urbanisme d'extension – qui a été qualifié rétrospectivement de « fordiste » – à un urbanisme de recyclage et de valorisation de territoires en déshérence ou en faible croissance. Une nouvelle génération de paysagistes s'est affirmée qui précisément avait fait ses classes dans le traitement de franges suburbaines et d'infrastructures territoriales. Dans le cadre de la régionalisation, des élus « éclairés » se sont progressivement emparés de la question du paysage en prenant conscience de la métropolisation de leur territoire.

En France, la décentralisation a conduit les métropoles régionales à énoncer une politique urbaine autour de l'architecture puis du paysage pour renforcer leur attractivité territoriale et fédérer autour d'elles les communes de leurs agglomérations. L'impulsion pour lier le renouvellement urbain au paysage est ainsi parti ainsi de la prise de conscience du processus de métropolisation. Afin de contenir les familles de la classe moyenne au plus près de la ville-centre, il fallait développer des architectures domestiques compactes tout en intégrant des espaces de vie en plein-air, pour la promenade, les loisirs, voire les pratiques de jardinage en ville, en alternative aux lotissements périphériques topophages. Des « maires éclairés » firent ainsi appel à des paysagistes pour lancer des projets de renouvellement urbain et pour requalifier les espaces publics semi-naturels, en revalorisant notamment à grande échelle les cours d'eau. Ce fut le cas à Rennes, Lyon, Lille et Nantes où sont intervenus des paysagistes à l'amont des projets comme Alexandre Chemetoff, Michel Corajoud, Michel Desvigne.

Même si la question professionnelle n'est pas au centre de notre problématique, il convient cependant de relever pour la France un paradoxe. Ce « succès » des grandes figures du paysage, et leur renommée à l'étranger, masque les faiblesses institutionnelles de la profession. Le titre n'étant pas défendu, d'autres professionnels peuvent le revendiquer. La corporation des paysagistes n'a pas su ou n'a pas été en mesure d'affirmer sa compétence incontournable lors de la révision du code l'urbanisme à la fin des années 1990. Dans la loi SRU (la loi n° 2000-1208 du 13 décembre 2000 relative à la solidarité et au renouvellement

urbains), le recours au paysagiste n'est pas obligatoire et, à quelques exceptions par ailleurs récentes, celui-ci n'apparaît pas comme mandataire principal d'un projet d'aménagement.⁶ Aucun paysagiste n'a participé au Grenelle de l'environnement en 2007. Les mandataires de la consultation du Grand Paris furent tous choisis parmi les architectes (plusieurs candidats paysagiste n'ont pas eu autorisation à concourir, car le mandataire devait être architecte). Depuis, Michel Desvigne associé à Jean Nouvel pour la consultation a été désigné comme urbaniste mandataire pour le plateau de Saclay et l'Agence Ter, comme urbaniste mandataire pour le projet de l'éco quartier fluvial à Mantes-la-Jolie-Rosny qui fait suite à l'étude Seine Aval.

En France, la maîtrise d'ouvrage urbaine « éclairée » a accumulé un corpus théorique et de références expérimentales autour de la nébuleuse doctrinale du « projet urbain ». Le projet urbain – considéré comme doctrine – s'est ainsi élaboré à partir du regain d'intérêt post-moderne sur l'espace public, pour s'ouvrir par la suite à la grande échelle du paysage. Cette démarche ne cherchait plus à reconduire des modèles, mais à jouer le pragmatisme, en partant de la qualification des espaces ouverts, pour établir des liens physiques entre des tissus très hétérogènes d'espaces libres et bâtis et pour renforcer les qualités de la ville compacte en rapport étroit avec la nature. Elle fut portée par des acteurs importants de la maîtrise d'ouvrage urbaine réunis au sein du « Club de la maîtrise d'ouvrage d'opérations complexes »,⁷ par l'instauration du Grand prix de l'urbanisme qui gratifia trois fois des paysagistes (Alexandre Chemetoff, Michel Corajoud et Michel Desvigne), par les conférences et voyages d'étude de l'Atelier du projet urbain et les appels à recherches interdisciplinaires du PUCA (Plan urbanisme Construction). L'ensemble a produit une masse critique de publications. Certaines agglomérations comme Rennes recueillent sur le long terme les fruits d'une formation des cadres de l'aménagement et des élus locaux aux questions d'architecture et d'extensions urbaines par le biais du paysage.⁸

⁶ Alexandre Chemetoff confirme cette exception. Il possède les deux titres professionnels de paysagiste, puis d'architecte, il peut au titre de ce dernier être chargé d'un projet d'urbanisme. Michel Desvigne a été désigné comme mandataire principal pour l'aménagement du plateau de Saclay, suite à la consultation du Grand Paris, et en collaboration notamment avec Christian de Porzamparc.

⁷ Le « Club de la maîtrise d'ouvrage des opérations complexes » s'était constitué autour de Jean-Paul Baïetto, directeur de la Sem d'Euralille, pour échanger sur les expériences analogues en France.

⁸ Voir notamment les conférences et voyages d'études à l'initiative de Jean-Yves Chapuis, ancien adjoint au maire chargé de l'urbanisme, et vice-président de Rennes Métropole chargé des formes urbaines.

Les grandes villes de France sont ainsi devenues ouvertes à l'intervention des paysagistes dès les études préliminaires. Tantôt, la stratégie du projet repose sur la collaboration entre un architecte et un paysagiste dans un rapport relativement paritaire (comme François Grether et Michel Desvigne pour la première phase de Lyon-Confluence, comme Reichen & Robert avec Alfred Peter sur plusieurs projets et un avec l'agence Ter). Dans quelques cas, le paysagiste en assure à lui seul la définition (comme Alexandre Chemetoff à Rennes et sur la presqu'île de Nantes) contribuant ainsi à une sorte de contamination du paysage par l'architecture. On observe à l'inverse une captation de la part de certains architectes des valeurs de la ville-nature ou de la ville-campagne jusqu'alors défendues par les paysagistes. Ainsi pour l'étude Seine-Aval, les architectes du groupe Obras investissent la grande échelle du paysage à l'instar des deux autres équipes d'Antoine Grumbach et de Finn Geipel sous le pilotage de l'EPAMSA (Établissement public d'aménagement du Mantois en Seine Aval)⁹. Cette étude conduite en 2009 fait émerger l'importance de la Seine pour l'identité et l'attractivité de Seine Aval. Une étude de composition urbaine et paysagère du territoire sera finalement confiée à l'Agence Ter.

L'urbanisme paysager comme refondation

Ces expériences récentes et notre propre questionnement trouvent une référence théorique majeure dans les écrits, du *landscape urbanism*. Dans le *landscape urbanism*, le « paysage » est vu comme le référent central, comme la structure urbaine pour les territoires, comme un « médium » au travers duquel tous les « transactions écologiques » doivent passer, mais aussi comme un « mode opératoire » qui répond aux attentes actuelles dudit développement durable.

Dans le contexte américain, le *landscape urbanism* se comprend aussi comme le dépassement du post-modernisme. Ce courant, qui revendique une certaine scientificité autour de pratiques de paysage, défend aussi une position doctrinale qui va à l'encontre du *New Urbanism* dont il critique le référentiel normatif et le recours à des catalogues de figures urbaines appliquées de façon atopique. Le *landscape urbanism* bénéficie d'une caisse de résonance internationale au travers des départements de paysage de la Graduate School of Design de l'Université de Harvard et de l'Université de Pennsylvanie que dirigent respectivement Charles Waldheim et James Corner. Le premier est l'éditeur d'une

⁹ Créé par décret en 1996, l'EPAMSA est un établissement public d'aménagement chargé d'opérations de développement et de renouvellement urbains.

anthologie contemporaine sur le *landscape urbanism*, et le second d'une série d'essais. Le mouvement est relayé en Angleterre par Mohsen Mostafavi de l'Architectural Association de Londres. Notons aussi la participation à la marge de l'historien du paysage Marc Treib et du livre qu'il a édité confrontant architectes et paysagistes sur la question de la mémoire.¹⁰

C'est à Charles Waldheim que l'on doit d'avoir initié le mouvement, avec, en avril 1997, un colloque et une exposition à Chicago sur l'urbanisme et le paysage, financés par la Graham Foundation, et dont l'objectif militant était d'initier une « campagne » pour la recherche de nouveaux concepts pour la ville. Charles Waldheim est alors professeur à l'Université de Toronto et travaille sur l'analyse des villes industrielles en crise. Parmi les invités l'architecte Rem Koolhaas exprime clairement l'idée du renouveau de la ville par le paysage : « *Landscape, rather than architecture is increasingly the primary element of urban order* » (Rem Koolhaas réagissait aux propos de Kenneth Frampton pour qui l'architecture devait être en phase avec les grands mécanismes de l'économie de marché.). C'est au terme du colloque que fut lancé le terme de « *landscape urbanism* » qui regroupait ces deux disciplines tout en maintenant leur indépendance. Selon Waldheim, « *Elles ne sont pas dissoutes l'une dans l'autre, cela reste, comme les chromosomes X et Y, une synthèse dialectique* ». Certains contributeurs appellèrent à un manifeste pour le paysage afin de dépasser le fonctionnalisme et les pratiques techniques de l'aménagement pour être plus en phase avec la culture et l'écologie d'un lieu.

James Corner s'est livré à une analyse approfondie du *landscape urbanism* en tant que pratique. Le terme selon lui un peu suranné (*old fashioned*) de paysage est curieusement revenu en vogue au début du 21^e siècle en raison de la montée de l'environnementalisme d'une part et de la sensibilité à l'écologie en général ; de la croissance du tourisme et du besoin de chaque région de renforcer l'unicité de son territoire ; en raison de l'impact problématique sur la campagne d'une croissance urbaine massive. Pour Corner, la notion de paysage tient son succès de son pouvoir conceptuel et évocateur évocateur pour stimuler

¹⁰ Charles Waldheim (éd.), *The Landscape Urbanism Reader*, Princeton Architectural Press, 2006, comprend une série des articles de James Corner, Linda Pollak, Alan Berger, Pierre Blanger, Julia Czerniak, Christophe Girot.

James Corner (ed.), *Recovering Landscape: Essays in Contemporary Landscape Architecture*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.

M.Mostafavi, C.Najle (éd.), *Landscape urbanism A manuel for the machinic landscape*, Londres, AA, 2003.

Marc Treib, *Spatial Recall Memory in architecture and Landscape*, Londres, Routledge, 2009.

l'imagination : il permet en effet de théoriser des sites entiers, des infrastructures, écosystèmes, réseaux, infrastructures et d'organiser des champs urbains d'intervention. Des thématiques nouvelles sont apparues, d'organisation, d'interaction permettant l'éclosion d'un nouvel urbanisme émergent plus en phase avec la complexité des lieux, offrant une alternative à l'urbanisme centraliste et ses mécanismes. Aux Etats-Unis, les meilleures écoles de paysage ont compris le rôle du paysage comme modèle pour l'urbanisme. Quelques bureaux de paysagistes ont traversé les limites prédéfinies de leur profession pour étendre leur domaine d'action en intégrant dans leur problématique de travail la complexité urbaine, programmatique et infrastructurelle.

Pour Charles Waldheim l'identification de la valeur paysage passe par la réappropriation de la critique post-moderne de l'urbanisme fonctionnaliste au travers des écrits de Charles Jencks, qui en 1977, a proclamé la « *mort de l'architecture moderne* » mais en échouant à proposer une alternative structurelle capable de répondre aux problèmes de l'urbanisme. Puis, dans les années 1980, Frampton jette les bases d'un urbanisme porteur de sens face au pouvoir des capitaux spéculatifs et à la croissance de la mobilité automobile. Aux puissances de la « *technologie optimisée* », il oppose une architecture de la résistance, instrument de résistance locale face à une culture globale. Dans un positionnement plus subtil, il invoque le paysage comme seul capable de provoquer un changement profond de l'ordre urbain basé sur l'économie de marché. Le renforcement des identités paysagères apparaît là pour donner un sens culturel à la globalisation. Waldheim s'appuie aussi sur Peter Rowe et son ouvrage « *making a Middle landscape* », qui cible le paysage ordinaire qui se déploie entre le centre urbain traditionnel et la grande banlieue verte. Pour Rowe aussi, il convient dorénavant d'accorder la priorité au paysage au lieu des formes libres et de transformer certains archétypes de la mégapole comme les centres commerciaux, les parkings et les zones d'activités en « *paysages construits* ».

Le *landscape urbanism* suggère de reconsidérer à la fois les méthodes de conceptualisation, de représentation et les techniques opérationnelles traditionnelles, de travailler en même temps sur de territoires plus vastes en intégrant le temps et l'espace tout en articulant la démarche sur des micro-lieux, en inventant les processus complexes interrelationnels entre ces différentes échelles, en intégrant la dimension digitale informatique comme partie intégrante du processus. Dans son approche théorique sur les processus de projet, James Corner développe quatre thèmes principaux ; les processus à travers le temps ; la mise en place de surfaces ; la méthode de travail ; l'imaginaire. S'appuyant sur le géographe David Harvey, Corner réfute le déterminisme formel des urbanistes du

mouvement moderne comme du New Urbanism, qui selon lui, échouent en raison de leur prétention à contrôler l'histoire et les processus par des figures spatiales ordonnées. L'urbanisme futur dérive moins d'une attention à la forme et plus d'une compréhension des processus à l'œuvre dans l'espace et le temps considéré. Le second thème s'attache au champ d'action proprement dit, où la surface est comprise à la fois comme surface visible, comme continuité mais aussi, dans un autre mode de compréhension, comme infrastructure : à la différence de l'architecture qui consomme une surface, une infrastructure urbaine génère de nouvelles potentialités, préparant le terrain pour plus de flexibilité.

Toujours selon Corner, l'imagination collective, informée et stimulée par le monde physique reste un des matériaux essentiels de la création, du projet. Pourtant, l'imaginaire de l'urbanisme du 20^e siècle s'est considérablement appauvri au regard de l'accroissement des capacités techniques et du développement de nouvelles pratiques rationnelles. L'erreur de l'urbanisme traditionnel a été la simplification outrancière, la réduction de l'immense diversité de la vie. Les espaces publics méritent mieux qu'un simple aspect récréatif, ils contiennent la mémoire collective ainsi que les désirs et sont de plus des espaces en relation avec la géographie où il est possible de générer de nouveaux échanges et pratiques sociales. La matérialité, la représentation et l'imagination ne sont pas des mondes séparés ; le *landscape urbanism* nécessite un projet créatif, une pensée spéculatrice sur le monde des possibles.

La question est globalement de savoir comment conceptualiser des géographies urbaines dont les fonctions traversent différentes échelles d'intervention et concernent de multiples acteurs. De plus, en dehors des problèmes de représentation, comment rendre effectif le travail de l'urbaniste au regard des exigences du développement contemporain, en matière de durabilité notamment.

Penser les territoires habités, réactiver l'histoire du paysagisme

La conception des territoires par le paysage n'est pas un phénomène récent ni un courant en progression constante. Il s'agit plutôt d'un « moment » historique dont nous avons dressé brièvement le tableau pour la période contemporaine. Un certain recul sur les processus de métropolisation depuis le XIX^e siècle permet de repérer des moments plus anciens où l'outil du paysage et la lecture globale du territoire entre ville et campagne ont été convoqués pour orienter la forme urbaine et intégrer de façon esthétique des infrastructures nouvelles. Nous ne ferons pas injure à nos lecteurs en leur rappelant la

vision métropolitaine portée par le paysagisme américain, depuis F.L. Olmsted Sr., ni l'intérêt des systèmes de parcs urbains développés en Allemagne dès les années 1910, ni l'expérience hollandaise de polders qui, depuis les années trente, a permis d'augmenter d'un quart le territoire national grâce à une ingénierie des sols et des modes particulier d'établissements humains sur les espaces agricoles. Ces trois traditions ont fait l'objet d'une historiographie assez riche¹¹. Pour la France, l'apport des beaux-arts à la relation ville-paysage, au travers d'architectes-urbanistes comme Tony Garnier, Henri Prost et Jacques Gréber, ou d'ingénieurs-paysagistes comme Claude Nicolas Forestier mériteraient d'être approfondis. Des travaux récents ont jeté un éclairage sur certaines expériences concluantes des Trente Glorieuses, telles que les OREAM (Organisations d'Etudes d'Aménagement des Aires Métropolitaines) et sur les villes nouvelles.¹²

Il est intéressant de constater l'importance que le courant du *landscape urbanism* accorde à la construction d'un référentiel sur le paysagisme métropolitain en se fondant sur une relecture approfondie de la tradition du paysagisme américain et des précurseurs d'une pensée écologique du milieu urbain. Ainsi, Jens Jensen (1865-1935, danois émigré à Chicago qui transposa au paysage naturaliste le style Prairie et insista sur l'importance de la matière vivante verte dans le complexe urbain :¹³. Ainsi Ian McHarg (1920-2001), architecte-paysagiste d'origine britannique, fondateur du Département d'architecture paysagiste de l'Université de la Pennsylvanie et qui, dans son célèbre ouvrage *Design with nature* (1969), a popularisé les techniques écologistes ; cependant en s'en tenant à l'époque aux contextes environnementaux hors des villes. James Corner évoque également le travail de l'architecte américain Louis Kahn pour Philadelphie en 1953 et plus tard, sa proposition pour Market Street East où il s'oblige à considérer l'ensemble de la métropole comme un arène d'échanges et de processus se répartissant entre « *terra firma* » (terrains stables) et « *terra Fluxus* » (en mouvement). Cette approche correspondait au moment où il partageait sa vie sentimentale avec la paysagiste Harriett Pattison. Waldheim et Corner se livrent

¹¹ Préciser la bibliographie

¹² Isabelle Estienne a contribué à cette recherche par un article tiré de sa thèse soutenue en septembre 2010, *L'intervention du paysagiste dans la ville, de 1960 à aujourd'hui*, qui défriche le sujet pour le territoire de l'agglomération lilloise.

¹³ James Corner souligne ainsi l'idée du « Green complex » chez Jensen. Voir aussi la biographie consacrée par R.E.GRESE, *Jens Jensen Maker of Natural Parks and Gardens*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1998. (Baltimore)

aussi à une relecture de la décentralisation urbaine portée notamment par Mies van der Rohe et Victor Gruen. Urbaniste d'origine autrichienne, « inventeur » des shopping malls, Gruen transpose le terme allemand de « *Stadtbild* » en « *cityscape* » pour désigner la grande forme urbaine dans le territoire en appelant à une harmonie entre *cityscape* et *landscape*

En Allemagne, penser le territoire habité comme un tout n'est pas non plus une posture récente. C'était déjà le cas au sortir de la Grande Guerre pour des architectes comme Erwin Gutkind (1886-1968) qui repensaient l'aménagement de la Prusse orientale dévastée.¹⁴ Architecte respecté dans la mouvance du *Neues Bauen*, Gutkind sera contraint d'émigrer en tant juif d'abord en Angleterre puis aux Etats-Unis. Il soutiendra en tant qu'expert la décentralisation territoriale britannique puis la doctrine du régionalisme au sens que lui donne le cercle de Lewis Mumford. Au milieu des années 1950, il sera commissionné par l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie pour écrire une histoire universelle de l'urbanisme dans laquelle il étend le corpus habituel des historiens de l'art (Brinckmann, Lavedan, Benevolo) à l'URSS, l'Inde et la Chine en dépassant les analyses resserrées sur la ville compacte au profit d'une vision des territoires habités dans toutes leurs composantes géographiques, agricoles et urbaines.¹⁵

Il faut aussi évoquer le paysagiste Hermann Mattern (1902-1971), figure tutélaire de la faculté du paysage de Berlin dans l'après-guerre. A l'instar du jardin qu'il a aménagé autour de sa propre maison, construite par Hans Scharoun, Mattern tente d'instaurer un rapport organique entre ville et campagne. Il critique les méthodes de zonage qui, à l'échelle urbaine des quartiers, dissocient résidence et aires de loisirs en plein-air.¹⁶ Comme beaucoup de paysagistes, il aime rappeler ses racines rurales, les collines et les rivières qui entouraient la petite ville de son enfance en Hesse où il se livrait à la baignade avec des camarades de son âge, libre de toute surveillance adulte.¹⁷ Co-fondateur dans l'immédiat

¹⁴ Erwin A. Gutkind (dir.), *Neues Bauen, Grundlagen zur praktischen Siedlungstätigkeit*, Berlin, Bauwelt, 1919.

¹⁵ Erwin A. Gutkind, *International History of City Development*, 8 Vol., New York, Free Press of Glencoe, 1964-1972 (Vol. 7 et 8, édités par Gabriele Gutkind).

¹⁶ Sur Mattern : *Hermann Mattern, 1902-1971, Gärten, Gartenlandschaften, Häuser*, Ausstellung der Akademie der Künste und der Technische Universität Berlin vom 17. Oktober bis 17. November 1982, ainsi que : Jeong Hi Go, « Neue Landschaftlichkeit – Mattern und Hammerbacher », In *Perspektive Landschaft, op. cit.*, 2006.

¹⁷ Formé à l'école d'horticulture de Berlin-Dahlem, Mattern s'installe avec sa femme, la paysagiste Hertha Hammerbacher, à Potsdam-Bornim en lisière du Grand Berlin, confortant sa formation intellectuelle par la fréquentation des artistes et écrivains du « cercle de Bornim » auquel participait son patron et maître à penser,

après-guerre du département de la « culture du paysage » (*Landschaftskultur*) à l'Université de Cassel, il travaille en collaboration avec Ernst May – l'ancien directeur de l'urbanisme de Francfort – à une étude pour la planification du Land de Hesse. Ensemble, ils formulent un manifeste sur la façon de fonder l'urbanisme et l'aménagement rural en considérant dans une globalité la campagne et la région habitée autour de Cassel. C'est le sens de leur brochure, *Stadtlandschaft/Flurlandschaft* (1964) – que l'on peut traduire par *Paysage urbain/Paysage de campagne*.¹⁸

La démarche associant urbanisme et paysage – n'est donc pas en soi nouvelle, ni à porter au seul crédit des générations actuelles, ni exclusive de la profession de paysagiste, même si le contexte présent en modifie les données : il n'est plus celui d'un urbanisme d'extension mais plutôt celui d'une urbanisation à croissance modérée, voire négative, mais caractérisée en revanche par une intensification des déplacements et des mobilités.

Le renouveau de la théorie et de la pratique du paysage en Allemagne

Le renouveau de la théorie du paysage en Allemagne s'opère dans les années mille neuf cent quatre-vingt-dix autour du constat de la dissémination urbaine et de l'importance statistique et sociale pour les architectes et paysagistes de considérer le renouvellement des périphéries. Les années qui ont précédé ont été marquées par la rupture avec l'urbanisme table-rase et un fort mouvement en faveur de la restauration des centres urbains et le redéveloppement de typologies urbaines compactes, créatrices d'espaces de convivialité. L'expérience de l'IBA Berlin est alors très présente dans les modèles. Mais les outils pour aborder l'échelle urbaine des quartiers s'avèrent incomplets au regard des enjeux métropolitains de la ville ordinaire allemande et surtout de la nouvelle capitale réunifiée.

On a évoqué la situation plus établie de la profession de paysagiste en Allemagne. Dans cet autre contexte européen, ce fut moins la métropolisation des agglomérations, déjà bien avancée depuis le début du XX^e siècle, que la décroissance économique et

Karl Foerster, pépiniériste et philosophe. Inquiété au début du régime nazi pour ses idées libérales, il bénéficie du soutien d'Alwin Seifert, l'« avocat du paysage des autoroutes allemandes » (*Landschaftsamt für die Reichsautobahn*) qui l'intègre à son équipe. Puis il gagne le concours de la première « *Reichsgartenschau* » de Stuttgart en 1939, Cette première exposition de paysage à l'échelle nationale sera reprise dans l'après-guerre par les « BUDA » (*Bundsgartenschau*) qui associent expositions de jardins au réaménagement urbain.

¹⁸ Ernst May, Hermann Mattern, *Stadtlandschaft/Flurlandschaft*, Wiesbaden, AVA - Arbeitsgemeinschaft zur Verbesserung der Agrarstruktur in Hesse, 1964.

démographique qui poussa à mettre à profit le paysage pour transformer l'image des territoires. Ainsi dans l'Allemagne réunifiée, la reconversion de sites industriels et la réparation d'espaces agricoles dégradés furent-elles à l'origine des premiers programmes de renouvellement de sites à grande échelle. L'abandon de la sidérurgie dans la vallée de la Ruhr et sa reconversion économique vers les industries des médias à la fin des années 1980 déboucha sur la patrimonialisation de friches industrielles et leur transformation en un immense système de parcs de détente et de domaines agricoles par des paysagistes comme Peter Latz. Cette renaturation contribua à valoriser la région comme espace habitable pour de nouvelles catégories professionnelles. En Lusace, près de Cottbus, l'abandon des mines de charbon à ciel ouvert fut compensé par une renaturation écologique soutenue par des subventions fédérales. Ce n'est donc pas fortuit, si c'est de l'Allemagne que partit le mouvement de « *Shrinking City / Schrumpfende Stadt* », dont le thème fut lancé à Dresde, lors d'une rencontre internationale en l'an 2000, où furent présentées des interventions interdisciplinaires entre paysage, art et architecture pour requalifier a minima et donner un sens à des territoires en obsolescence.¹⁹ Le thème de la « ville en décroissance » s'est ainsi développé au sein même des universités allemandes comme une stratégie d'intervention sur de grands territoires grâce notamment au projet de paysage, peu coûteux et évolutif.

La floraison de néologismes désignant le paysage post-fordiste rend compte à la fois d'un besoin d'interpréter ce phénomène urbains et d'une volonté d'engager de nouvelles pratiques de projets mettant en exercice des échelles d'espaces et de temps plus indéterminées. Désigner par la pensée devrait être le préalable à toute forme d'action par le projet. Dans la réalité, on observe que l'émergence de ces mots est rarement le fait de penseurs isolés d'un contexte d'actions, mais qu'elle est au contraire concomitante des événements qui légitiment ces projets portés par la volonté publique. C'est notamment le cas des IBA qui s'appuient sur des chercheurs et des intellectuels.

Il est vrai que la langue allemande se prête volontiers à l'exercice de combinaison linguistique. Citons : *Zwischenstadt* (Sieverts, 1997) ; *Verstädtete Landschaft / Verlandschaftete Stadt* (Sieverts, 2000) ; *Totale Landschaft* (Sieferle, 2003) ; *Landschaft Drei* (Prominski, 2004) ; *Parklandschaft* (Jirku, ca. 2000) ; *Metrozone* (IBA Hamburg, ca. 2010) ; *Parkland* (IBA Tempelhof 2010).

¹⁹ Voir notamment les publications de Philipp Oswalt, dont : Oswalt, Philipp, Tim Rieniets (dir.), *Atlas of Shrinking Cities / Schrumpfende Städte*, Hatje/Cantz, 2005.

Notons aussi la résurgence du terme *Stadtlandschaft* qui apparaît historiquement dans les années 1930 dans le champ de la géographie puis de l'architecture où il désigne des projets radicaux de villes organisées de façon organique dans le paysage. A la Reconstruction, il se confond à l'Ouest comme à l'Est avec la notion *Stadtbild*, pour désigner la forme et la silhouette urbaine globale des villes reconstruites et établir une sorte de continuité culturelle entre les infrastructures nouvelles et la ville historique. Il disparaît par la suite du vocabulaire conceptuel des architectes et des paysagistes pour ressurgir aujourd'hui, où il désigne des territoires habités aux contours flous et incluant de nombreux espaces verts, ou bien alors pour faire référence à des interventions qui visent à jardiner le territoire, à « l'enpaysager » à grande échelle, si l'on peut se permettre, cette fois, un néologisme français. Dans un ouvrage sous sa direction, Thomas Sieverts remet ainsi le terme de *Stadtlandschaft* en exergue pour promouvoir l'aménagement régional.²⁰

Quant à elle la notion de « *Situativer Urbanismus* » – ou urbanisme d'opportunisme, est apparu plus récemment. Elle désigne un urbanisme au cas par cas, autorisé par une certaine souplesse réglementaire, un mode d'intervention qui est devenu le lot commun de beaucoup de maîtrises d'ouvrage municipales dans un contexte de crise où elles se sentent redevables des financements privés. Le paysage est alors un outil majeur pour légitimer des projets négociés a minima – une sorte d'esthétique de compensation qui s'applique à la définition des espaces publics et à la gestion écologique des sols.²¹

Qui sont donc les porteurs de ces avancées théoriques en Allemagne ? Et quelle place y occupent architectes et paysagistes ?

La géographie allemande s'est intéressée très tôt au champ de la morphologie urbaine et des paysages et, à la fin des années trente, certains exilés sont allés conforter ce champ de connaissance dans le monde anglo-saxon.²² Aujourd'hui, en Allemagne, le renouveau sur la question passe par les architectes-urbanistes. Les principaux auteurs, Thomas Sieverts, Martin Prominski, Peter Zlonicki sont en effet diplômés architectes. Rolf Peter Sieferle est historien de l'environnement. Les philosophes sont, à notre connaissance, absents de ces

²⁰ Sieverts (Thomas), Bölling (Lars) (éds.), *Mitten am Rand. Auf dem Weg von der Vorstadt über die Zwischenstadt zur regionalen Stadtlandschaft*, Wuppertal, Müller und Busmann, 2004.

²¹ Voir le numéro spécial de la revue Arch+ 183, « *Situativer Urbanismus* », mai 2007.

²² Heinz Heineberg, « German geographical Urban Morphology in an International and Interdisciplinary Framework », *Urban Morphology*, 11/1, 5-24.

échanges contrairement à la France. Des paysagistes, pour la plupart praticiens-enseignants ou associés à la maîtrise d'ouvrage ont en revanche apporté quelques contributions réflexives sur l'évolution du grand paysage, notamment dans le contexte de pays émergents.²³

Urbaniste praticien (né en 1934), Thomas Sieverts a enseigné à l'Université de Braunschweig et à la TU de Berlin. La traduction de son livre [*Zwischenstadt*, Braunschweig/Wiesbaden, 1997] met à portée des lecteurs de langue française son analyse de ces entre-deux urbains habités, qui ne sont ni tout à fait ville, ni tout à fait campagne, ni banlieues dortoir, ni banlieues résidentielles, mais qui seront demain l'enjeu du renouvellement urbain. A la fin des années 90, un séminaire animé au Bauhaus de Dessau par le sociologue Walter Prigge, « *Peripherie ist überall* », relaie en Allemagne la réflexion sur l'urbanisation diffuse.²⁴

Etabli comme urbaniste à Munich, praticien et enseignant, Peter Zlonicky (né en 1935) est un modérateur de débat particulièrement apprécié. Il est intervenu entre 1988 et 1997 en tant que directeur scientifique (*Wissenschaftlicher Direktor*) de l'IBA Emscher Park, puis comme modérateur de la REGIONALE 2010 pour les villes de Cologne, Bonn, Leverkusen – un événement qui vise à renforcer la coopération régionale dans l'aire métropolitaine de Cologne-Bonn, de part et d'autre du Rhin, après le départ de la majeure partie des institutions fédérales à Berlin. Les thèmes du paysage et de ceinture verte y jouent un rôle important.²⁵ Zlonicky est aussi l'auteur d'un memorandum qui fait suite à un congrès qui s'est tenu à l'*enerke* de Berlin, en juillet 2007, à l'initiative du Bund et de l'association des villes allemandes pour développer l'aménagement national du territoire (la compétence de l'urbanisme est jusqu'à présent déléguée aux Länder).²⁶ Peter Zlonicky a

²³ Lootsala (Bart), « Die neue Landschaft », in : Kai Vökler, Dirk Luckow (dir.), Peking, Shanghai, Shenzhen, Städte des zwanzigsten Jahrhunderts, Francfort/New York, Campus/Edition Bauhaus, 2000, p. 433 et sq.

²⁴ Le livre de Walter Prigge rassemble plusieurs auteurs, voir son introduction : Prigge (Walter), « Vier Fragen zur Auflösung der Städte », in : *Peripherie ist überall*, Frankfurt/New York, Campus/Edition Bauhaus 1998, p. 8.

²⁵ <http://www.regionale2010.de/>

²⁶ Zlonicky (Peter) (éd.), *Auf dem Weg zu einer nationalen Stadtentwicklungspolitik. Memorandum*, Bundesministerium für Verkehr, Bau und Stadtentwicklung (BMVBS)/Bundesamt für Bauwesen und Raumordnung (BBR), 2007
[<http://www.nationale->

publié en 2010 une monographie sur les projets de grande échelle dans les villes allemandes.²⁷

Rolf Peter Sieferle (né en 1949) est historien des infrastructures et de l'environnement. En travaillant sur la longue histoire du climat et de l'environnement, il a proposé le terme de « *Totale Landschaft* » qui renvoie au paysage comme un milieu global, réceptacle des forces terriennes, climatiques et humaines. Il a publié un article dans ce sens à la suite d'un colloque qui s'est tenu à l'ETH de Zürich en 2003, sous le titre significatif de la « Nouvelle urbanité – la fusion de la ville et du paysage ».²⁸

Né en 1967, Martin Prominski fait partie de la génération montante. Il enseigne à l'Université Leibniz de Hanovre. Il s'est distingué par plusieurs contributions sur le « *Landschaft III* », c'est-à-dire sur l'urbanisation diffuse portée par le développement des infrastructures. Il est l'auteur plus récemment d'un ouvrage sur la théorie du projet de paysage compris comme un système évolutif.²⁹

Notons aussi la diffusion en Allemagne des « *Cultural Landscape Studies* » américaines qui, depuis les années 1950 rendent compte à la fois de lectures et de doctrines d'intervention sur le paysage. Deux paysagistes, enseignantes à l'Université Leibniz de

stadtentwicklungspolitik.de/nn_251602/Content/Publikationen/NSP/memorandum_weg_zu_einer_nationalen_stadtentwicklungspolitik,templateId=raw,property=publicationFile.pdf/memorandum_weg_zu_einer_nationalen_stadtentwicklungspolitik.pdf].

Voir aussi la brochure éditée par les initiateurs de l'événement : Le Ministère fédéral des transports, de la construction et de l'aménagement urbain (Berlin) ; le Secrétariat fédéral pour le bâtiment et la planification territoriale (*Bundesamt für Bauwesen und Raumordnung*) (Bonn) ; le Congrès des villes allemandes (*Deutscher Städtetag*) ; l'Association des villes et des intercommunalités allemandes (*Deutscher Städte- und Gemeindebund – DStGB*) [<http://www.staedtetag.de/imperia/md/content/schwerpunkte/fachinfos/2007/29.pdf>].

²⁷ Zlonicky (Peter), *Large-Scale Projects in German Cities*, Hambourg, Jovis, 2010.

²⁸ Sieferle (Rolf Peter), « Die totale Landschaft » : in Franz Oswald, Nicola Schüller, *Neue Urbanität – Das Verschmelzen von Stadt und Landschaft*, Zürich, gta Verlag, 2003.

Sieferle (Rolf Peter), « Nachhaltigkeit ? Eine Utopie », *Arch+*, n°184, *Architektur im Klimawandel*, 2007, p.90.

²⁹ Prominski (Martin), *Landschaft Entwerfen. Zur Theorie aktueller Landschaftsarchitektur*, Berlin, Dietrich Reimer, 2004. Voir aussi : Prominski (Martin), « designing landscapes as evolutionary systems » [http://ead.verhaag.net/fullpapers/ead06_id194_2.pdf].

Hanovre, Brigitte Franzen et Stefanie Krebs ont publié une anthologie qui donne une large place aux penseurs contemporains du *Landscape Urbanism*.³⁰

C'est aussi dans ce contexte qu'est créée la revue *Topos*, éditée à Munich à partir de 1992, qui dans les années qui suivent s'établit sur une audience européenne puis internationale. A la suite du projet d'Emscher, *Topos* lance avec le soutien financier de la Eurohypo AG, un prix international de paysage, « *International Urban Landscape Award* » – IULA, dont le premier sera décerné en 2006 à l'agence Latitude Nord pour le Riemer Park de München.³¹

Parallèlement à l'histoire de l'architecture, les historiens du paysage ont exploré ces vingt dernières années la période du nazisme et de l'après-guerre.

Depuis le milieu des années 1970, les contributions majeures ont concerné, plutôt que l'histoire des jardins, l'histoire de l'urbanisme paysager et des systèmes de parcs métropolitains qui furent concomitants du développement de la grande ville allemande. La connaissance du paysagisme fonctionnaliste (selon l'expression récemment consacrée par Dorothee Imbert) s'est approfondie dans le cadre d'expertises pour la patrimonialisation des *Siedlungen* de Francfort et de Berlin et de certains projets de restauration. Cette production historiographique en conjonction avec la morphologie urbaine n'a pas son équivalent en France. Elle a conforté la profession de paysagiste dans son enracinement social et culturel. A cet égard, notons le travail historiographique réalisé à l'occasion du jubilé des facultés de paysage de la TU-Berlin et de la TU-München qui ont mis en rapport des figures tutélaires du paysagisme allemand avec les problématiques contemporaines, notamment Hermann Mattern pour Berlin.³²

L'ouverture du champ de l'histoire du paysagisme à la période du III^e Reich a contraint à s'interroger sur l'éthique même de la profession. A l'instar de l'architecture, le

³⁰ Franzen (Brigitte), Krebs (Stefanie) (éd.), *Landschaftstheorie. Texte der Cultural Landscape Studies*, Cologne, Walther König, 2005.

³¹ L'International Urban Landscape Award sera décerné en 2007 au Parc Central de Nou Barris, Barcelone ; celui de 2009 au quartier « neues Wohnen à Hambourg-Jenfeld, urbaniste West 8 urban design & landscape architecture b.v., Rotterdam (NL) ; celui de 2011.

³² *Perspektive Landschaft*, Institut für Landschaftsarchitektur und Umweltplanung, Technische Universität Berlin, Wissenschaftliche Verlag Berlin (wvb), 2006.

Christoph Valentien et Thomas Jakob, *Zur Geschichte der Landschaftsarchitektur an der TU München-Weihenstephan. Eine Dokumentation anlässlich des 40jährigen Jubiläums der Studienrichtung Landschaftsarchitektur 1996*

III^e Reich a instrumentalisé le paysagisme dans la mise en scène de ses grands projets, comme celui des autoroutes nationales. Les doctrines biologiques naturalistes, qui privilégiaient l'emploi d'essences indigènes et excluaient les végétaux exogènes, furent le pendant des doctrines racistes appliquées aux humains. Qui plus est, le travail de certains paysagistes a contribué à la germanisation des territoires polonais annexés et à leur colonisation, ainsi qu'à camoufler concrètement l'entreprise de destruction des camps d'extermination, tel que Jean-Louis Cohen l'a démontré dans l'exposition « Architecture en Uniforme » au Centre Canadien d'Architecture de Montréal et dans son livre éponyme.³³

Pourtant, à mains égards, le développement des systèmes de parcs et les lois de protection des espaces naturels sous le nazisme se sont inscrits dans la continuité de Weimar, tandis que la science botanique, la connaissance des milieux et de la bonification des sols, a fait durant la même période de considérables progrès. Le plan Speer pour le Grand Berlin entendait élargir les points de contacts entre ville et campagne par de grandes coulées vertes. Grâce au travail conjoint du paysagiste avec l'ingénieur et l'architecte, l'aménagement scénique des autoroutes allemandes est sans contexte un moment de modernité dans l'histoire de la pensée sur les infrastructures. Alwin Seifert, metteur en paysage des autoroutes, militera après la guerre pour la gestion écologique des sols sans engrais.

L'héritage de cette période est donc contradictoire. Cette « esthétique du masque », qui a caractérisé beaucoup de projets sous le nazisme, interroge en retour sur le consensualisme qui règne aujourd'hui autour du paysage.

La période de l'après-guerre fait actuellement l'objet de recherches, notamment dans le cadre de thèses dirigées par Gabi-Dolff Bonekämper, historienne de l'art, conservatrice et professeur à l'Institut de planification et d'aménagement de la TU de Berlin. Cette dernière a exploré le sujet dans le cadre d'expertises patrimoniales demandées par le Sénat de Berlin sur les secteurs du Kulturforum, puis du Hansaviertel à l'occasion du cinquantenaire de l'Interbau. Hans Scharoun, qui travailla avec le paysagiste Chen Kuan Lee, réapparaît là comme la figure médiatrice de la fusion entre architecture et paysage autour de la notion de *Stadtlandschaft* qui caractérise certains des grands ensembles de Berlin

³³ Jean-Louis Cohen, *Architecture en uniforme. Projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale*, Montréal, CCA, 2011.

(Charlottenburg-Nord, et le Märkisches Viertel) que Gabi-Dolff Bonekämper a mis en parallèle avec la France.³⁴

Ainsi de nouvelles recherches détaillent davantage cette notion de « *Stadtlandschaft* » qui a longtemps été une figure du projet urbain en Allemagne. Après la thèse publiée par Panos Mantziaras sur Rudolf Schwarz,³⁵ Elke Sohn a publié la sienne qui complète l'approche de la nature en ville par les architectes de la Reconstruction Hans Bernhard Reichow, Walter Schwagenscheidt et Hans Scharoun.³⁶

La traduction imparfaite de ce terme, qui semble avoir été introduit en 1930 par le géographe Siegfried Passarge.³⁷ désigne tantôt un modèle urbain décentralisé, tantôt une fabrication esthétique hybridant l'architecture au paysage, à l'instar des utopies expressionnistes. Dans les années trente, certains projets allemands et polonais des CIAM se réclament de ce néologisme.³⁸ Eugen Blanck et Wolfgang Bangert inaugurent la série dans un projet pour Cologne présenté à la réunion du CIRPAC des CIAM de Londres en 1934. Suivront plusieurs autres sous le nazisme et dans l'immédiate après-guerre, avec connotations politiques et symboliques par ailleurs bien différentes. Sous le III^e Reich en guerre, Hans Bernhardt Reichow en propose un pour Stettin, Konstanty Gutschow pour

³⁴ Voir son intervention sur « La Zone Verte de Marcel Lods à Sotteville-lès-Rouen et sa patrimonialisation » dans le cadre du colloque *Reconstruction de la Normandie et de la Basse-Saxe après la Seconde guerre mondiale – Enjeux, réalités, représentations*, 21-22 octobre 2010 ; et sa conférence à l'ENSAP de Lille, le 6 janvier 2011, « Le paysager, le sculptural et le rationnel : trois leitmotiv des grands ensembles de l'après-guerre, »

³⁵ Panos Mantziaras, *Rudolf Schwarz et la dissolution des villes, La ville-paysage*. Metispresses, 2008, traite notamment du renforcement du réseau de petites villes et de villages de la région de Thionville dans la Lorraine française annexée.

³⁶ Elke Sohn, *Zum Begriff der Natur in Stadtkonzepten, anhand der Beiträge von Hans Bernhard Reichow, Walter Schwagenscheidt und Hans Scharoun zum Wiederaufbau nach 1945*, Hambourg, LIT Verlag, 2008.

³⁷ Siegfried Passarge (dir.), *Stadtlandschaft der Erde*, Hambourg, Friedersichen/De Gruyter & Co., 1930.

³⁸ En Pologne, les architectes des CIAM Szymon Syrkus et Jan Olaf Chmieliwski propagent l'idée du *Stadtlandschaft* : Corinne Jaquand, « Berlin, Varsovie, Moscou et l'idée métropolitaine », in E. Bérard et C. Jaquand, *Architectures au-delà du Mur 1989-2009*, Berlin, Varsovie, Moscou, Paris, Picard, 2009, p.35-48.

reconstruire Hamburg et Certains projets prennent la forme de grappes urbaines le long d'infrastructures jusqu'à se confondre avec la notion de « *Bandstadt* », ou de ville linéaire.³⁹

Dans son acceptation programmatique, le *Stadtlandschaft* renvoie à des schémas urbains déconcentrés, composés de communautés de voisinage dotées d'équipements publics (qualifiées dans la terminologie de l'époque de « cellules » en analogie au corps humain) et séparées par de généreuses coulées vertes. Dans son acceptation métaphorique, il renvoie à des hybridations architecture-nature comme dans le « Kollektivplan » (1946) pour la reconstruction de Berlin et le projet lauréat que ce dernier soumet avec Wils Ebert pour le concours Berlin-Hauptstadt (1958). L'architecte Günther Behnisch et le paysagiste Günther Grzimek se réclameront de la même métaphore pour les Jeux de 1972 de Mûnich au nom d'un hédonisme sportif et démocratique.⁴⁰ [voir chapitre 4.1]

³⁹ Dans l'après-guerre, le terme *Stadtlandschaft* appar it fréquemment comme synonyme du « *Stadtbild* », l'équivalent de la notion de paysage urbain ou de silhouette urbaine.

⁴⁰ Gerda Gollwitzer, Günther Grizmek, *Spiel und Sport in der Stadtlandschaft*, M nich, Callwey, 1972.

2.2 Les enjeux du paysage pour la maîtrise d'ouvrage urbaine

(Jean-Yves Chapuis, vice-président de Rennes métropole)

Nous avons laissé la parole à Jean-Yves Chapuis qui est un élu d'agglomération, un conseiller en urbanisme pour diverses villes françaises et un enseignant en école d'architecture et à l'IFU (Institut français d'urbanisme). Ce texte témoigne des enjeux du paysage vus par les maîtres d'ouvrage.

Elu à Rennes depuis 1983 sous la mandature d'Edmond Hervé, il a d'abord été adjoint chargé de l'aménagement des quartiers, puis délégué à l'urbanisme et à l'aménagement. Depuis 2001, il est vice-président de l'agglomération rennaise (Rennes Métropole) chargé des formes urbaines. Au début des années quatre-vingt-dix, il a mis en place le projet de métro Val et dirigé le renouvellement de la ville-centre et des bords de La Vilaine, faisant appel au paysagiste Alexandre Chemetoff comme urbaniste plutôt qu'à un architecte, ce qui était encore inédit à l'époque. Il a été à l'initiative de programmes de formation à la maîtrise d'ouvrage pour les élus de la communauté rennaise (conférences, voyages d'études). Il a mis en place la démarche « Quartier dans la ville » pour rapprocher les habitants de leurs élus et comprendre davantage les attentes des citoyens. Sous son impulsion la ville de Rennes a développé une démarche exigeante dans l'urbanisme opérationnel (travail en atelier, partenariat entre les acteurs privés et publics, management d'équipes pluridisciplinaires et transversalité) qui a fait l'objet en 1998 d'un Atelier Projet urbain à Rennes sous l'égide du ministère de l'Équipement et la direction d'Ariella Masboungi.

Aujourd'hui il est consultant en Stratégie et en Projet urbain pour les agglomérations d'Amiens, Bordeaux, Lyon, Strasbourg. Il est aussi vice-président de l'AUDIAR (l'Agence d'urbanisme de Rennes Métropole) et délégué de l'agglomération à la FNAU (Fédération nationale des agences d'urbanisme).

Le passage de la ville constituée à la ville territoire

Avec le développement des mobilités, les enjeux de l'urbanisme se sont déplacés de la ville-centre constituée vers le grand territoire. Jusqu'à une période relativement récente, on considérait que les zones habitées en dehors de la ville compacte ne présentaient pas d'intérêt pour l'urbanisme. Les lotissements, c'était un découpage parcellaire et rien d'autre. Les centres commerciaux de périphérie, des infrastructures de service sans pérennité. Ce n'était pas la ville.

Il a fallu notamment l'étude sur la *Ville émergente*, réalisée par Yves Chalas et Geneviève Dubois-Taine en 1994 dans le cadre d'une recherche pour le PUCA, pour que le regard de la maîtrise d'ouvrage urbaine change. Cette prise de conscience de l'importance physique et matérielle de ces nouveaux territoires a imprégné les lois votées à la fin des années 1990 sur le regroupement communal et la réforme de l'urbanisme réglementaire (loi Chevènement, loi SRU). Elles mettaient en avant la notion de « projet urbain » comme

fondement de la planification des agglomérations. Les objectifs du développement durable n'ont fait que renforcer cette démarche en ouvrant davantage la programmation urbaine à l'idée de réversibilité des infrastructures et d'adaptation à la singularité des situations. Dans les collectivités territoriales s'est alors développée toute une ingénierie urbaine faisant appel à un éventail diversifié de compétences (programmation urbaine, directeur-général adjoint à l'Aménagement urbain au sein des agglomérations). La demande sociale en faveur de la nature comme objet de contemplation et de loisirs, la nécessité de considérer l'histoire du lieu, sa géographie, sa biodiversité potentielle comme socle de toute intervention, ont ouvert largement le champ de l'urbanisme aux paysagistes. Le Grand prix national de l'urbanisme décerné à trois reprises à des paysagistes (Alexandre Chemetoff en 2000 et Michel Corajoud en 2003 et en 2011 à Michel Desvigne) a confirmé que l'hybridation entre paysage et architecture est une posture convoitée par la maîtrise d'ouvrage.

Ce que créait l'homme en modifiant son milieu, il ne pouvait plus le faire en oubliant le socle de la nature. Mais la relation au paysage ne pouvait être que dynamique. Et c'est l'apport majeur de ces concepteurs qui interviennent sur le vivant de ne plus limiter la biodiversité à un objectif de préservation mais de la considérer par rapport à un milieu en perpétuel échange. Pour l'urbanisme, il fallait que les sciences du vivant entre dans le débat sur la ville comme l'avait fait auparavant les sciences sociales. Il fallait accepter que l'architecture construise le paysage dans des termes qui ne soient ni offensifs, ni excessivement adaptatifs.

Inventer pour chaque « Grand Territoire » une méthode

Travaillant sur le grand paysage, Michel Corajoud a compris qu'il fallait se départir des périmètres opérationnels induits par les découpages administratifs. Chaque territoire, étant donné ses spécificités historiques, culturelles, géographiques, urbaines., doit être approché selon une vision et une méthodologie adaptées. Chaque territoire invente sa propre méthode de projet en s'appuyant sur son contexte local. Dans la démarche du paysage, il s'agit de retrouver la singularité des territoires tout en acceptant la logique des politiques publiques qui s'imposent sur le logement, les équipements, les activités, la mobilité.

Aujourd'hui, le paysage et la géographie constituent des éléments déterminants pour appréhender le « Grand Territoire », englober l'ensemble des problématiques et ainsi constituer une trame de projet.

L'étude de deux grands secteurs rennais est en cela révélatrice : que ce soit pour le projet Via Silva (extension urbaine à l'intérieur de la rocade rennais) au Nord Est de l'agglomération ou pour un projet au Sud Ouest sur un terrain marqué par des « plaques » (zones d'activités, industries...), un des enjeux est la reconstitution du paysage comme lien donnant sens au projet global.

Pour le paysagiste Michel Corajoud, la ville n'est pas durable. A l'image de l'arbre qui n'a pas de contours, la biodiversité se crée et se réfléchit à une grande échelle, une échelle n'intégrant que pour partie les aires urbaines. La campagne appartient également au débat sur la ville. Dans la « ville archipel » d'aujourd'hui, la campagne fait partie du paysage urbain, et ne constitue tout au plus qu'une rupture physique ou, dit de façon positive, un moment d'ouverture physique sur l'horizon.

La ville-archipel, c'est dire qu'il n'y a pas le phénomène de banlieues, qu'il y a un respect des identités communales, ce qui est très important dans notre conception de l'agglomération, et ça les maires le souhaitent. Et la deuxième chose, c'est que l'agriculture est un débat très important et la nature dans le débat de la ville. Dans l'imaginaire, les agglomérations et la métropole sont des villes tentaculaires avec des tours, des barres. Ce n'est pas ça du tout ! Il y a aussi la campagne à intégrer. On doit élargir nos métropoles aux terrains agricoles, sinon c'est une agriculture qui va disparaître. Ce sont les urbains qui peuvent sauver l'agriculture péri-urbaine.

La reconstitution du paysage par le projet urbain démontre aux experts des sciences de la vie que la diversité n'est pas seulement de la préservation mais aussi de la création. Il n'y a pas un pouce de territoire français qui n'a pas été modifié par la main de l'homme. La ville n'est pas figée.

La maîtrise d'ouvrage urbaine doit intégrer le débat de l'agriculture péri-urbaine, de la campagne et dialoguer avec un monde (les agriculteurs) qu'elle ne connaît pas et qui souvent prend les urbanistes ou les élus des villes comme des destructeurs de la campagne et de l'agriculture. Enquêter sur les besoins et les évolutions potentielles du milieu agricole, c'est aussi se départir d'une vision où la campagne est soumise à la ville.

La campagne appartient à la réflexion des urbanistes, à la réflexion des citoyens et à notre travail d'élus. C'est une prise de conscience nouvelle. La dichotomie rural/urbain, qui était très puissante en France – moins que dans d'autres pays parce que c'est le plus grand pays d'Europe en termes de campagne et d'agriculture. La réflexion doit dorénavant se faire ensemble. Parce qu'on sent bien que dans le mode de développement des années à

venir, il est important de prendre en considération la ville-territoire – ou la ville-archipel – qui puisse offrir des lieux qui nous permettent, le jour où on a du temps libre, deux-trois heures, de pouvoir se sentir en vacances dans sa ville c’est-à-dire de pouvoir faire des breaks, ce qu’on appelle des *city breakers*. Organiser le territoire dans lequel on habite pour pouvoir trouver les moments de décompression, de changement. Tout cela a une dimension sociale qui est fondamentale : dans l’agglomération rennaise – mais c’est la même chose ailleurs, moi qui travaille sur Lyon –, les revenus des ménages montrent qu’un tiers des ménages gagne moins de 1 250 euros, deux-tiers moins de 2 500 euros. Faire des vacances ailleurs que chez soi, cela devient pour des raisons économiques difficile.

La ville des flux et le paysage. Prospectives

Les politiques devraient intégrer davantage l’évolution des modes de vie et les logiques individuelles de consommation de marchandise ou de services induites notamment par les nouvelles technologies et les déplacements. Quelle soit acceptée ou subie, la mobilité transforme le sentiment d’appartenance aux territoires et pousse à évoluer les logiques collectives des politiques urbaines jusque là établies.

Le géographe Martin Vanier propose ainsi de dépasser l’antinomie centre-périphérie pour considérer la multitude de situations et de qualités des centralités urbaines (centres commerciaux, stades de foot, emplacement de marchés, équipement de loisirs, etc.).

Chacun doit pouvoir se sentir en vacances dans sa ville et disposer au quotidien d’espaces de promenade. Ce que les grandes villes comme Lyon ou Bordeaux ont su faire en aménageant les quais de leurs fleuves, il faut pouvoir l’offrir aussi aux zones péri-urbaines.

Penser le temps de la vie. Ainsi les transformations à l’œuvre dans le statut du « retraité », qui pour des raisons économiques ou autres prolongera une forme d’activité autant que son état de santé le lui permet. Offrir la liberté de changer d’environnement bâti, tout en restant dans une même aire métropolitaine par une offre variée de formes urbaines.

Ce sur quoi on revient, c’est la partition entre les secteurs attribués au travail et aux loisirs. C’est aussi la partition fonctionnelle dans le temps d’une journée qui est remise en cause. On doit étudier cette poussée vers l’individuation des moyens de communication comme le portable et l’autonomie des déplacements. Penser à des commerces de proximité ouverts tard le soir. Concevoir des espaces connectés à la wifi qui fassent que l’on puisse utiliser les lieux publics comme son bureau. L’espace public, c’est aussi une question de

santé. Pouvoir marcher une demi-heure par jour, encourager le vélo. Penser la ville des flux, c'est penser l'immobilité et la mobilité à la fois.

Transformer les zones d'activités avec des lieux de restauration, de rencontres, comme on trouvait autrefois dans un port de pêche comme Dieppe ou aux Halles de Paris. Transformer les centres commerciaux de périphérie de la même manière. Certains nouveaux malls intègrent ces aménités urbaines et se présentent d'emblée comme des espaces publics. C'est aussi la réversibilité de certaines grandes infrastructures qui est en jeu, comme les rocade de la ville de Rennes.

La planification dite stratégique anticipe sur ces évolutions. Elle modifie la relation des maîtres d'ouvrage public aux maîtres d'œuvre. Le projet urbain doit être un projet en mouvement. A la limite, le projet n'existe plus, du moins en tant que plan figé. Il s'agit de définir ses principes, son socle « actif ». Un dialogue s'établit autour de la géographie et de l'histoire. Les échelles se mélangent, car les gens vivent la ville à toutes les échelles. Des demandes qui apparaissent au premier abord comme anecdotiques au maître d'ouvrage public (ex : à Rennes-Villejean, les habitants réclamaient une horloge et un restaurant de quartier) s'avèrent au contraire des éléments importants de l'identité du quartier et du fait de la ville.

Le récit politique est un point-clé pour construire un projet

« On n'habite pas un PLU ! On habite dans une commune, une rue, une ambiance ». Il est important de construire un récit sur la ville et d'amener les élus à élaborer ce récit.

Lors du passage à l'opérationnel (par exemple, la mise en œuvre d'un PLH – Plan local d'habitat) s'opère souvent un décalage entre les objectifs généraux et les opérations. Les objectifs généraux et la planification se doivent d'être racontés et expliqués à travers un discours compréhensible par l'ensemble des acteurs. Il s'agit également de construire ce récit en interrogeant les citoyens. Si on se limite aux grandes orientations, c'est insuffisant. Etre en vacance dans sa ville, penser ce que cela signifie, est une approche nouvelle. La conception du projet en devient ainsi différente.

Le travail réalisé par les équipes d'Alphaville Forma 6 et Urban Act pour la Communauté de Communes Monts-de-Flandre/Plaine-de-la-Lys, située dans le département du Nord et la région Nord-Pas-de-calais est à ce propos édifiant. Chaque équipe a construit un récit de projet adapté à l'échelle de ce Grand Territoire et qu'il a décliné ensuite en diverses opérations. Ce discours a donné la matière nécessaire aux élus

pour porter et défendre les projets. L'utilisation de l'outil maquette comme support à ce discours fut par exemple un élément déterminant pour le maire de Bailleul qui voyant en volume l'avenir de sa commune, a pu comprendre tout le sens du discours porté par l'équipe Urban Act. Armé de ce récit et de cette maquette, le maire négocie et partage désormais sa vision avec l'ensemble des acteurs économiques du site.

Pour les citoyens, la ville se résume souvent à l'accumulation de maisons sur des terrains individuels. Or ce récit est un formidable moyen de concerter et de faire comprendre la ville aux habitants. La concertation avec les citoyens ne peut se faire que sur un projet et pas seulement sur l'idée de se concerter. Les élus doivent garder leur liberté de décider. Les élections sont là pour approuver ou sanctionner.

Un débat sur la ville ne doit pas se techniciser mais s'ouvrir à de nouvelles disciplines

« L'incertitude dans l'action, l'incertitude dans la connaissance », Edgar Morin.

Ces incertitudes sont difficiles à appréhender pour les élus car la tendance générale est à la complexification. Les collectivités locales ne sont pas toutes équipées pour faire face à la complexité de la mise en œuvre du projet urbain. Même si dans un monde incertain et complexe, l'homme politique peut se trouver dépourvu, les élus doivent impulser une stratégie urbaine et une mécanique de projet dynamique et faire preuve de persévérance.

La maîtrise d'ouvrage urbaine qui s'appuie principalement sur des compétences techniques doit diversifier ses approches (sciences de la vie, culture...). Dans ce contexte, si chaque métier conserve ses compétences, les équipes doivent mutualiser leurs connaissances et permettre aux différents acteurs d'accepter, d'intervenir sur les compétences de l'autre et d'être remis en cause.

Avant d'être une idée spatiale, la ville est avant tout une idée mentale qui se constitue d'hommes et non de pierres. L'approche sociologique et sensible est souvent négligée dans les études. Un temps plus conséquent devrait être alloué à l'analyse qualitative des modes de vie, attentes et usages des habitants, des nouveaux services à imaginer...

Le passage entre la pensée et l'action est toujours difficile car les contradictions sont quelquefois difficiles à gérer (la critique du lotissement sans âme est générale mais la demande pour la maison individuelle est plus complexe à comprendre et le lotissement tant décrié reste souvent une référence). Charge également aux élus d'être porteurs des

ambitions en matière de qualité de réalisation et d'être moteurs pour que ces engagements soient respectés par tous les opérateurs. Il est fondamental de croire en la qualité urbaine et d'agir pour cela : « droit d'ingérence » des élus et dialogue permanent avec les promoteurs.

La ville n'est jamais finie

Le travail à l'échelle du « Grand Territoire » a multiplié les approches en matière d'aménagement entre les stratégies, les grandes opérations et le « simple » lotissement. Cette multiplication a fait évoluer le rôle de l'aménageur. La structuration actuelle du monde de l'aménagement ne pose toutefois aucun problème et n'influe pas sur le passage à l'opérationnel. Les outils existants sont suffisants pour travailler sur 10 ou 1.000 ha. Ce qui est essentiel, c'est la dynamique de la méthode mise en place : chaque opération interroge le projet urbain et inversement, chaque projet urbain interroge l'opération. Ces allers-retours sont fondamentaux.

La prise en compte des échelles intermédiaires est garante de la qualité d'un projet de Grand Territoire. On a fait un travail avec Alexandre Chemetoff sur les bords de Vilaine en insistant pour que la qualité de l'espace privé soit au niveau de la qualité de l'espace public. On a imposé un certain nombre de contraintes dans la réalisation des espaces privés, éventuellement végétalisés, pour offrir une qualité lorsqu'on sort de chez soi. La collectivité a un rôle-clé, pour qu'il n'y ait pas de ces ruptures, de ces coupures entre les espaces libres privés ou publics.

Dans le cadre d'un PLH, de 4 500 logements – une opération de densification de l'habitat : mon travail a été d'animer la réflexion sur le qualitatif. On a monté un cédérom « Formes Urbaines » et on a organisé un forum « Envies d'habiter » pour présenter des logements en accession et en locatif à la fois denses, en intermédiaire et en individuel – trente opérations, à l'étranger mais aussi en France. 250 élus sont venus, au-delà même du Pays de Rennes, même ceux du Pays de Vitré. Et quel était l'intérêt ? A partir d'opérations concrètes, on a montré que l'on pouvait faire de la densité en respectant l'intimité, et en traitant un bon nombre de problème dont le stationnement.

Les solutions et les projets évoluent en lien avec les évolutions de la société. De nouvelles formes urbaines sont en train de naître et il est nécessaire de les faire connaître, qui incluent le paysage de la rue, les espaces libres et la biodiversité urbaine.

**3 LE CONTEXTE DE LA COMMANDE SUR
LES GRANDS PAYSAGES
FRANCE/ALLEMAGNE**

3.1 Le grand paysage en France, émergence et expérimentation 1945-1983

(Isabelle Estienne)

Isabelle Estienne, est architecte DPLG, membre du LACTH (Ecole nationale supérieure d'architecture et du paysage de Lille), et docteur en géographie. Ce chapitre est tiré de sa thèse de doctorat soutenue en 2011 à l'Université de Lille 1 : « L'intervention du paysagiste dans la ville, de 1960 à aujourd'hui : pertinence et enjeux pour les architectes et les urbanistes ».

L'expression *Grand paysage* est introduite et expérimentée en France au début des années 1970, mais sa genèse est liée au projet de reconstruction du pays et au rôle de quelques personnalités politiques particulièrement sensibilisées au paysage ou à la protection des ressources naturelles. Le paysage entre dans les préoccupations des aménageurs dans les deux décennies qui suivent la seconde guerre mondiale. En parallèle, la question environnementale nourrit un tissu associatif particulièrement vivace et déjà porteur de revendications autour de la qualité du cadre de vie. Ces centres d'intérêts contribuent à restructurer la formation professionnelle et à renouveler les pratiques. Inscrit dans un contexte national précis, celui du relèvement d'un pays endommagé et de la modernisation rapide d'un territoire resté rural, le grand paysage se démarque cependant d'une certaine tradition française en ce qu'il s'inspire très fortement de pratiques développées dans d'autres territoires ou pays. Trois apports sont déterminants pour la genèse du grand paysage en France : les démarches planificatrices développées dans les pays de l'Europe du Nord, les expertises techniques apportées aux territoires coloniaux et les méthodes de planification écologique développées aux Etats-Unis.

Au-delà de sa genèse, le grand paysage recouvre des pratiques qui constituent un apport à l'aménagement du territoire, comme le montrent l'expérience des OREAM (Organisations d'Etudes d'Aménagement des Aires métropolitaines) ou les projets de reconversion paysagère de territoires désindustrialisés. En quoi peut-on parler de méthode ? Quels en sont les outils ? Les pratiques et les points de vue des quelques paysagistes actifs pour les OREAM permettent d'identifier une stratégie de renouvellement professionnelle fondée sur une diversification des champs d'action (pratiques d'aménagement, enseignement, sensibilisation, diffusion, action militante...), donnant un rôle prépondérant à l'enseignement.

Repères historiques

En 1945, la libération ouvre le temps de la reconstruction. La nécessité de ce chantier offre la possibilité de revoir en profondeur les principes de *l'aménagement* du pays. Depuis 1944, le Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme intègre un service d'aménagement du territoire, dirigé par Pierre Randet. Premier signe annonciateur, cet intitulé n'engage pas réellement la politique attendue. L'action reste sectorisée entre la reconstruction des villes et agglomérations confiées à des architectes-urbanistes en chef, et la reconstruction économique du pays d'autre part selon des objectifs et des modalités fixés par les Plans de modernisation et d'équipement (PME) successifs. De 1946 à 1952, les objectifs du premier plan, ou plan Monnet, sont avant tout économiques. Il s'agit de reconstituer les équipements et les outils indispensables au redémarrage de la production industrielle et agricole, ainsi qu'à la construction de logements – unités de production d'énergie (charbon, électricité, pétrole) et de matières premières (acier et ciment), réseaux de transport – sans porter considération aux conséquences spatiales de la superposition de mesures sectorielles.

Parallèlement à cette approche économique et quantitative, se développe une approche plus spatiale de l'évolution du pays. Portée par des géographes, elle reprend les critères qualitatifs qui ont fait les belles heures de l'école française. Pour Jean-François Gravier, le risque de déséquilibre territorial induit par le plan Monnet, appelle à programmer une transformation volontaire du pays, qu'il définit en tant que recherche d'une « composition harmonieuse » (répartir la population en fonction des richesses naturelles et du potentiel économique). Le livre reprend l'idée d'aménagement du territoire ou de *géonimie*. Apparenté à l'architecture et à l'urbanisme, ce champ d'action se situe à l'échelle régionale et dans une approche globale et suppose la réalisation d'études préalables par des équipes pluridisciplinaires (Alvergne, Musso, 2008 : 123). Le discours réfute le développement incontrôlé des agglomérations urbaines et prend volontiers une tonalité *anti-urbaine*. Dès les dernières années de la guerre, l'analyse des dynamiques observées en banlieue parisienne amène certains géographes à reprendre la question urbaine, avant de s'engager en aménagement : l'étude de Jean Hautreux et Michel Rochefort sur « l'armature urbaine de niveau supérieur » oriente fortement les décisions de l'État.

Les fondements de la politique d'aménagement du territoire sont définis pendant la guerre. Une réflexion s'engage au sein de la Résistance sur les conditions de reconstruction du pays. Ce creuset permet à quelques architectes et urbanistes modernes de convaincre quelques politiques du bien-fondé des principes de la Charte d'Athènes. Il faut cependant

attendre le début de la décennie suivante pour mettre en œuvre ce projet. En février 1950, Eugène Claudius-Petit présente l'orientation de cette nouvelle politique au conseil des ministres. Son projet précise les motivations et les objectifs de la planification (réduire les inégalités de peuplement, remédier aux « autres aspects du désordre français » et aux « empiètements sur le territoire agricole »). Il énonce des remèdes (déconcentration, industrialisation, rénovation de l'agriculture, équipement touristique, organisation culturelle), des méthodes (inventaire du territoire, programmes d'équipement et de logements) et des moyens. Cette philosophie oriente les décrets Pflimlin de 1955.

À partir de la fin des années 1950, l'État modifie les cadres et les procédures régissant l'aménagement et l'urbanisme. Les grandes lignes de la politique de métropoles d'équilibre sont mises en place au début des années 1960 : création de la Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale (DATAR) en 1963 ; choix de huit agglomérations en 1964 ; mise en place de cinq Organisations d'Etudes d'Aménagement des Aires métropolitaines (OREAM) en 1966 ; création de cinq Communautés urbaines (Bordeaux, Dunkerque, Lille, Lyon, Strasbourg). Une politique de villes nouvelles largement inspirée des réalisations anglaises complète ce dispositif. En 1966, une conception plus globale de l'aménagement du territoire impose la fusion des ministères des Travaux publics et de la Construction donnant naissance au **ministère** de l'Équipement. Avec le vote de la loi d'orientation foncière (LOF) l'année suivante, l'État se dote de nouveaux outils réglementaires ou techniques : schémas directeurs d'aménagement et d'urbanisme, plans d'occupation des sols et organismes pluridisciplinaires d'étude, comme les Groupes d'études et de programmation (GEP) et les agences d'urbanisme. Au milieu des années 1960, les conditions sont réunies pour expérimenter l'aménagement du territoire.

L'émergence d'une sensibilité qualitative dans l'administration centrale

De l'après-guerre à la création du premier ministère de l'Environnement en 1971, le personnel politique en charge de l'urbanisme et de l'aménagement s'empare de la question paysagère. Au début de la reconstruction, le choix d'une esthétique moderne fait polémique. L'analyse de Benoît Pouvreau (2004) révèle les antagonismes profonds entre les thèses modernistes d'Eugène Claudius-Petit et les orientations conservatrices de la politique du ministère de la reconstruction (priorité à la maison individuelle, recours au façadisme, utilisation des styles académique ou régionaliste). Le discours sur l'aménagement du territoire se construit autour de thématiques récurrentes parfois contradictoires (Alvergne, Musso, 2008). À la nostalgie d'une France rurale et agricole, à l'origine des

paysages diversifiés du tableau dressé par Vidal de la Blache, répond la recherche permanente d'un équilibre perdu entre l'homme et la nature, ou d'une uniformité territoriale conforme aux idéaux républicains. D'autres éléments entrent en jeu dans ce débat comme le rapport entre la ville et son site, la place accordée à la nature en ville, aussi bien à l'échelon national⁴¹ qu'au niveau international.

À Rabat en 1951, le deuxième congrès de l'Union Internationale des Architectes (UIA) a pour thème « les espaces libres ». Théodore Leveau, enseignant à la Section du paysage de l'ENSH, propose non sans hésitations sémantiques un texte sur « l'espace vert urbain » dont il reprend les conclusions du congrès dans *Urbanisme* (Leveau, 1952). Raoul Dautry, Eugène Claudius-Petit, ardent défenseur de l'architecture moderne, Pierre Sudreau, Edgar Pisani, qui se succèdent aux ministères de la Reconstruction, de la Construction, puis de l'Équipement, partagent, à des degrés divers, cette sensibilité.

Sensibilisé à ces questions depuis les années 1930 (Pouvreau, 2003), Eugène Claudius-Petit formalise sa politique dans la résistance et notamment à partir de 1943 à Alger. Première expérience décisive dont il faut retenir deux événements. En mars 1944, un congrès organisé par une association d'ingénieurs⁴² lui offre l'occasion d'exposer une première fois ses thèses (Pouvreau, 2004 : 44). Après cette contribution remarquée, il est chargé d'animer un groupe de réflexion sur l'urbanisme. La fréquentation d'architectes modernistes, partisans de Le Corbusier ou d'Auguste Perret, la rédaction rapide d'une publication fortement inspirée de la Charte d'Athènes lui permettent de structurer sa pensée sur l'architecture et la ville (CERU, 1944). À son retour en France à l'automne 1944, la rencontre avec Le Corbusier marque le début d'un long compagnonnage. En décembre 1945, il organise un voyage aux Etats-Unis auquel participe Le Corbusier et d'autres architectes de son entourage (dont Gerald Hanning et Michel Écochard.⁴³) Les propos cités par Benoît Pouvreau (2004 :47) invitent à penser qu'il a non seulement pris la mesure géographique du chantier engagé par la *Tennessee Valley Authority*, mais aussi perçu les

41 Voir par exemple : *Urbanisme*, n° 11/12, 1951 et n°3/4, 1952.

42 Il s'agit du congrès de l'Union nationale des ingénieurs et techniciens de la France combattante (UNITEC). Cette association fut créée à Londres en 1942 pour anticiper la reconstruction du pays par le colonel Aristide Antoine, le père de Serge Antoine.

43 Cette coprésence significative permet d'éclairer leurs approches respectives de la planification territoriale au Maroc et en Algérie.

dimensions paysagères et environnementales du projet qui marqueront fortement les techniciens de l'OREAM-Nord vingt ans plus tard.

Le deuxième moment important est celui de l'expérimentation à l'échelle locale. Élu maire en 1953, Eugène Claudius-Petit décide la construction du quartier de Firminy-Vert entre 1954 et 1965. Le plan des architectes-urbanistes Charles Delfante, Marcel Roux, André Sive et Jean Kling repose sur la Charte d'Athènes. Au-delà des bâtiments emblématiques de Le Corbusier, la place accordée aux espaces verts ou à la *verdure*, selon une terminologie encore utilisée dans les années 1950, est la spécificité de l'opération. La ville moderne est une ville-verte, construite avec la nature ou au milieu d'un parc signalé par les grands aplats de couleur verte des plans de Le Corbusier. Cette volonté de donner toute sa place à la nature devient le leitmotiv des textes et discours de Claudius-Petit qui préside, à partir de 1964, l'Association pour les espaces naturels (ASPEN).

Nommé ministre de la Construction en juin 1958 (3^e gouvernement du général De Gaulle), **Pierre Sudreau** reste à ce poste jusqu'avril 1962 (gouvernement de Michel Debré). Sa politique s'inspire des idées de Jean Giraudoux, le fondateur de la Ligue Urbaine et Rurale. Il promeut la présence des espaces libres et du végétal dans les villes, souhaite protéger les espaces naturels et les terres agricoles. Entre 1958 et 1962, il pose les premiers jalons d'une politique plus respectueuse des paysages : instauration en 1959 de « périmètres sensibles » pour la zone littorale ; mise en place, en 1960, d'une redevance départementale d'espaces verts applicables aux départements littoraux, des « zones sensibles » et de l'agence de l'arbre (Barraqué, 1985). Aucune de ces mesures ne fait référence au paysage, mais la présence explicite du terme au sein des textes entraîne l'arrivée de paysagistes dans les équipes chargées de leur application.

Ministre de l'agriculture de 1961 à 1966 (sous le gouvernement Debré et les 1^{er} et 2^e gouvernements Pompidou), puis de l'Équipement de 1966 à 1967 (3^e et 4^e gouvernements Pompidou), **Edgar Pisani** fut notamment chargé de négocier la Politique Agricole Commune et de mettre en œuvre la politique de remembrement. Les conséquences environnementales des restructurations foncières le conduisent à réfléchir à la protection des systèmes naturels dans l'aménagement du territoire. En 1964, il lance la réflexion préparatoire à la création des parcs naturels régionaux et apporte, parallèlement, son

soutien à l'ASPEN. Rémi Pérelman⁴⁴, futur responsable du CNERP, le rencontre à cette période : l'aménagement du Val d'Authion⁴⁵ l'amène à redécouvrir la notion de site, puis à travailler en partenariat avec le monde agricole.

Un autre personnage joue un rôle essentiel dans l'évolution des politiques d'aménagement du territoire : Serge Antoine, chargé de mission à la DATAR, puis chef de cabinet de Poujade au ministère de l'Environnement. Une série de décisions majeures sont prises sous son action directe ou indirecte : la création des parcs nationaux en juillet 1960, celle des parcs naturels régionaux en 1967, l'annonce en juin 1970 des « 100 mesures pour l'environnement » ou la mise en place du conservatoire du littoral en 1975, etc. Pour Serge Antoine (1965), la présence de paysagistes au sein des équipes pluridisciplinaires s'impose : « C'est aux hommes de métier, sociologues, urbanistes, paysagistes, ingénieurs, qu'il appartiendra de réinventer, pour les métropoles, les dimensions de l'urbanisme nouveau ». Faut-il y voir l'influence de son beau-père, Michel Écochard ?

Un contexte idéologique et social porteur : institutionnels et mouvement associatif

De la libération au début des années 1970, la transformation du pays s'accélère. L'association de plusieurs phénomènes en accroît l'ampleur et la visibilité. La modernisation des structures économiques s'accompagne d'une transformation des modes de vie et d'une croissance urbaine inédite. L'urbanisme fonctionnaliste, l'architecture moderne, le remembrement, les réseaux autoroutiers impriment leur marque sur les paysages urbains et ruraux. La rapidité de la mutation suscite, au pire, l'incompréhension et le rejet, au mieux, des revendications. La part du refus dans la construction de la politique d'aménagement du territoire et de ses discours se construit en partie sur cette idée de refus, à valeur mobilisatrice (Alvergne, Musso, 2008). Contre le risque de voir la « France

⁴⁴ Ingénieur agronome, Rémi Pérelman débute sa carrière professionnelle à la Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (SAFER) Loire-Océan de 1961 à 1966.

⁴⁵ Régulièrement inondé, ce secteur de l'Anjou a été profondément transformé à l'initiative d'Edgar Pisani, ministre de l'agriculture et député du Maine-et-Loire pour en faire une zone de production maraîchère et horticole intensive. Le plan d'aménagements hydrauliques, réalisé de 1967 à 2006, a entraîné un profond déséquilibre de la ressource en eau.

défigurée»⁴⁶, les discours de Claudius-Petit, celui de Georges Pompidou défendant la création de la DATAR à l'Assemblée nationale, utilisent des références esthétiques (l'idée d'harmonie) ou psychologiques (idée de bien-être). Un essayiste comme Bertrand Jouvenel a proposé le critère du mieux-vivre comme finalité aux progrès technologiques.

On retrouve cette thématique du bien-être au cœur de l'action du syndicalisme du cadre de vie. La mouvance apparaît lors de la reconstruction autour de la question du logement. Elle s'empare ensuite des thématiques environnementales (bruit, pollution de l'air...) à partir des travaux sur les conditions de vie dans le logement et les nécessités quotidiennes concrètes (déplacements, achats, scolarité, culture, santé, vie collective, équipements...). Dans les enquêtes et les revendications, la sphère du logement s'étend à son environnement urbain, le quartier, considéré sous l'angle des questions de confort, de bien-être, et de santé.

La prise de conscience, au début des années 1960, de la fragilité de l'environnement et du caractère limité des ressources naturelles, suscite un autre militantisme. Aux Etats-Unis, Rachel Carson dénonce le danger des pesticides dans *Silent Spring* (Le printemps silencieux, 1962), à l'origine de la création de l'*Environmental Protection Agency* en 1970. En langue française, le premier ouvrage de défense de la nature date de 1965. Au début des années 1970, l'écologie entre dans les préoccupations politiques internationales. Deux rapports du Club de Rome⁴⁷ démontrent la limitation des ressources naturelles au moment où l'ONU organise le premier sommet de la Terre à Stockholm en 1972. D'autres événements marquent les premiers développements de l'écologie politique en France au début des années 1970.

En mars 1967, le Torrey Canyon souille les côtes bretonnes, première marée noire en Europe suivie d'une forte mobilisation. En 1969-1970, la réaction vive de l'opinion publique aux projets de stations touristiques qui menacent le périmètre du jeune parc naturel de la Vanoise, oblige le Président de la République Georges Pompidou à prendre position. À la même époque, le journal *Hara-Kiri* confie au dessinateur Pierre Fournier une chronique sur les questions écologiques. Première publication française vouée à cette

⁴⁶ L'expression fait référence à l'émission télévisée créée à l'été 1971 par Michel Péricard et Louis Blériot. Ce titre est repris en 1973 pour une chanson de Jacques Lanzmann et Jacques Dutronc.

⁴⁷ Le premier, ou rapport Meadows, s'intitule *Halte à la croissance* (1972), et le second, *Sortir de l'ère du gaspillage : demain* (1974).

thématique, *La Gueule ouverte* naît de cette expérience initiale. De novembre 1972 à 1980, 24 numéros assurent la sensibilisation politique d'une génération⁴⁸. En janvier 1971, un nouveau ministère est chargé « de la protection de la Nature et de l'environnement ». Trois ans plus tard, une nébuleuse militante porte la candidature de l'agronome René Dumont aux élections présidentielles.

Dans la deuxième moitié des années 1960, le champ du paysage connaît le même foisonnement associatif. Parmi les associations créées autour du paysage, les trois présentées ici, l'ASPEN, le GERP et Paysages (à l'origine du Centre National d'Études et de Recherches sur le Paysage ou CNERP), sont fondées entre 1966 et 1968. Malgré des origines sensiblement différentes, elles ont en commun de développer une large palette d'activités touchant aussi bien la production d'études scientifiques que la formation initiale ou continue des professionnels et la sensibilisation du grand public. Il s'agit de produire de la connaissance (expertise scientifique ou professionnelle) et de la transmettre (au sens de former et d'informer) par l'organisation de colloques, de conférences ou d'expositions, la constitution de centre de documentation, la publication de revues, etc. Ces trois associations n'ont pas eu la même longévité, mais ont joué du fait de cette diversité d'actions un rôle important dans la diffusion d'idées novatrices.

Alors que son titre ne la situe pas dans le champ des questions paysagères, la revue *Aménagement et nature* est un des lieux d'expression des paysagistes français engagés dans les pratiques d'aménagement du territoire notamment au cours de ses dix premières années. Fondée en 1966, elle émane de l'Association pour les espaces naturels (ASPEN) créée en 1964 par l'architecte Roland Bechmann⁴⁹. De façon significative, la genèse de l'ASPEN est liée à la création d'un bureau d'études pluridisciplinaire, le Groupe d'Études et de Réalisations en Montagne (GERM), regroupant trois architectes, un agronome et un ingénieur. Le GERM est fondé en 1962 pour participer au concours pour l'aménagement d'une vallée alpine et deux stations de sports d'hiver. S'il ne comprend pas de paysagiste et n'a pas pour objectif explicite de s'occuper de « grand(s) paysage(s) » au sens où certains paysagistes l'entendent, il reprend des composantes essentielles de la notion : l'action d'aménager, l'ampleur du site, la présence de la nature. En réaction à la brutalité de certains projets, le GERM propose d'aménager la montagne tout en cherchant à respecter le site et

⁴⁸ Parmi les témoins des OREAM rencontrés, plusieurs en étaient des lecteurs assidus.

⁴⁹ Né en 1919, il a étudié l'histoire et la géographie à la Sorbonne. Diplômé architecte en 1944, il suit les cours de l'IUUP en 1944-1945 et ouvre une agence libérale en 1950.

l'environnement ; le projet trop ambitieux n'est pas retenu. Il attire pourtant l'attention de quelques personnalités locales ou nationales sensibles à l'environnement comme Edgar Pisani, ministre de l'agriculture et suscite ainsi la création de l'ASPEN en 1964.



Couvertures de quelques premiers numéros de la revue Aménagement et nature (n°1, 2, 4, 6 et 17)

L'ASPEN réunit des personnalités diverses du monde de l'aménagement (architectes, urbanistes, paysagistes, agronomes et hauts fonctionnaires) ou des sciences de la nature. Présidée par Eugène Claudius-Petit et parrainée par Edgar Pisani, elle a comme objet de « donner à la *Nature* sa place dans la civilisation contemporaine ». Les statuts prévoient une palette d'activités incluant la réalisation d'expertises scientifiques, d'études pluridisciplinaires d'aménagement, la mise en place d'un centre de documentation et des actions de sensibilisation et de vulgarisation du grand public. Ce souci de transmission explique sans doute l'évolution rapide du bulletin de liaison. Créé en 1965, il fait place l'année suivante à une revue trimestrielle, publiée jusque 2001. En une formule ramassée associant deux termes apparemment contradictoires, le titre offre un condensé des objectifs de l'ASPEN. La conjonction de coordination veut dépasser l'antinomie entre l'action – qui renvoie à la modernisation en cours et à la transformation rapide et radicale des environnements et des paysages – et l'objet mal défini, plutôt vaste – qui sous-entend au contraire l'idée d'une protection ou d'une conservation. Il ne s'agit pas ici d'aménager aux dépens de la nature, mais selon la philosophie qui animait le GERM de concilier la transformation des territoires avec le souci de la nature.

Le nom de l'association, ses statuts, comme le titre de la revue ne font pas mention de paysage, mais bien de Nature. Les premières années, quelques numéros thématiques font pourtant appel à des paysagistes français dont les contributions (tableau 1) ne se centrent pas sur des problématiques environnementales, mais sur des questions d'aménagement et de paysage. Leur nombre paraît significatif en regard de la démographie professionnelle et de sa faible reconnaissance. En présentant soit des chantiers d'aménagement paysager régional, soit une réflexion distanciée sur des pratiques en cours,

les textes décrivent l'évolution professionnelle souhaitée, tout en respectant la tonalité moderne donnée à la revue.

La participation des paysagistes s'estompe au début des années 1970. Le contenu de la revue prend alors une tonalité bien plus environnementaliste. Comment expliquer ce court moment ? Quels enseignements en tirer pour la notion de grand paysage ? Il faut noter une coïncidence entre cette évolution et la création du premier ministère de l'Environnement en 1971. Le premier choc pétrolier, deux ans plus tard, renforce la justification des thèses écologiques au sein de la population. Or, si les approches du grand paysage ont toutes une dimension écologique incontestable, celle-ci n'est ni centrale, ni exclusive : les démarches ont toujours un caractère progressiste et une dimension esthétique. L'évolution du ministère, qui devient en 1978 ministère de l'environnement et du cadre de vie, ne valorise pas cet aspect essentiel.

Quelques paysagistes, fraîchement diplômés ou encore étudiants (Samuel Adelaïde, Paul Clerc, Pierre Dauvergne et Philippe Treyve) fondent le Groupe d'Études et de Recherches sur le Paysage (GERP) en 1967. L'objectif est de faire évoluer l'enseignement dispensé à la section du paysage et de l'art des jardins de Versailles et de l'ouvrir à une nouvelle échelle de travail, celle de l'aménagement du territoire. L'organisation de groupes de réflexion, de conférences et de colloques, la diffusion d'un bulletin, doit permettre d'enrichir le contenu des cours. Trois grandes thématiques sont développées : la « démarche de projet paysagiste » (Paul Clerc), l'écologie (Denis Rouve, Philippe Treyve et Samuel Adelaïde), la place du paysage dans les démarches de planification mises en place par la loi de 1967 et la diffusion des expériences étrangères (Pierre Dauvergne). Ces activités témoignent de la diversité des recherches alors menées et des tensions qui traversent la profession. La prise en compte des problématiques écologiques, l'analyse des expériences étrangères sont des outils déjà mobilisés par Jacques Sgard ou Jacques Simon dans leur pratique et leur enseignement. Si l'intérêt pour la planification rapproche ce groupe du CNERP – qu'il contribue à fonder – et des réflexions menées au STCAU⁵⁰, les recherches autour d'une méthode de projet inspirée des démarches artistiques ou sur les outils de représentation du projet annoncent le débat entre Michel Corajoud et Bernard Lassus au moment de la fondation de l'ENSP en 1976.

⁵⁰ Le service technique central d'aménagement et d'urbanisme (STCAU) est une structure créée en 1966 par le ministère de l'équipement pour accompagner les techniciens des GEP chargés de l'application de la loi foncière de 1967.

Troisième et dernier exemple, l'association *Paysages* est créée en décembre 1968 par un groupe d'experts travaillant avec le ministère de l'équipement et du logement (DAFU-STCAU). On peut citer Jean Challet, paysagiste, Bernard Lassus, plasticien, Rémi Pérelman, agronome, Charles Rossetti, écologiste et Jacques Sgard, paysagiste-urbaniste, ce qui illustre la diversité des disciplines et métiers. Il s'agit d'assurer « la promotion de la notion de paysage régional⁵¹ par l'information, l'enseignement, la recherche et les études » (Sgard, 1973). Bernard Barraqué (1985 : 46) montre que cette problématique était présente de façon ponctuelle au sein de l'administration centrale. Serge Antoine et Robert Pujade subventionnent l'association *Paysages* pour « élaborer les outils d'une politique volontaire des sites et du Paysage » et « former des paysagistes d'aménagement ». Ce projet prend forme sous le nom de Centre national d'études et de recherches sur le paysage (CNERP).

Acculturations et filiations

Dans le contexte de la libération, la mise en place d'une année de formation spécifique aux paysagistes au sein de l'École nationale d'horticulture, la section du paysage et de l'art des jardins, répond à la volonté de disposer de professionnels compétents pour aborder cette dimension spatiale lors de la reconstruction du pays. Ce projet, né dans la résistance de la rencontre entre les mondes de l'architecture et de la politique, se matérialise dans les années 1960. Face à un marché peu favorable à leur exercice libéral, quelques jeunes paysagistes français ont saisi cet intervalle pour élaborer une autre stratégie professionnelle. Des stages à l'étranger, des diplômes complémentaires ou des missions de coopération techniques dans les territoires coloniaux, leur permettent de préparer leur entrée dans le champ de l'aménagement. Ils découvrent des échelles de travail inédites en France, s'emparent de thématiques et de méthodes nouvelles. Ces expériences fondatrices structurent leur pratique ultérieure. La création d'équipes pluridisciplinaires d'études, pour l'aménagement des grandes régions touristiques dans un premier temps, des métropoles d'équilibre ensuite, leur donne la possibilité d'utiliser ces méthodes sur le sol français.

⁵¹ De « paysage régional », on passe à « paysage d'aménagement » (*Diagonal*, n°17, 1977 ; *Métropolis*, n°84/85, 1988), puis à une expression qui déclenche l'opposition d'une grande partie de la profession : celle de « grand paysage », maladroitement utilisée par le ministre (*Espaces verts*, n°43, 1975). En 1984, est lancée une revue autour des thématiques de « paysage et aménagement », dénommée *P+A*.

Planifier le paysage et le territoire : une idée venue du Nord

Simple coïncidence, effet du marché international, soif d'ouverture ? A l'époque, les étudiants-paysagistes de Versailles n'avaient qu'une année de formation pour obtenir le titre, Compléter leur formation apparaissaient pour certains comme nécessaire.

Après 1945, un certain nombre de paysagistes français séjournent dans les pays d'Europe du Nord ou en Amérique. Pour les étudiants de la section, le stage obligatoire offre prétexte à partir. Pierre Pelletier, par exemple, ingénieur horticole et paysagiste de la deuxième promotion de la section (1947-1948), est accueilli huit mois en Angleterre par l'architecte paysagiste Geoffrey Jellicoe (1900-1996). Son expérience ne relève pas du grand paysage ou de la planification, mais de jardins privés. Celle de Jean Challet au Danemark est tout autre.

Ingénieur horticole, étudiant de la première promotion de la section (1946-1947), Challet effectue son stage au Nord de Copenhague, au sein des services techniques de la ville de Gentofte. Il est formé par Axel Andersen (1903-1952), lui-même ancien élève du célèbre paysagiste danois Gudmund Nyeland Brandt (1878-1945). Pendant une année, Jean Challet découvre une autre manière de penser l'aménagement et le paysage à l'échelle de l'agglomération ou des opérations urbaines auxquelles Axel Andersen participe⁵². Avec lui, il parcourt les grands espaces de nature aménagés à proximité directe de la capitale et multiplie les croquis pris sur le terrain. Les projets auxquels il collabore, comme tous les projets d'aménagement danois des années 1940 à 1965, associent systématiquement un ou des paysagistes aux architectes ou urbanistes responsables du projet. Les réalisations se structurent autour d'un large espace libre, planté, d'usage collectif, ou sont composées en fonction du paysage environnant. Le *Fingerplan* proposé par Steen Eiler Rasmussen (1898–1990) pour Copenhague en 1947 reprend ce principe à l'échelle de l'agglomération urbaine. De larges secteurs d'espaces naturels récréatifs et de terres agricoles séparent cinq zones urbanisées orientées par les lignes de transport en commun. L'expérience est déterminante. Une approche originale du métier se construit au Danemark, structurée autour de thématiques nouvelles : planification, écologie, éducation et loisirs, bien-être.

⁵² Voir, par exemple, dans le guide d'Annemarie Lund, les opérations de Søndergardparken (1943-1950), Bredalsparken (1949-1959) et Carlsro (1951-1958). Dans l'*Encyclopédie de l'urbanisme* de Robert Auzelle et Ivan Jankovic, la planche 138 présente un ensemble de logements pour jeunes ménages, conçu par l'architecte Arne Jacobsen à Gentofte (1949).

Paysagiste de la deuxième promotion de la Section, Jacques Sgard part en stage en 1954 aux Pays-Bas sous la direction du professeur Bijhouwer. Il y découvre des thématiques qui marquent durablement son travail : la prise en compte du territoire et non plus du site ou du seul terrain d'assiette, la planification du paysage. Cette expérience nourrit sa thèse d'urbanisme (Sgard, 1958) et lui fait mesurer l'intérêt d'une intervention précoce des paysagistes au sein des équipes d'aménagement et de planification du territoire. Le contexte géographique néerlandais suscite depuis longtemps des politiques volontaires d'aménagement du territoire. Fondées sur l'association de préoccupations environnementales et sociales, elles comprennent une dimension paysagère après 1945 (Sgard, 1959). Majoritairement urbaine, mais profondément attachée à la nature, la population néerlandaise réclame en effet de larges espaces de délasserment et de loisirs. Ces facteurs vont contribuer avec d'autres à faire de la sauvegarde des paysages un enjeu national. Trois types de risques sont identifiés : la consommation croissante de terrains pour les cultures ou les extensions urbaines, le passage d'une agriculture artisanale à une agriculture industrielle et l'emprise accentuée de l'organisation urbaine sur le territoire rural (réseau routier, voies ferrées, lignes à haute tension, industries, commerces...). En zone rurale, les plans de paysage sont le principal outil de mise en valeur ou d'organisation de larges paysages pour accompagner les nouveaux polders, ordonnancer le remembrement ou restaurer les paysages détruits par les inondations. L'échelle est territoriale à l'image des travaux entrepris pour fermer le Zuyderzee et y conquérir de nouveaux sols artificiels. Malgré ce contexte délibérément progressiste, le projet pourrait être conservateur. Le choix d'une esthétique paysagère contemporaine, sublimant les contraintes d'exploitation agricole pour offrir un cadre de loisirs aux citoyens, l'ancre dans la modernité.

Infatigable voyageur, en Suède, au Canada, en Angleterre, aux États-Unis, notamment, Jacques Simon n'a de cesse de transmettre ce qu'il a découvert à l'étranger à travers ses nombreuses publications. Il y reprend les techniques de photomontages développées par Gordon Cullen en Angleterre pour *The Architectural Review* (Pousin, 2007). On retrouve ce style décalé support d'un regard critique sur la société dans la rubrique « Espaces verts » d'*Urbanisme*, puis, à partir de 1966, dans *Espaces verts*, revue qu'il dirige en 1970.

Les Bourne sont des paysagistes installés dans la région lyonnaise. Les origines néerlandaises d'Ingrid leur permettent de diffuser des modèles formels et des techniques de plantation pratiquées dans l'Europe du Nord. Le couple est notamment influencé par Karl

Plömin⁵³, directeur du jardin botanique de Hambourg, « pionnier d'une approche écologique du paysage » (Blanchon, 1999). En s'appuyant sur la pépinière familiale, les Bourne peuvent recourir aux techniques forestières déjà introduites par le paysagiste Henri Pasquier à Chalon-sur-Saône au début des années 1950 (Blanchon, 2007). Ces pratiques, habituelles chez les forestiers, mais peu répandues en aménagement d'espaces verts et de paysages, sont employées en Allemagne pour les coulées vertes. Recourant à de forte densité de semis ou de jeunes plants, elles nécessitent de procéder à des éclaircies ultérieures pour permettre un développement optimal des arbres.

Au-delà des expériences individuelles relatées et des pratiques libérales, les Pays-Bas et la Ruhr constituent une source d'inspiration sans cesse convoquée par les équipes pluridisciplinaires d'études et les associations citées plus haut. Ainsi, un rapport de Jean Challet et Rémi Pérelman (1973) montre l'importance des collectivités locales néerlandaises pour les politiques paysagères. Ce qui était vrai au milieu des années 1970 reste valable aujourd'hui. Les yeux continuellement tournés vers ces deux ensembles régionaux, la région Nord-Pas-de-Calais semble éternellement en retard sur leurs innovations.

Les méthodes de planification écologique aux Etats-Unis et leur réception en France

Les méthodes de planification du paysage se sont élaborées en dialogue permanent avec les spécialistes de l'écologie scientifique. En France, le premier apport est celui des recherches menées par les phytosociogéographes (ou phytosociologues) à partir de la fin des années 1940. Henri Gaussen à Toulouse, Louis Emberger à Montpellier entreprennent la cartographie systématique de la couverture végétale du territoire français à différentes échelles. D'autres chercheurs proposent des travaux plus restreints (Paul Jovet et la carte de végétation dite de Bayonne de 1969), ou une approche centrée sur l'étude des milieux (Georges Kuhnholz-Lordat à Montpellier). À l'origine des reconstitutions de milieux végétaux au jardin des plantes au début des années 1930, la phytosociologie s'oriente après 1945 vers l'étude des évolutions des peuplements végétaux cultivés et spontanés pour en dresser une cartographie dynamique. Dès le milieu des années 1950, plusieurs paysagistes français – Jacques Sgard en 1955 pour le plan de paysage de Lamalou-les-Bains, Pierre Dauvergne en Loire-Moyenne, Michel Viollet dans le Nord – s'emparent de ces travaux

⁵³ Jean Challet l'a également rencontré en 1964 l'occasion du LandschaftGartenschau de Hambourg. Le projet de jardin marocain, conçu avec Claude Verdugo et Pierre Mas, est primé.

pour comprendre ou représenter les dynamiques à l'œuvre dans les milieux naturels (Estienne, 2010 : 309-311).

Le second apport est d'un autre ordre. Les méthodes d'« analyse écologique » émanent principalement des recherches menées par Ian McHarg (1920-2001) dans les années 1960⁵⁴. Elles vont au-delà de l'outil de connaissance et de représentation pour tenter de fonder le projet d'aménagement. L'étude d'Amelia Island en Floride (AA, 1972) révèle la richesse écologique du site et développe une méthode d'inventaire écologique rigoureuse, intégrant en phase finale la prise en compte d'un « système de valeurs sociales ». Les choix qui déterminent les plans directeurs résultent du croisement des données répertoriées (géographie, inventaire des richesses écologiques, des pollutions et nuisances existantes ou potentielles, relevé des perceptions spatiales...) et des « valeurs sociales et économiques préétablies ». Préalable à toute étude d'aménagement, cette méthode accorde une grande importance à la nature et à l'environnement physique. En intégrant la « qualité du milieu de vie » dans les réflexions, il s'agit d'éviter d'avoir à compenser les externalités négatives engendrées par le projet (Tarlet, 1977). Reposant sur l'association de cartes et de matrices, la technique propose une première ébauche de système d'information géographique. Cette volonté de recomposer l'image globale du milieu constitue la principale différence avec les plans de paysage et les études d'impact tels qu'ils sont développés en France.

Faisant l'objet de nombreuses publications aux États-Unis, les travaux de McHarg ont suscité l'intérêt des professionnels français de l'aménagement bien avant leur traduction en français. Ainsi, Jacques Simon est invité à Philadelphie pour enseigner dans les années 1960 (Racine, 2002 : 269-271). Après l'article paru dans *l'Architecture d'aujourd'hui* (1972), Max Falque (1973, 1974) et Raymond Delavigne (1973), particulièrement sensibles aux problématiques environnementales, vont chercher à diffuser les idées de McHarg en France. Malgré leurs efforts, il faut attendre 1980 pour disposer d'une traduction française de son principal ouvrage, *Design with Nature*, initialement publié en 1969 (« Composer avec la nature », *Cahiers de l'LAURP*, numéro spécial). Non directement transposable en France, l'approche américaine des notions de nature et d'environnement a suscité des critiques y compris chez Max Falque (1972) ou Thierry Sprecher (1974-1975). Au tout début des

⁵⁴ Professeur à l'université de Pennsylvanie, il y fonde en 1956 le département de *Landscape Architecture* et propose, en 1959, un cours intitulé « *Man and Environment* ». À partir de 1962, il mène une carrière parallèle d'architecte paysagiste et d'urbaniste libéral.

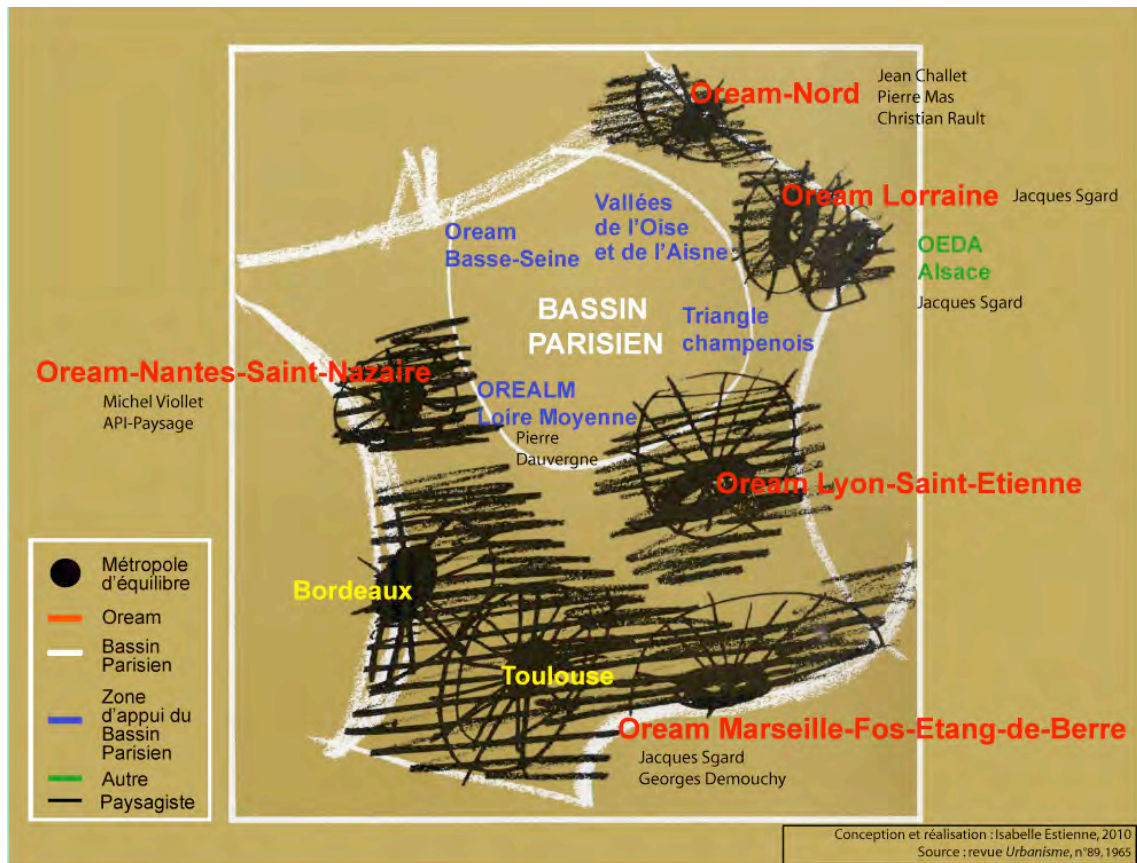
années 1970, plusieurs publications françaises témoignent d'un intérêt réel pour les recherches menées aux États-Unis, par McHarg ou par Steinitz à Harvard. À la fin de l'année 1973, à Royaumont, l'ASPEN consacre ses journées annuelles d'étude aux « bases écologiques de la planification et de l'aménagement »⁵⁵. Thierry Sprecher⁵⁶ y présente les liens entre « Écologie et simulation en aménagement ». Ces méthodes de planification écologiques ont été appliquées dans les Bouches-du-Rhône à partir de 1971 (Tarlet, 1977) sous l'impulsion de Thierry Sprecher, alors salarié du Bureau d'études et de réalisation urbaines (BERU), Jean Tarlet, docteur en géographie et ingénieur à la Société du canal de Provence et d'Aménagement de la région provençale (SCP), et Max Falque, également salarié de la SCP. Jouant un rôle pilote dans le sud-est de la France, cette société est liée à différentes expérimentations par exemple dans la région de Toulon-Est (1972) ou pour « l'organisation écologique » de la ville nouvelle de Vitrolles (juillet 1975). Ces études pionnières ont-elles connu des développements ultérieurs ?

Les OREAM, laboratoires pour le grand paysage

Mises en place à partir de 1965, les OREAM font appel à l'expertise paysagère. À l'OREAM-Nord, par exemple, trois paysagistes de formation travaillent entre 1966 et le début des années 1980 : Jean Challet, Pierre Mas et Christian Rault. D'autres paysagistes interviennent dans les autres OREAM. On peut notamment citer : Jacques Sgard, puis Joël Ricorday et Pierre Pillet à Marseille (les rives de l'étang de Berre et Fos) ; Jacques Sgard et Michel Citerne en Lorraine et en Alsace ; Michel Viollet dans l'agglomération de Nantes-Saint-Nazaire ; Pierre Dauvergne, Jean-Pierre Saurin, Georges Demouchy et Michèle Delaigue en Loire-Moyenne.

⁵⁵ Le compte-rendu des débats est publié dans *Aménagement et Nature* (n°34, 1974 et n°36, 1974-1975).

⁵⁶ Paysagiste diplômé de la section du paysage, il découvre la planification écologique au département du paysage de Harvard (dont il est diplômé en 1972). Il part ensuite en coopération en Algérie et travaille à l'agence du grand Alger. À son retour en métropole, il intègre le BERU avant de fonder son agence, en 1981.



Métropoles d'équilibre, organismes d'études de type OREAM et paysagistes.

En alternative aux pratiques peu scrupuleuses et ignorantes, considérant le territoire rural comme une « page blanche » et disponible, l'enjeu est toujours d'expérimenter un processus conceptuel respectueux de la géographie et des hommes, comme l'exemple de l'OREAM-Nord le montre bien. L'analyse des témoignages et des documents d'archive révèle qu'au-delà de la singularité de chaque expérience locale, il existe des constantes méthodologiques.

Les réponses émanent de recherches individuelles. Jacques Sgard s'appuie sur une série de concepts opératoires pour limiter l'extension urbaine et préserver les grands espaces de garrigues environnants Marseille. Dans les Vosges, il dénonce la fermeture des paysages liée à l'extension des forêts de résineux en montrant comment ce processus assombrit les perceptions concrètes de l'espace quotidien. À Nantes, Michel Viollet cherche une alternative à l'urbanisation côtière qui permette de maintenir des vues sur le littoral et de préserver des secteurs naturels et sauvages. Selon les lieux, il s'agit de préciser et de justifier les limites de l'urbanisation, ou de la réorienter pour que le développement ne se fasse pas au détriment de l'identité des lieux ; il s'agit aussi d'offrir un instrument d'intermédiation entre les acteurs ou de sensibilisation à la qualité spatiale. Plusieurs

facteurs, comme les statuts attribués aux paysagistes (salarier ou contrats d'études), les parcours individuels ou le type d'activités menées en parallèle à leurs missions pour les OREAM (activité libérale, enseignement, expertise, activité militante), expliquent ces variations sensibles.

Au-delà de ces spécificités locales ou individuelles, on observe un certain nombre de constantes. Les interventions se situent au moment des études de planification des projets d'aménagement (donc bien en amont du début la phase opérationnelle) et à l'échelle des « grands territoires » transformés par les aménageurs pendant les Trente Glorieuses, de l'agglomération urbaine à la région. Leur cadre est celui d'équipes pluridisciplinaires, constituées en laboratoires pour de nouvelles pratiques, élaborées et expérimentées dans un dialogue patient entre sciences humaines, sciences de l'ingénieur et métiers de la conception. Différents outils sont mobilisés pour faciliter les échanges : réunions hebdomadaires, travail en binômes, utilisation d'outil de médiations (comme le dessin humoristique) pour dépasser les conflits... Dans toutes les OREAM où des paysagistes interviennent, le travail exige la compréhension du site, quelle qu'en soit la surface. C'est pourquoi les projets d'aménagement se fondent un double travail de lecture géographique et de représentation du territoire mobilisant différentes techniques ou procédés. L'approche du terrain se fait par des visites (promenades pédestres, survols en avion, descente de la Loire en radeau...), la lecture de cartes et de photographies aériennes. Elle est retranscrite en dessins, croquis, banque de données photographiques, premiers essais de cartes de végétation, atlas cartographique... Toutes les démarches intègrent, à des degrés divers, la prise en compte des questions environnementales comme la protection des ressources et des milieux, la prise en compte des risques naturels. Ces problématiques occupent une place centrale dans la réflexion, mais non exclusive. Les projets prennent toujours acte des dimensions sociales (attention au bien-être de la population, à l'émergence de nouveaux usages), culturelles (références esthétiques, regard patrimonial) et symboliques (notion d'identité) du paysage.

Leur formation initiale horticole, très concrète, donne aux paysagistes un regard à la fois pragmatique et technique : capables de déchiffrer les qualités du sol, ils peuvent ainsi valoriser les tracés des cours d'eau, s'appuyer sur les grandes lignes du paysage pour élaborer les propositions d'aménagement. Cette démarche, ancienne (Forestier, Prost ou Ecochard l'ont pratiquée) et aujourd'hui banale, fut néanmoins un objet de découverte et d'apprentissage pour les architectes et les ingénieurs des années 1960 qui, à cette échelle-là, recouraient plutôt à des représentations schématisées. Ainsi, en apportant leurs propres

outils et méthodes de lecture et de représentation du territoire, ces paysagistes ont permis à des équipes déroutées, de structurer leur approche du projet d'aménagement métropolitain ou régional (Estienne, 2010). La notion de *Grand paysage* désigne ici cette méthode d'élaboration du projet d'aménagement régional reposant sur une lecture des qualités paysagères du territoire, associant lecture cartographique et visite de terrain. Après le choc pétrolier, ces méthodes ont été appliquées sur une typologie d'espaces spécifique, les friches industrielles des bassins miniers sidérurgiques, où elles se sont révélées très utiles pour proposer des hypothèses de reconversion.

La reconversion des territoires prétexte à aménager les paysages

« Les paysages de qualité se révèlent comme des facteurs économiques essentiels pour une région, un département ou un groupement de communes. Pour attirer et retenir les touristes, favoriser l'implantation de nouvelles entreprises ou valoriser leurs productions sur le plan commercial – en particulier leurs productions agricoles –, les aménageurs doivent répondre à une nouvelle commande : améliorer le caractère attractif de ces territoires. » (Jean Cabanel, « Réalités du paysage d'aménagement », in *Métropolis*, n°84/85, 1988, p.6).

Ces mots de l'ancien responsable de la mission Paysage au ministère de l'Équipement rappellent la principale justification des politiques paysagères. Ils auraient pu être écrits 20 ans plus tôt. Pour la DATAR, en effet, la qualité du cadre de vie conditionne le développement économique d'un territoire. La référence est celle du modèle américain. Dans le Nord, la chute de la production des Houillères, à partir de 1960, entraîne une décroissance accélérée de l'emploi. La restructuration économique apparaît dès lors inéluctable. Aux yeux de l'administration centrale de l'Etat, ce contexte exige une politique de qualification du cadre de vie audacieuse. Les enjeux, déjà présents dans la politique des métropoles d'équilibre, sont ainsi entérinés : renforcer la capacité d'innovation, augmenter le niveau de qualité de vie urbaine (sur le plan du cadre spatial et sur le plan des services offerts). Reprenant ce credo, l'OREAM-Nord fait de la qualification du cadre de vie un axe stratégique du projet d'aménagement au même titre que le développement économique ou l'augmentation du niveau de vie.

Un peu partout en France, mais particulièrement dans les régions d'industrie traditionnelle, les paysagistes sont engagés avec d'autres dans une réflexion sur les espaces industriels en mutation. Ainsi Jacques Sgard est missionné en Lorraine à partir de 1972 (Vigny, 1995). Si le contexte socio-économique est identique, la durée et le renouvellement des contrats lui permet d'engager de véritables plans de paysage. En 1986, un numéro de

Métropolis, intitulé « Friches ou jachères ? », rend compte de ces expériences. Dans la même revue, le dossier sur le paysage d'aménagement de 1988 y accorde une bonne place et encourage le recours au préverdissement.

Les pionniers du grand paysage et leur approche

Parmi les paysagistes de l'après-guerre, Jacques Sgard est celui qui, le premier en France, a mesuré les enjeux du paysage à l'échelle des grands territoires et s'y est confronté de façon significative. Toute sa carrière est un plaidoyer pour les « plans de paysage » découverts aux Pays-Bas dans les années 1950. Cet engagement se nourrit de plusieurs rencontres décisives : celle du professeur Bijhouwer aux Pays-Bas en 1954, puis de deux spécialistes français de phytosociologie : le professeur Georges Kuhnholz-Lordat pour l'étude du plan de paysage de Lamalou-les-Bains, Hérault, en 1955 ; le professeur Paul Jovet, lors du projet d'aménagement des espaces verts de la station balnéaire de Seignosse-le-Pénon, dans les Landes.

Comme le montrent ces premières dates, il cherche à explorer les pistes ouvertes aux Pays-Bas dès son retour en France. Face au manque de commande de ce type, il multiplie les activités professionnelles et militantes. En 1958, il soutient sa thèse d'urbanisme à l'IUUP et fonde avec Jean Claude Saint Maurice, Gilbert Samel et Pierre Roulet l'une des premières agences libérales, l'Atelier du paysage. Des articles réguliers dans des revues spécialisées (*Aménagement et Nature*, *Urbanisme*) lui permettent de diffuser ses idées et d'exposer une méthodologie pour l'« aménagement du paysage » et ses outils spécifiques. Il se situe alors dans le contexte d'une échelle régionale. Dès 1963, il transmet son enthousiasme aux étudiants de la section et bouleverse le contenu des cours en introduisant de nouvelles échelles de travail. Conseiller de la revue *Aménagement et Nature*, il préside un temps l'association « Paysages » à l'origine du CNERP.

Ses études d'aménagement ont couvert toutes les échelles concernées : du niveau communal (plan de paysage de Lamalou-les-Bains, 1955), au niveau régional (étude d'aménagement de la côte aquitaine, 1968 ; côte de Bourgogne, 1969 ; OREAM-Lorraine, 1969-1970), en passant par l'échelon supra-communal (étude de paysage pour l'OREAM-Marseille, 1970-1977 ; Carrières de Marquise, 1991 ; Vallée d'Aspe et tunnel du Somport, 1992-1993). Différentes problématiques motivent ses réponses à des commandes publiques : la prospective (Vallon du lyonnais, 1987), la création et l'insertion des projets (autoroute A 6 à Beaune, 1969-1970 ; périphérique ouest de Lille, 1978 ; études d'impact EDF, Lorraine 1980-1989), la reconversion des territoires (friches industrielles de Lorraine,

1986-1990), la préservation des milieux (Les Faux de Verzy, 1989-1994) ou la conservation des paysages (vignoble alsacien, 1978-1979). Reposant sur des éléments invariants (une analyse géographique dans ses dimensions physique, humaine, économique et culturelle, combinée à une approche sensible), la méthodologie s'adapte aux conditions spécifiques à chaque terrain d'étude.

L'approche de Jacques Sgard se spécifie comme une démarche moderne, dans la mesure où le paysage est toujours considéré comme un élément dynamique. Pour lui, il faut « entrer dans l'évolution », accompagner et organiser les évolutions du site, que ces évolutions soient naturelles (les dynamiques du milieu naturel) ou imposées par l'homme dans le cadre du projet d'aménagement. Cela suppose de chercher à connaître et à comprendre les données du site (scientifiques ou constatées empiriquement *in situ*) afin d'éclairer les choix. Il s'agit de choisir une forme d'évolution parmi celles qui sont envisageables, mais aussi de mesurer la capacité du site (en tant que milieu) à accepter les perturbations imposées par l'aménagement. En ce sens, intégrer un projet dans un site, ce n'est pas perfectionner un environnement par un apport humain (Cabanel, 1988), ce n'est pas non plus choisir l'emplacement le moins mauvais, mais c'est adapter l'ampleur du projet aux capacités estimées du site, ce qui exige d'intervenir bien avant que le projet soit figé.

Toute la difficulté, à cette échelle, est de comprendre de quel paysage il est question dans les approches. La lecture géographique, en effet, pourrait en réduire le contenu aux seules formes paysagères caractéristiques de l'occupation du sol. La prise en compte des dynamiques de milieu naturel induirait un autre risque, celui de s'abstraire entièrement des formes héritées de l'activité humaine. Plusieurs éléments limitent ces risques et garantissent la dimension esthétique des approches.

La première condition pour laquelle le projet est bien un projet de paysage est qu'il résulte de multiples croisements de points de vue entre les spécialistes issus des sciences humaines, les ingénieurs, les professionnels de la conception spatiale (architecte, urbaniste, paysagiste). On retrouve ici, dans une moindre mesure, ce qui était expérimenté au sein des équipes pluridisciplinaires. La deuxième condition est qu'il résulte de la confrontation entre une lecture savante (abstraite) et une approche directe (sensible) du territoire. C'est ce que montrent Jacques Sgard et Denis Delbaere (2010) en situant le projet dans « l'écart entre la carte et le terrain ». Les guides méthodologiques élaborés par Pierre Dauvergne racontent la même histoire autrement. Le paysagiste ne considère jamais le site comme une page vierge, mais cherche à percevoir ce qui est « déjà-là », quelle qu'en soit la nature, pour en valoriser

les qualités dans le projet : systèmes hydrologiques, forêts, exploitations agricoles, climatologie, géomorphologie. Là encore, le travail de terrain et le mode de représentation adopté (croquis, photos) introduisent une part de subjectivité dans la collecte des données.

L'expertise de Jean Challet, plus environnementale, l'a conduit à rejoindre le Conservatoire du littoral, qui est un outil de gestion d'un patrimoine foncier conçu dans un objectif de préservation. Il s'agit d'acquérir des parcelles pour reconstituer des ensembles cohérents, de réhabiliter les friches en reconstituant ou en restaurant les couverts végétaux... La politique menée doit dépasser ce premier niveau d'action dans la mesure où ces propriétés publiques constituent le plus souvent des « balcons » qui « désignent et révèlent » les lieux et les paysages environnants (Challet, 1988 : 64). Pour lui les paysages sont « vivants », ils sont « les reflets sensibles et vécus » des « diverses activités qui s'y exercent ou s'y créent ». On comprend dès lors, que le « contrôle » de leur qualité passe par une « gestion attentive et volontaire des parties de territoire qui constituent leur assiette », ce qui suppose une prise de conscience des responsabilités collectives envers ces paysages. Le travail de sensibilisation des acteurs, ou le fait que le paysage ou ses représentations puissent constituer des outils d'intermédiation avec les acteurs du territoire, est une dernière caractéristique des approches développées par ces pionniers. Évoquée par Jean Challet dans le cas du conservatoire du littoral, on la retrouve en Alsace avec Jacques Sgard, à Nantes-Saint-Nazaire avec Michel Viollet, en Loire moyenne avec Dauvergne...

Ces différents points de vue relèvent tous d'une approche globale qui veut associer les sciences du vivant, l'écologie et les sciences humaines, dépasser l'approche objective en prenant en compte des approches subjectives (dans le champ esthétique). Cependant, cette approche ne se situe pas en opposition à la modernité. Tous ces paysagistes refusent l'idée d'une protection systématique des paysages. Ils souhaitent au contraire accompagner l'évolution des paysages, l'anticiper et la gérer en fonction d'un projet préalable qui doit être de qualité. Leur objectif est d'agir à dessein plutôt que de laisser faire, de donner du sens à un aménagement qualitatif du territoire, ce qui suppose de sensibiliser l'ensemble des acteurs du territoire concernés. Ils ne sont pas plus favorables aux « études d'impact » introduites par la réglementation à partir de 1976, considérant que le paysage ne peut se réduire à un impact.

3.2 Le contexte de la commande en France depuis la décentralisation

(Armelle Varcin)

(en cours)

3.3 L'implication paysagiste en Allemagne : Entretien avec Jürgen Weidinger (professeur de projet, faculté du paysage, TU-Berlin)

Paysagiste diplômé de la TU Berlin (1991), Jürgen Weidinger intervient ici en tant que passeur de la culture française en Allemagne. Il a étudié à Vienne (Universität für Bodenkultur) et à l'ENSP de Versailles. En 1995, il crée son agence « Weidinger Landschaftsarchitekten » et travaille depuis dans le domaine des espaces publics et des parcs urbains. Entre 1993 et 1998, il est enseignant-associé, puis entre 2004 et 2006, professeur-invité à la TU-Berlin. En 1998, il enseigne à l'ENSP, Versailles. En 2007, il est professeur-invité à l'Université de Pékin et à l'Université de Newcastle. Depuis 2007, il est « External Examiner » à l'école d'architecture de l'University College Dublin.

Depuis 2008, il est professeur titulaire de la TU Berlin- Fakultät VI, à l'*Institut für Landschaftsarchitektur und Umweltplanung*, enseignant le projet et directeur du département « Projet de paysage » (*Fachbereichs Landschaftsarchitektonisches Entwerfen / Objektplanung*). Il a plusieurs publications en nom propre.⁵⁷

Réalisations récentes : Nöldnerplatz Berlin (2007) ; Theaterplatz Stralsund (2008) ; Wörthplatz Oberhausen (2008). Lauréat des concours : Platz der Deutschen Einheit Wiesbaden (2008) ; City Quay Dublin, Irlande (2008) ; théâtre de plein-air Wunsiedel (2009). Prix et distinctions : prix d'architecture du Land de Saxe pour le parc aquatique de Großenhain (2003) ; prix national d'urbanisme (*Deutscher Städtebaupreis*) pour l'exposition des jardins Auenpark à Großenhain (2003). Depuis 2008, membre du conseil consultatif de la Ville de Halle.

Le texte ci-dessous, est issu de la transcription d'une bande filmée réalisée lors d'un entretien avec notre équipe en avril 2010. La qualité orale d'une transcription de ce type a été en partie conservée. Des intertitres ont été ajoutés pour rythmer et faciliter la lecture, ainsi qu'un appareil de notes pour apporter des précisions au propos.

En Allemagne, les paysagistes ont intégré les administrations de l'urbanisme et ont influé, souvent avec justesse, sur la définition des espaces publics. Cet esprit de programmation est en lien avec le politique de telle manière que les idées puissent être acceptées très en amont des projets. Ce processus permet de disposer de plusieurs décades pour transformer certaines idées en réalité. C'est le rôle des paysagistes, en laissant de côté pour l'instant la question de savoir ce que veut dire être paysagiste, car il y a aussi des urbanistes qui font du « vert ». Et puis il y a des groupes de travail qui sont mis en place

⁵⁷ Jürgen Weidinger, « Bürgergärten als Baustein öffentlicher Parks. Planungsprinzipien und Entwürfe ». *Stadt und Grün*, n°5. 2009, p. 39–43 ; « Landschaftsarchitektur und Technische Infrastruktur ». In: Altröck, R. / Kunze, Ronald / Pahl-Weber, Elke / von Petz, Ursula / Schubert, Dirk (dir.): *Jahrbuch Stadterneuerung 2006/07. Stadterneuerung und Landschaft*, Berlin 2007, p.145–158 ; « design consciousness », In: Zhu, Yufan (dir.): *infinity.axis. landscape reconstruction to central area of nuclear and new technology of Tsinghua University*, Peking 2007, p.47–51.

avec plusieurs disciplines dont les ingénieurs pour l'infrastructure et des paysagistes, bien sûr. Cette imprégnation de la valeur paysage dans l'urbanisme allemand a plusieurs origines : la protection de la nature qui s'est mise en place au début du XX^e siècle, à la même époque les nouveaux programmes de parc urbains, ou *Volksparkes*, dans le cadre d'un mouvement de réforme de la société, et enfin, plus récemment, grâce à l'influence de l'écologie politique sur les lois de l'environnement.

Notons que les Allemands n'ont pas signé la convention européenne du paysage, la considérant comme un recul par rapport à leurs standards.

La protection des paysages

En Allemagne l'implication des paysagistes est forte parce que les mesures de préservation des espaces naturels ont émergé très tôt. Sans cette idée de protection de la nature, la pression urbaine sur le foncier n'aurait pas été bloquée de la même manière. La protection des paysages s'est ancrée dans le système de valeurs si bien qu'on n'a pas touché à certains endroits. Quand je regarde l'Italie ou la France, la Côte d'Azur par exemple, on voit que cette valeur n'a pas eu la même amplitude. Même si là aussi on essaie de maîtriser les paysages, ça ne marche pas vraiment. Cette idée de préserver la nature est parfois paradoxale en Allemagne. On laisse les choses comme elles sont pour intervenir à la marge, très délicatement, pour établir des liens entre le bâti et le non bâti, tout en intervenant sur le paysage avec la volonté de faire quelque chose qui ne soit pas seulement sa protection.

Le parc fonctionnaliste

Il y avait l'autre volet historique, celui qui s'est ouvert avec la réforme de l'urbanisme et l'émergence du parc urbain fonctionnaliste, c'est-à-dire des parcs à l'usage des urbains, en termes d'éducation, de pratiques sportives, de santé publique, de lien social. Cela s'est mis en place dans les années 10 et 20. L'idée a perduré dans les années trente pour s'établir de façon normative à la Reconstruction dans les années 50.

Les lois environnementales, la notion de compensation

Avec la critique à la modernité qui apparaît dans les années 60-70, l'idée de nature devient plus importante. Elle a trouvé, en Allemagne, une place dans la politique avec la fondation du parti Vert et le vote d'un nouvel arsenal législatif. Cela s'est fait en analogie avec la conservation des monuments historiques. On a donné un statut aux « monuments naturels » et on a institué un système de « compensation » pour tout programme

d'urbanisation qui était considéré comme un acte négatif vis-à-vis de l'environnement qui devait entraîner des compensations. Toute atteinte à des arbres ou à des biotopes devait être compensée par des replantations. Il était même interdit de détruire certains biotopes. Dans le cas de la disparition de zones agricoles, il fallait trouver des terrains de compensation ailleurs. Des instruments scientifiques ont été élaborés pour mesurer le degré d'atteinte à l'environnement, selon la qualité et la rareté des arbres, par exemple.

Dans certains contextes, on en est arrivé à figer l'urbanisation parce que l'on ne trouvait plus d'espace à compenser. Cela obligeait à refaire la ville sur elle-même, à substituer, par exemple, une construction de l'après-guerre par un nouveau bâtiment de plus grande densité. Si l'on construit une maison, on peut compenser de plusieurs manières, par des toitures végétales ou en récupérant l'eau de pluie. Selon la loi, s'il est impossible d'infiltrer l'eau de ruissellement directement dans la nappe phréatique sur la parcelle, elle doit être conduite ailleurs, et filtrée bien évidemment. Si encore ces compensations, pour des raisons de densité, ne sont absolument pas possible, l'investisseur dédommage financièrement la ville pour planter des arbres ailleurs.

Un de mes projets trouve son origine dans la compensation de la nouvelle ligne de TGV de (Reinbourg @@). Il ne s'est pas fait sur des terrains adjacents à la ligne mais dans un parc à proximité. Je n'ai pas pour autant choisi de faire là un projet écologique, mais plutôt un projet minéral, urbain. C'est un paradoxe, mais ça a marché. Je me suis donc servi de la compensation comme d'un instrument.

L'écologie est donc devenue un critère fondamental dans toutes les facultés comme la chimie ou d'autres. Mais je crois que par le biais de l'écologie scientifique on est entré dans la politique. Si l'argument écologique, la nature, n'existait pas, il serait plus difficile de faire des projets de paysage, de leur trouver un financement, y compris pour les espaces urbains. C'est mon avis, peut-être que d'autres collègues voient ça différemment.

Le rôle des architectes et paysagistes dans les projets de grande échelle

En Allemagne, il y a une espèce de système de planification qui est bien rôdé mais il y a aussi des expériences « un peu extraordinaires » avec des maîtrises d'ouvrages qui sont peut-être plus intéressantes que d'autres. En Allemagne, le mot *grand projet* n'existe pas et *grande échelle*, non plus. Il n'y a pas d'expression *monumentale* pour cela. Il y a en revanche des projets qui ont cette qualité de grande échelle. Durant la période industrielle, il s'agissait de protéger et d'aménager de grandes zones naturelles. Après la guerre, on a reconstruit les

villes. De nos jours, il s'agit d'intervenir sur des territoires post-industriels. Les initiatives ne viennent pas toutes du politique. Elles peuvent venir de groupes d'architectes qui proposent un projet, sans immédiate réalisation, et ensuite le politique finit par les soutenir. Ce fut le cas, par exemple, de l'IBA à Berlin, dans les années 80, dont l'initiative revient à un groupe d'architectes, et après la Réunification de la Wasserstadt à Spandau, ou qui consistait à construire un nouveau quartier au bord de la Havel sur des friches industrielles. C'est un projet qui a été repris par le Sénat de Berlin. Lorsqu'une telle idée émerge en dehors des documents d'urbanisme réglementaire, il faut les amender. On établit alors un nouveau plan d'occupation des sols local, un *Bebauungsplan*, avec la contribution d'architectes, d'ingénieurs et de paysagistes, en général sous la conduite d'un architecte-urbaniste pour établir une programmation urbaine et un schéma directeur. Par la suite, soit on organise directement des concours d'équipements, de parcs ou de logements – ces concours peuvent être à la charge des investisseurs – soit on passe par une phase intermédiaire avec un concours d'idées pour préciser le plan-masse. C'est une planification en plusieurs étapes.

Dans d'autres cas, l'initiative peut venir du politique, comme par exemple la création du quartier universitaire d'Adlershof, où sont regroupées les facultés des sciences de la Humboldt Université, avec des laboratoires et des industries qui développent la recherche. Sur la base d'une idée abstraite, on a développé un projet structurel pour la ville, implanté dans un site postindustriel, sur un ancien aérodrome militaire.

La temporalité des projets, l'identité des paysages urbains

La durée pour ce type de projet est une durée incompressible de cinq à dix ans, y compris avec la concertation des habitants. L'Etat, la ville sont obligés de réagir à chaque question qui est posée, même si c'est complètement hors sujet.

Les investisseurs français qui ont pu travailler en Allemagne, ont critiqué le manque de flexibilité des *Bebauungspläne*. En France, si les architectes paysagistes sont sollicités, c'est justement dans le cadre de projets évolutifs. On leur attribue le pouvoir de développer des stratégies d'occupation du site avec éventuellement des programmes qui peuvent être modifiés.

En Allemagne, particulièrement à Berlin, il y a peu de pression économique, la ville est loin d'être remplie. Dans le centre historique baroque de Berlin, la demande est assez forte, mais pas dans d'autres secteurs plus périphériques. Tout en gardant certains principes

adaptés aux lieux, chaque plan directeur doit aujourd'hui offrir une certaine flexibilité, particulièrement dans les régions en décroissance économique ou démographique.

Les villes bien organisées sont en mesure de défendre certains principes issus de l'interprétation qu'elles ont du tissu urbain historique. Par exemple, Hambourg ne veut plus de tour. Tous les bâtiments ne doivent pas dépasser la hauteur de la Speicherstadt, ce qui lui confère une identité différente d'une ville comme Francfort qui, au contraire, s'affirme en construisant des tours.

Les années 90 à Berlin, après la réunification, ont été marquées par la personnalité de Hans Stimmann, directeur de l'urbanisme. Son idée était de restituer la trame historique, les blocs, les rues. Malgré l'hostilité de beaucoup de gens, il arrivait à négocier et à imposer son idée aux investisseurs. Il faut une forte personnalité pour défendre les intérêts publics, pour savoir négocier. A Francfort, c'est différent, à Stuttgart aussi. Hambourg est assez forte pour imposer une identité, Munich aussi. Cela dépend des personnes et peut-être de la culture au sens large.

Berlin n'avait pas l'expérience des négociations entre le public et le privé, et elle s'est fait avoir, notamment pour la Potsdamer Platz, où elle a perdu de l'argent. L'installation d'investisseurs solides comme Sony et Daimler Benz était considéré comme une aubaine par la ville. Sous la pression, elle a accepté de surélever les bâtiments de deux étages pour maintenir une mixité de logement, ce qui est assez ambigu. Stimmann avait comme position de revenir à la ville pré-moderne, avec l'idée du bourgeois qui investit sur sa parcelle, mais c'est rarement le cas aujourd'hui où les lots sont grands et les capitaux concentrés. Mais Stimmann avait raison au moins sur un point, la défense du petit commerce, qui donne la vie aux quartiers. Et puis il y avait le souhait d'une image de ville homogène qui ne soit pas une collection d'architectures du monde entier.

L'influence du paysagisme français et international en Allemagne

Revenons à un épisode historique dans l'évolution de la pratique des paysagistes ici, en Allemagne. L'articulation des années 1990-92 marque le moment où la question du projet de parcs et d'espaces publics, de leur mise en forme, de la *Gestalt* est revenue en force. A la fin des années 1980, les agences de paysagistes assumaient diverses missions de paysage, allant de la planification, la conception jusqu'à la mise en œuvre. C'étaient d'assez grands bureaux généralistes, implantés régionalement et sollicités par la commande des collectivités. A cette époque-là, il y avait peu de paysagistes allemands de renommée

internationale, à l'exception de Gunther Grzimek qui a fait le parc des Jeux olympiques de 1972 à Munich, avec ses formes organiques, de Peter Latz qui commençait déjà à travailler sur les zones industrielles et quelques autres paysagistes connus plus modestement comme Jürgen Wenzel à Berlin, mais qui était plutôt théoricien.

A la même époque, en France et aux Etats-Unis, et même en Scandinavie, il y avait des paysagistes reconnus comme concepteurs et maîtres d'œuvre d'espaces publics avec des postures esthétiques affirmées. En Allemagne, la nouvelle génération en avait assez des généralistes, elle critiquait le style des parcs paysagers partout répandu. Face à l'échelle des nouveaux projets après la chute du Mur, la profession était à la recherche de nouvelles impulsions, de *best practices*, d'autres concepts. Ce contexte-là explique aussi la création de la revue *Topos*, éditée à Munich à partir de 1992, qui a fini par miser sur une audience européenne puis internationale.

Les paysagistes allemands ont donc regardé la France et les Pays-Bas. On a alors invité des paysagistes français, hollandais, espagnols à participer à des concours et des workshops, à donner des conférences. Au printemps 1993, nous avons organisé une exposition sur 10 paysagistes français (dont Michel Corajoud, Illex, Jacques Coulon, Christophe Girot) qui sont venus participer à une table-ronde avec une traductrice qui n'arrivait pas à suivre... Mais ce fut quand même un beau dialogue France-Allemagne dont il reste une plaquette. Le Sénat de Berlin a organisé un autre évènement conjoint au Sénat de la Construction dirigé à l'époque par Hans Stimmann et à celui de l'Urbanisme dirigé par Walter Hassemer qui y ont tous deux personnellement participé. Dans l'ensemble, les Allemands ont été plus réceptifs au paysagisme français qu'à la nature artificialisée à la manière hollandaise.

Depuis lors, la profession s'est différenciée. De nos jours, il n'y a presque plus d'agences généralistes. Soit elles se spécialisent dans la planification, soit dans la conception. La moitié des commandes viennent du secteur privé. Entre-temps, beaucoup de jeunes agences de conception ont rencontré du succès.

L'apport des Landesgartenschau (LGS) et des Bundesgartenschau (Buga)

Les expositions appelées Landesgartenschau (LGS) et Bundesgartenschau (Buga), qui ont lieu tous les quatre ans, sont pensées comme un outil structurel de pré-reconversion pour des zones industrielles, militaires, polluées, ou menacées d'inondations. Il ne s'agit plus seulement d'expositions florales comme à leurs débuts, mais de structurer

l'aménagement urbain sur le long terme. Pour ces petites ou moyennes villes, figées depuis longtemps, c'est la possibilité de réaménager les berges des cours d'eau, de trouver un lien entre le parc existant et une zone naturelle, ou de faire la structure pour un nouveau quartier de logement. Pour eux, c'est toujours quelque chose qui a beaucoup de succès. Pendant toute leur durée, les expositions sont payantes. Il y a de l'évènementiel, des concerts, de la gastronomie, du design. Il y a plus ou moins de visiteurs, mais la fréquentation est un garant pour l'acceptation du projet par la population, plus que ne le ferait une procédure de concours.

Enseignement diversifié, uniformisation des projets

En Allemagne, il y a 5 facultés de paysage intégrées aux universités techniques de Berlin, Munich, Kassel et Hanovre, plus celle de Dresde qui a hérité de la tradition de la RDA. J'ai moi-même été formé à la faculté de Vienne en Autriche.⁵⁸ Ces écoles ont une certaine ancienneté qui repose sur la tradition des jardins botaniques et de l'horticulture. Dans ces lieux d'enseignement, la critique du paysage bio-naturaliste a été vive et la pédagogie a nettement évolué vers le projet, vers la conception.

Y a-t-il des modes ou des façons de faire sur des projets de plus grande échelle, dans les processus, la démarche, les fondements ? Je crois que oui. Mais si les écoles sont différentes dans la philosophie, le résultat ne l'est pas – ce qui est bizarre. Je n'ai pas encore très bien compris moi-même ce que cela veut dire. Je crois que les résultats sont assez proches l'un de l'autre mais *on dit* que les philosophies sont différentes.

En Europe, il y a des processus différents mais curieusement les espaces, à la fin, se ressemblent. Ça veut dire *peut-être* que les conditions contextuelles sont tellement fortes qu'elles déterminent les philosophies. Mais ce n'est pas univoque. Personnellement, je suis influencé par les Français. J'ai étudié dans l'atelier de Gilles Vexlard par exemple, qui travaillait sur la grande échelle tout en restant proche du site ou du potentiel du site, de la géographie même. Par la suite, je n'ai pas eu l'occasion de travailler sur de grandes structures, mais sur des lieux déterminés. De temps en temps, je suis en équipe avec des architectes-urbanistes, et mon approche n'est pas différente, mais je ne revendique pas les grands projets, ou la grande échelle. Je préfère les lieux qui se réalisent que les grandes figures qui ne se réalisent pas. Ma façon de faire, c'est de travailler le site d'une façon

⁵⁸ Technische Universität Berlin ; Technische Universität München ; Leibniz Universität Hannover ; Universität Kassel, Technische Universität Dresden ; Universität für Bodenkultur Wien.

critique. Je me demande quelle est sa force, son potentiel, qu'est-ce qu'on peut renforcer, qu'est-ce qui manque ? Parfois, j'ajoute quelque chose, mais c'est quelque chose qui vient du site. Je ne pense ni à la participation des usagers, ni à l'écologie, j'essaie de trouver une qualité qui m'intéresse, qui soit une réponse au site, et une réponse un peu énigmatique, qui ne soit pas trop visible du premier coup, qui se montre par un usage de l'espace peut-être après la cinquantième fois. Je n'ai pas toujours de succès, bien sûr, parce que c'est une posture individuelle. En ce moment, comme je l'ai expliqué, on recherche la simplicité. Et parfois, j'essaie de trouver une qualité que j'apprécie dans le projet, et parfois c'est déjà trop. Mes projets sont tous différents, ce n'est pas un style. Ça peut être formellement rond aussi bien que rectangulaire, ce n'est pas le problème. C'est difficile d'expliquer avec des mots, avec des images c'est plus simple. J'ai fait des squares, des parcs. Lorsque je participe à une *Landesgartenschau*, je fais un système qui est plutôt un système urbain, j'essaie que le système ne soit pas que fonctionnel mais qu'il ait une raison esthétique. Quelque chose qui puisse créer une identité. Par exemple, pour ma première *Landesgartenschau* en Saxe, il y avait de l'eau, il y avait des différentes qualités d'eau, de l'eau qui coulait vite, de l'eau qui ne coulait pas du tout, de l'eau qui coulait lentement et il y avait des surfaces mates. Le projet a peut-être été choisi à cause d'autre chose, mais moi j'ai commencé avec cette idée un peu simple. Et ce n'est pas encore l'idée d'une identité, c'était juste un intérêt personnel. C'est une attitude qui n'est à la mode en ce moment. Ici à la faculté de paysage de la TU, il y en a certains qui trouvent ça trop individualiste, pas assez en relation avec la demande sociale. Je commence avec mes propres intérêts et après je cherche le dialogue avec la société dans les projets.

Mon agence c'est aussi un terrain d'expérimentation pour mon enseignement à l'école et inversement. C'est itératif. Je propose une méthode à mes étudiants qui s'appelle un projet thématique ou un projet avec un travail qui passe par des métaphores et des analogies. Je ne prétends pas que ce soit la seule méthode, mais je propose qu'ils l'appliquent une fois pour trouver leur propre approche, leur concept. Je me réfère davantage à la sémiotique qu'à la phénoménologie, c'est clair. La *Gestalt Theorie* s'applique à la réception des choses, à la signification des choses et aux modes de réception.

La nouvelle génération confrontée à la réduction des budgets

Les jeunes formés en paysage investissent les concours. Beaucoup qui ont monté leur boîte ici, à Berlin, ont mis toutes leurs énergies à faire des projets de concours, ce qu'ils savent vraiment bien faire, comparés aux paysagistes de province qui restent un peu

généralistes et qui obtiennent les commandes directes par la ville, par localisme. Je crois que la moitié du paysage en Allemagne est dominé par les Berlinoïses qui travaillent partout dans le pays. Pour les paysagistes de Berlin, la seule façon d'obtenir un contrat, c'est de faire des concours. Beaucoup d'étudiants de la TU de Berlin ont commencé à travailler chez les paysagistes de ma génération, comme Gabi Kiefer. Puis ils ont fondé leurs propres agences qui ont maintenant du succès et poussent un peu les vieux hors du business.

Les jeunes savent bien utiliser les ordinateurs, les moyens techniques pour faire des images qui fassent rêver les politiciens. Leurs représentations ne sont pas trop précises, et là ils sont très professionnels. Je trouve la qualité du paysage en Allemagne différente de la France, de la Scandinavie. En Allemagne, les budgets publics sont limités, ce qui implique que les projets doivent être simples, un peu de pelouse, quelques chemins, trois arbres. Mais la forme est élaborée. La rémunération des paysagistes se fait au pourcentage des travaux dans le secteur public selon les barèmes de la HOAI (*Honorarordnung für Architekten und Ingenieure*). Mais si on propose aujourd'hui un bloc de marbre, on n'est de toute façon pas choisi. Contrairement au système anglo-saxon, il n'y a pas de coupure entre les gens qui font la conception et les autres qui réalisent. Cela veut dire que l'on fait l'ensemble du processus du concept, au plan et au chantier. Comme les projets sont en général de grande taille, cela représente finalement un revenu assez intéressant avec lequel on peut gérer une agence.

Les moyens sont pauvres, le projet est en fait pauvre et extensif. Quand je compare avec ce qu'on fait à Copenhague, par exemple ou en Europe du Nord, les sommes investies au mètre carré sont 20 fois plus, 30 fois plus importantes qu'ici. Dans ces pays, ils entretiennent encore les choses, ici on n'en a pas les moyens. Les jeunes ont très bien compris comment travailler avec ces moyens réduits. Ils proposent des images, un peu tricheuses, pour convaincre le public. Du vert, des femmes qui marchent, des jeunes femmes... tout le monde est heureux... Personnellement, je trouve cela un peu fade. Dernièrement, un étudiant a fait un diplôme très intéressant sur la façon de faire ces images. Il a fait l'analyse des couleurs, des thèmes, des motifs. Il a étudié la science de la communication, la publicité, la sémiologie, la psychologie pour comprendre ce qui marche en ce moment. Pas trop cher, pas trop compliqué, beau, gai. C'est un peu ça le style qui se réalise en ce moment.

3.4 L'expérience des IBA

(Corinne Jaquand)

Les premières expositions d'architecture à thèmes

En 2010 eut lieu à Hambourg la rencontre des IBA allemandes et suisses décidées de se mettre en réseau pour échanger expériences et bilans : « *IBA meets IBA. Zur Zukunft internationaler Bauausstellungen* ». A cette occasion, l'IBA Hamburg et le Musée d'architecture et d'ingénierie de Nord-Rhein-Westphalie ont produit une exposition présentant les expériences récentes en filiation avec l'histoire des expositions d'architecture modernes en Allemagne.⁵⁹

Leur récit la fait débiter avec la fondation de la colonie d'artistes des Mathildenhöhe à Darmstadt, en 1899, par le grand-duc Ernst Ludwig von Hesse, qui y réunit des architectes allemands, autrichiens, hollandais et russes, issus du Jugendstil et des mouvements sécessionnistes assimilés à l'art nouveau européen. Les objectifs de cette entreprise, marquée par l'idéal de l'œuvre d'art totale et la collaboration de tous les arts à la définition des espaces quotidiens, étaient de démontrer les valeurs d'une architecture rationnelle, affranchie des codes ornementaux classiques, certaines architectures annonçant déjà le fonctionnalisme (villa réalisée par Peter Behrens). Darmstadt devait influencer sur l'architecture de son époque par le médium d'une exposition permanente rythmée de manifestations festives et théâtrales.

Cette technique de communication par l'exposition d'architectures construites fut reprise par le Werkbund allemand après sa création en 1907, puis par le Werkbund autrichien en 1912, qui associaient des représentants de la grande industrie avec des concepteurs architectes, décorateurs, designers de produits. Les architectes du Werkbund allemand furent présents lors des grandes expositions temporaires industrielles qui marquèrent l'avant-guerre comme celle de Cologne en 1914, où Bruno Taut réalisa un pavillon de cristal pour les industries du verre et Walter Gropius prit part à une polémique lancée par Hermann Muthesius sur le rôle dévolu à l'architecte dans le processus de

⁵⁹ Voir le catalogue *IBA meets IBA. Zur Zukunft Internationaler Bauausstellungen*, Berlin, Jovis Verlag, 2010. Ainsi que le petit fascicule en français tiré de l'exposition historique : *IBA meets IBA. Cent ans d'expositions internationales d'architecture*. Un projet conjoint de l'IBA Hamburg GmbH et du M: AI Museum für Architektur und Ingenieurkunst NRW, 2010.

standardisation. Mais c'est dans l'après-guerre que s'instituèrent des programmes autant démonstratifs que permanents, destinés pour la plupart à de l'habitat à caractère social dans des quartiers d'extension : exposition de Breslau en 1924, de Stuttgart-Weissenhof en 1929, de Vienne en 1932.

Depuis Darmstadt, ces expositions d'architecture avaient en commun d'associer des architectes de différents pays européens pour soutenir l'avant garde de l'architecture de leur époque. Ainsi Le Corbusier et J.J. Oud furent-ils invités par Mies pour construire à Stuttgart et conforter le groupe en formation des CIAM qui devait éclipser celui du Werkbund. Les CIAM se tournèrent vers d'autres moyens de diffusion idéologique, des conférences internationales et des productions de projets théoriques, qui ne demandaient ni le soutien ni l'engagement économique de maîtrises d'ouvrage locales.

Même si la grande exposition de la Construction de Berlin, en 1931 ne figure pas dans cette petite histoire officielle des IBA, elle représente sans aucun doute le dernier avatar des grands événements de l'entre-deux guerres. Elle témoigna des réalisations du *Neues Bauen* et des *Siedlungen* de Berlin qui firent l'objet de visites guidées parallèlement à l'exposition industrielle de la construction et au congrès international d'urbanisme qui formaient le cœur de l'évènement. Dans le court intermède avant la chute de Weimar, de petites expositions d'architecture se font l'écho de la polarisation politique du pays.⁶⁰

Dans l'après-guerre, l'**Interbau 1957** manifeste le retour de l'urbanisme fonctionnaliste, porte-drapeau du monde libre et capitaliste, face à l'autre Allemagne, passée dans l'orbite soviétique, et convertie à l'architecture historisante et compacte de la Moscou stalinienne. La Karl-Marx-Allee (ancienne Stalinallee) est d'ailleurs aujourd'hui récupérée dans l'histoire officielle des IBA, même si le chantier fut en 1953 le théâtre d'un soulèvement populaire durement réprimé par les chars russes et la justice est-allemande. Au Hansaviertel de Berlin-Ouest, l'affirmation d'une ville-paysage discontinue fut aussi l'occasion de réconcilier les architectes allemands modernes aux destins malmenés : exilés et américanisés (Gropius), bannis (Max Taut) ou accommodants avec le régime nazi

⁶⁰ Ainsi les villages-expos érigés à la fin de la période de Weimar : celui provisoire de « Licht, Luft und Sonne » à Berlin, en 1932, monté par Martin Wagner pour tester la préfabrication en bois ; et le Siedlung concurrent du Weissenhof de Stuttgart qui fut construit quant à lui avec des maisons individuelles en bois par les architectes traditionnels qui iront conforter la doctrine nazie sur l'architecture. Voir le catalogue de l'exposition éditée par Martin Wagner, *Das wachsende Haus : ein Beitrag zur Lösung der städtischen Wohnungsfrage*, Berlin, Bong & Co., 1932.

(Luckhardt). Groupe renouvelé par la génération plus jeune qui avait malgré tout émergé dans les années noires (Hassenpflug, Eiermann, Düttmann, Baumgarten).

L'IBA 1987 de Berlin, laboratoire de la rénovation urbaine « douce »

A la fin des années 1970, un groupe d'architectes engagés propose au Land de Berlin-Ouest de rompre avec la politique urbaine en vigueur qui opérait par table-rase sur des quartiers constitués au tournant du XX^e siècle (les immeubles à cour – ou *Mietskasernen*), provoquant expulsions, révoltes et luttes urbaines dans les quartiers concernés. L'**IBA '87** naît et va fonder un mode opératoire qui a conforté depuis la concertation dans des processus de planification plus ordinaires.

L'IBA de Berlin se définit comme une société de droit civil, sous la forme d'une GmbH – (*Gesellschaft mit beschränkter Haftung*) avec une durée limitée à sept ans, ayant pour objectif 1987, l'année du jubilé de la fondation de Berlin-Cöln au Moyen-Âge qui sera fêté par ailleurs à l'Est avec l'inauguration de quelques îlots reconstruits dans le quartier du Gendarmenmarkt. Sans se substituer aux services de la ville, ni à la maîtrise d'ouvrage publique (représentée principalement par les organismes de logements sociaux), l'IBA '87 se propose d'initier et de gérer des processus de projets de renouvellement urbain déclinant deux types de programmes :

- la réhabilitation du tissu urbain existant s'accompagnant de mesures juridiques et sociales pour stabiliser les habitants d'origine allemande et émigrée (légalisation des occupations, aides à la personne) – *IBA Alt* dirigée par l'architecte Walther Hämmer. Sa durée d'intervention sera prolongée après 1987.
- la construction neuve dans les dents creuses et les friches urbaines laissées par la guerre et la rénovation urbaine lourde – *IBA Neu* dirigée par l'architecte Paul Kleihues.

L'apport de l'IBA, qui s'exprime dans une charte sur les « 12 principes du renouvellement urbain » est multiple, se faisant l'écho des valeurs pour un urbanisme alternatif et patrimonial pratiqué alors dans quelques villes européennes socialement engagées comme Bologne. L'IBA de Berlin assoit une politique de la ville progressiste : amélioration du tissu « social » en même temps que le tissu « urbain » pour éviter la gentrification (légalisation des occupations illégales, contrôle des loyers) ; reconsidération de l'immeuble à cour dont on redécouvre les potentialités pour développer des espaces de voisinage et des jardins de proximité, ainsi que les typologies évolutives de ses

appartements ; mise en réseaux d'initiatives associatives locales (initiatives par le bas) ; concertation entre acteurs décisionnaires et usagers ; production de documents de communication à destination du grand public afin qu'il s'approprié la démarche (nombreuses brochures et articles dans la presse). Appel à concours systématique pour la construction neuve en associant d'une part des architectes de différents pays, Européens de l'Ouest, Américains, Polonais, et d'autre part en mixant les générations, voire les genres, pour promouvoir un renouvellement de la commande. Les architectes ne sont cependant pas retenus au hasard. Ils participent au niveau international à un débat autour du retour à l'architecture urbaine comprenant la variante post-moderne (comme Aldo Rossi, Leo et Rob Krier) et les nouveaux modernes (Rem Koolhaas, Hans Kollhoff).

Démonstration de prises de position sur la ville. Limitation de la structure dans la durée et retours d'expérience. Communication grand public. Une part laissée au débat contradictoire. Le « laboratoire » urbain de l'IBA Berlin a établi des modes opératoires qui vont être repris et développés dans d'autres contextes.

L'ouverture des IBA au paysage : Emscher Park

L'IBA **Emscher Park** va quant à elle initier un processus sur la grande échelle en s'autorisant à s'affranchir relativement du foncier.

Elle fut créée en 1989 avec comme objectif temporel 1999, d'où sa dénomination « IBA '99 ». L'IBA Emscher Park est une des premières traductions des principes du (re)-développement durable, et ce à l'échelle d'une région européenne industrielle et minière en reconversion.

C'est aussi, dans l'histoire des IBA, la première qui a misé sur le paysage, plutôt que sur l'architecture, pour faire démonstration de ses objectifs.

On peut dire que l'IBA Emscher Park a inversé la manière d'aborder la planification urbaine régionale. A l'inverse des démarches centrifuges conventionnelles (qui partaient des noyaux urbains vers la périphérie), elle a considéré l'ensemble du territoire habité, sans imposer à priori de hiérarchie entre villes, zones agricoles et friches industrielles et entre les échelles de projet. Le paysage fait lien, comme espace public partagé à grande échelle et recouvre des programmes divers : des parcs mettant en scène le patrimoine industriel, des promenades à mobilité douce et des lieux de détente en plein-air, tout en insérant des espaces agricoles existants ou redéployés sur des friches industrielles reconquises par des structures végétales.

Dans cette région particulière de l'Allemagne, la métropolisation par le paysage bénéficiait d'une expérience historique. C'est en effet dès 1911 que fut élaboré un projet d'aménagement régional pour Düsseldorf et le réseau des petites villes industrielles et des grands centres urbains comme Essen, Bochum et Dortmund, situés entre les vallées de la Lippe, de l'Emscher, de la Ruhr et le long du canal Rhin-Herne. Les principes de cette planification intercommunale se fondaient sur un système de parcs, comportant des zones de loisirs, et sur la desserte des centres urbains par un transport rapide sous forme d'un train suspendu. Les deux infrastructures verte et de mobilité furent ainsi les vecteurs d'une métropolisation multipolaire et linéaire sur une base intercommunale. L'auteur de cette étude, l'ingénieur Robert Schmidt (1869-1934) dirigea à partir de sa création en 1920 un organisme pionnier d'aménagement régional, le syndicat intercommunal du SVR – *Siedlungsverband Ruhrgebiet* – et ce jusqu'à son éviction par les nazis en 1933.⁶¹ Mais le SVR perdurera sous le nazisme et dans l'après-guerre faisant paradoxalement de la vallée industrielle de la Ruhr une des conurbations les plus vertes d'Europe. Il perdit en influence à la fin des années 70 avec le début de la crise industrielle pour être remplacé par le syndicat intercommunal du KVR – *Kommunalverband Ruhr*.

L'IBA'99 a repris à son compte le qualificatif de « laboratoire urbain » de Berlin autour principalement de la gouvernance urbaine et de l'ingénierie de projets par la mise en place de structures flexibles à géométrie variable selon l'enjeu et la taille des opérations, et par le développement de modes de travail associant plusieurs concepteurs de manière collaborative plutôt que compétitive. C'est ainsi que pour choisir les maîtres d'œuvre fut

⁶¹ Robert Schmidt, *Denkschrift betreffend die Aufstellung eines Generalsiedlungsplans für den Regierungsbezirk Düsseldorf rechts des Rheins*, 1912. Etude réalisée dans la dynamique du concours du Grand-Berlin et de l'exposition d'urbanisme qui s'y déroula et qui fut transférée à Düsseldorf l'été 1910.

Voir : Ursula von Petz, « Robert Schmidt and the public park policy in the Ruhr District, 1900-1930 », *Planning Perspective*, 14/1999, 163-182 ; et sur l'histoire du SVR le livre qui sortit pour le cinquantenaire de l'institution : *Siedlungsverband Ruhrkohlenbezirk 1920-1970*, Schriftenreihe Siedlungsverband Ruhrkohlenbezirk, 29/1970.

privilegiée la démarche par workshops – équivalente des marchés de définition – plutôt que par concours.⁶² L'autorité exclusive des projets urbains devenant ainsi relative.

Le Land de RNW fut l'initiateur de la démarche, distribuant les fonds et subventionnant les organismes d'aménagement et d'acquisition du foncier créés ad hoc (soit la LEG –*Landesentwicklungsgesellschaft* et le *Grundstücksfond*), ainsi que le syndicat intercommunal du KVR, pâle successeur du SVR, et qui semble avoir été plusieurs fois en porte-à-faux avec l'IBA qui aurait mordu sur ses domaines de compétences, à l'exception de la gestion du système des espaces verts qui lui revint en héritage du SVR.⁶³

Le succès de la reconversion contemporaine de la Ruhr par le paysage est souvent présenté comme la conjonction de trois personnalités de la maîtrise d'ouvrage qui ont travaillé de concert en renversant les paradigmes de l'aménagement urbain fonctionnaliste qui dissociait jusque là l'urbanisme physique, des aspects patrimoniaux, culturels et de la vie sociale. Ces trois personnalités sont en l'occurrence Karl Ganser, directeur général de l'IBA, Christoph Zöpel, ministre de la planification urbaine et du transport en Rhénanie-Nord Westphalie – NRW et Johannes Rau (SPD) président du Land NRW. Pour réaliser l'écart des cultures professionnelles entre l'Allemagne et la France, il n'est pas anodin d'évoquer que Karl Ganser fut à la fois un urbaniste haut-fonctionnaire et un enseignant

⁶² Sur l'IBA Emscher Park, en français: Club ville et aménagement, *L'Expérience de la Ruhr*, 1998.

Fachgebiet Städtebau - Stadtgestaltung und Bauleitplanung, Fakultät Raumplanung, TU Dortmund, *Exposition internationale d'architecture et d'urbanisme Emscher Park. Les projets, dix ans après* (édité à l'occasion de l'exposition à la Cité du Patrimoine et de l'architecture, novembre 2008), Klartext Verlag, 2008.

Agence d'Urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise, *Une démarche innovante de réhabilitation industrielle et urbaine*. Document préparatoire en vue du voyage d'étude dans la Ruhr au printemps 2009 (dossier réalisé par Sarah Moraillon), 2008,

[http://www.aduan.fr/media/article/document/176230_176248_IBA_Emscher-Park_demarche_innovante_rehabilitation_industrielle_et_urbaine_Lyon.pdf]

Université de Montréal, *Développement durable, culture et projets de territoire. Portrait de démarches québécoises et étrangères exemplaires. IBA Emscher Park*,

[<http://www.agenda21c.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/2010/11/fiche-IBA-27oct2010.pdf>]

⁶³ « Le chiffre d'affaire du fond foncier régional est de 200 millions de DM (env. 100 M€), financés à 50% par des subventions européennes, 40% par la vente de terrains viabilisés, 10% par des subventions du Land. Sa gestion est assurée par la LEG, une société immobilière et d'aménagement de droit privé, dont le Land détient la majorité du capital ». Cf. Agence d'Urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise, *op.cit*, 2008, p. 16-17.

chercheur à l'université de Munich. Il est l'auteur en nom propre ou en collectif de plusieurs ouvrages et intervient depuis sa retraite comme conseiller pour les IBA récentes.⁶⁴

L'IBA qui ne disposait que d'un faible budget de fonctionnement servit d'animateur et de facilitateur de projets, en épaulant communes et investisseurs, apportant une expertise et un conseil pour l'élaboration des dossiers de subventions, pour la mise en réseau des différentes initiatives selon des critères de qualité exigeants et pour des actions de communications ordinaires (publications), festives et créatives. L'IBA de la Ruhr a compté une trentaine de personnes réparties entre un service de concertation et un service technique. Chaque projet puise à plusieurs types de financement, la plupart des subventions provenant de programmes existants du Land NRW ou de fonds européens, sans oublier le mécénat artistique, l'IBA se transformant ainsi selon les propos de Karl Ganser en « une grande machine à détourner les fonds ».⁶⁵

Les instances de l'IBA Emscher Park comprenaient, en plus des responsables du Land et des communes, un ensemble de représentants de la société civile émanant de la sphère économique, des syndicats, des associations d'environnement et d'autres (personnes qualifiées couramment dans les processus de concertation en Allemagne de « *Träger der öffentlichen Belange*/porteurs des désirs publics »). La méthode de travail s'appuyait sur des groupes de projets pour programmer et suivre leur gestion en « associant [... à l'amont] toutes les personnes concernées soit par leur fonctions, soit par un point particulier en cours de projet. Ces groupes de projet devaient aussi garantir la continuité personnelle nécessaire à la réalisation d'un projet en un laps de temps aussi court. Cette expérience de collaboration entre administrations et institutions, qui prend des formes inhabituelles, ne peut faire en effet l'économie de la continuité des acteurs. De nouvelles formes de 'cultures professionnelles' pourront ainsi être développées par la suite qui auront déjà été testées dans la pratique ».⁶⁶ Notons également, le bilan intermédiaire auquel fut associé un ensemble d'acteurs, ainsi qu'une dimension festive tournée vers l'extérieur pour chaque

⁶⁴ Voir la littérature produite par l'IBA '99 : <http://www.iba.nrw.de/infos/veroeffentl.htm>, dont le livre de Karl Ganser, *IBA '99 - Bilder einer neuen Landschaft*, Harenberg Verlag ; ainsi que le numéro consacré à l'IBA dans la revue *Topos*, 26/1999, *IBA a Renewal Concept for a Region*, en particulier l'article de Kohler (Dorothee), « The IBA Emscher Park – a typically german project ? ».

⁶⁵ Agence d'Urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise, *op.cit.*, 2008, p. 22.

⁶⁶ Grohé (Thomas), « L'exposition internationale de l'Emscher Park », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 52/1991, *Ecologie allemandes*, 33-34.

occasion d'inauguration ou d'étape de chantiers, toutes formes non écrites qui servent à l'appropriation du projet par le plus grand nombre.

La mise en place de structures de gouvernance légères pour chaque projet, la cohérence sur le long terme de réalisations de différents genres, échelles, matérialités et temporalités a fait ainsi modèle. Mais aussi le travail d'historiographie sur le patrimoine industriel de la Ruhr qui s'est accompagné de créations artistiques pour son actualisation *de visu* (comme par ex. la réédition des photographies du couple Bernd et Illa Becher) et *in situ* avec des interventions de plasticiens contemporains (Richard Serra). Cet appel à l'histoire et à l'art contemporain pour légitimer le projet d'ensemble était apparu dans l'IBA de Berlin. Il fut systématique dans le cadre de la Ruhr, car, selon la formulation de Karl Ganser : « L'intervention culturelle favorise l'identité régionale et elle est probante en tant qu'outil de valorisation économique d'une région ».

A peine réalisé, le Land du NRW a demandé le classement d'Emscher Park sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

L'évolution actuelle des IBA : dynamisme et controverses

Le développement d'Emscher Park est concomitant des premières années de la Réunification. Cette IBA fut bientôt suivie par deux autres dans les nouveaux Länder qui ont eu pour objet de gérer par une reconquête paysagère, notamment, de vastes territoires en décroissance démographique et économique. Le thème de l'urbanisme de décroissance, comme domaine de recherche et de projet à part entière, est en effet consacré au début des années 2000 par un congrès international qui s'est tenu à Dresde en rassemblant des spécialistes, des concepteurs et des artistes de plusieurs villes concernées (comme Detroit aux USA, Manchester en Grande-Bretagne, Ivanovo en Russie). Parallèlement au développement d'une littérature sur le sujet, furent ouverts dans les facultés allemandes (et autrichiennes) de planification et d'urbanisme des cours et des ateliers sur le sujet.⁶⁷

⁶⁷ Voir : Florentin (Daniel), Fol (Sylvie), Roth (Hélène), « La "Stadtschrumpfung" ou "rétrécissement urbain" en Allemagne : un champ de recherche émergent », *Cybergeo*, n°445 [<http://cybergeo.revues.org/22123>] ; Fol (Sylvie), Cunningham-Sabot (Emmanuèle), « "Déclin urbain" et shrinking cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine », *Annales de géographie*, 2010/4, n° 674.

Un des principaux animateurs du mouvement en Allemagne est l'architecte Philipp Oswalt, qui se définit lui-même comme un « *urban catalyst* ». Il a été commissaire d'une recherche sous forme d'exposition en ligne,

L'IBA Fürst-Pückler-Land 2010, concerne la région de la Basse Lusace et du Spreewald, à cheval sur les Länder de Saxe et du Brandebourg. Elle convoque notamment l'outil du paysage pour aménager les vides laissés par les grands ensembles préfabriqués en déshérence ou en voie de démolition et les entre-deux urbains ; pour restaurer des terrains abîmés par l'exploitation de mines de lignite à ciel ouvert. Plus globalement, il s'agit de mettre en cohérence une région à l'urbanisation dispersée avec des pôles urbains de taille moyenne et des villages à l'agriculture en berne. Au côté de villes historiques comme Cottbus qui bénéficie de la présence d'une université, on y trouve Eisenhüttenstadt, une ville nouvelle construite sous le socialisme et à l'époque siège d'un combinat de l'acier. L'identité du projet se fonde sur la valorisation de la culture ouvrière par la « monumentalisation » de pièces d'architectures industrielles (cheminées d'usines, infrastructures minières etc.). Mais aussi sur celle du patrimoine paysager pré-industriel, qui comprend de grands parcs aristocratiques, les « *Landschaftsparks* », développés au XVIII-XIX^e siècle dans cette ancienne région latifundière. C'est d'ailleurs le Prince de Pückler-Muskau qui donne son nom à l'IBA. Ce personnage haut en couleur, aventurier, orientaliste, écrivain, est devenu un paysagiste célèbre en intervenant sur ses deux grands domaines dans la vallée de la Neisse – embellissant la campagne dans la prolongation de sa demeure, à l'instar de ses homologues anglais. Selon les leçons tirées de l'IBA Emscher Park, des publications manifestes établissent un lien entre patrimoine ancien et culture du paysage contemporain.⁶⁸

L'IBA Stadtumbau Sachsen-Anhalt 2010, géographiquement voisine de la précédente, bénéficie d'un héritage analogue avec le « *Gartenreich* » de Dessau-Wörlitz en bordure de l'Elbe, aménagé par le Prince Leopold III de Anhalt-Dessau. Sa problématique est assez semblable à celle de l'IBA de Lusace avec cependant des programmes davantage centrés sur la réorganisation d'une vingtaine de centres urbains qui constituent des pôles touristiques à fort potentiel, comme Lutherstadt, assez bien conservée dans sa structure renaissance ; comme Dessau-Eisleben où un système de parcs urbains s'insère dans les interstices en friches ou ayant été démolis pour requalifier l'agglomération en une sorte de ville-archipel. Dessau bénéficie de la présence du Bauhaus et de la proximité de Wörlitz, tous deux sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. A Halle, il s'agit de gérer la bi-

Shrinking Cities – à l'initiative de la Fondation culturelle du Bund (*Bundeskultur Stiftung*) en coopération avec le Bauhaus de Dessau et la Galerie pour l'art contemporain de Leipzig [<http://www.shrinkingcities.com>].

⁶⁸ Friesen (Hans), Führ (Eduard), *Neue Kultur Landschaften*, Cottbus, 2001.

polarité entre le centre ancien laissé en ruine du temps de la RDA, qui a été restauré de manière attractive, et les grands ensembles de la ville nouvelle de Neuhalle qui continue de se vider de sa population ; à Bitterfeld, d'un projet intercommunal qui restaure une qualité de vie pour celle qui fut qualifiée du temps de la RDA de « ville la plus sale d'Europe » en raison de la pollution par l'industrie chimique.

Ces deux IBA développées dans les nouveaux Länder englobent certains projets d'investissements publics ou privés décidés avant leur création, comme celui de la renaturation de la mine de lignite à ciel ouvert près de Bitterfeld, qui a été transformée en lac et zone de loisir. Le travail de ces IBA consiste aussi à faire lien, à donner une cohérence culturelle à un ensemble de projets d'initiative et de nature différentes par des slogans bien pensés qui qualifient et donne une identité nouvelle à chacun des territoires en mutation.

Le *modus operandi* par collage de ces IBA de l'Est ouvre parfois voie à la critique. Invité à dresser un bilan de l'IBA Lausitz, Karl Ganser, ex-directeur d'Emscher Park, salue le concept et la volonté d'ensemble porté à ses origines par son directeur Wolfgang Joswig mais semble plus réservé quant à la qualité architecturale de certains nouveaux édifices et la faible ambition de certains événements artistiques et festifs. L'idée émise d'accompagner la fin de l'IBA par une LGA – *Landesgartenschau* lui semble une régression par rapport à la valeur démonstrative de l'IBA elle-même sur la grande échelle.⁶⁹

Quant à elle l'**IBA_Hamburg 2013** contourne, par avance, la critique en planifiant pour 2013, non pas une exposition des jardins à l'échelle du Land, mais à l'échelle internationale. Cette IGS – *Internationale Gartenschau* devrait être démonstrative de la (re)-création d'un paysage autour du fleuve et de ses infrastructures. Sur la rive sud de l'Elbe, l'extension du port international doit s'accommoder d'un nouveau quartier gagné sur les terres humides de l'île de Wilhelmsburg mais aussi de la présence d'un domaine agricole patrimonial, de vergers et de pommiers pour fabriquer l'Apfelschorle, un jus de fruit gazeux très populaire en Allemagne.

Apparu à l'occasion de l'IBA Hamburg, le néologisme « *Metrozone* » semble depuis faire son chemin pour qualifier ce type de paysage péri-métropolitain. La gestion des eaux du fleuve, proche de son estuaire et influencé par les marées, en est la contrainte majeure

⁶⁹ « Gründungskurator Karl Ganser: Gartenschau nach IBA wäre Rückschritt », *Lausitzer Rundschau*, 28.09.2010.

dans la perspective du réchauffement climatique et d'un paysage durable. Le projet se décline à toutes sortes d'échelles physiques dans l'optique des principes intégratifs de la politique de la ville en Allemagne, connue sous l'appellation de « *Soziale Stadt* »⁷⁰ – une partie des populations concernées par l'extension résidentielle étant d'origine immigrée. Une série de petits cahiers et de publications documentent le résultat d'ateliers qui ont été mis en place. Ces « *Labors* » se sont tenus sur des thèmes variés mais centraux pour le projet : urbanisme et changement climatique, architecture et mutations du territoire, logistique du port, implication de l'art, de la nature et de la philosophie dans le développement urbain, patrimoine industriel et naturel compris dans une prospective de transformation, économie solidaire et créative, place du vélo dans la ville, etc.⁷¹

L'**IBA Basel 2020** s'est joint au réseau des IBA allemandes. Le projet sur la grande ville suisse est pensé avec son aire d'influence sur le territoire transfrontalier, « eurodistrict Basel » – ETB. Une première ébauche du programme a été validée en 2009 par les collectivités territoriales et présentée lors de la rencontre *IBA meets IBA 2010* à Hambourg.⁷² Une série de réflexions tendait depuis plusieurs années vers l'approche d'un aménagement transfrontalier réticulaire.⁷³

L'**IBA Parklandschaft Tempelhof/Tempelhof Parkland 2017** est en voie d'officialisation. Pourtant la promulgation tardive de cette nouvelle IBA berlinoise, alors que le concept pour la reconversion du site est bouclé dans ses principes, semble avoir davantage pour objectif de gérer les incertitudes programmatiques, alors que la demande foncière est faible sur l'ensemble de la capitale. En effet la transformation de l'ancien aéroport de Tempelhof a fait les années précédentes l'objet d'un long processus de

⁷⁰ Hamm (Oliver G.), *IBA Hamburg: Projekte und Konzepte/Projects and concepts, Katalog zur Zwischenpresentation 2010/Catalog for the Interim Presentation 2010*, Jovis, 2010.

⁷¹ Voir sur son site la liste et le résumé des publications édités par l'IBA Hamburg GmbH aux éditions Jovis : [http://www.iba-hamburg.de/de/04_info/4_mediathek/publikationen_buecher.php]. En particulier les publications sur les questions environnementales : *Energieatlas. Zukunftskonzept Erneuerbares Wilhelmsburg*, 2010 ; *Metropole 2: Ressourcen Stadt im Klimawandel / Entwürfe für die Zukunft der Metropole*, 2008 ; *Wasseratlas. Wasserland – Topologie für die Hamburger Elbinsel*, 2008 ; *Klimafolgenmanagement : Herausforderung Wasser*, 2009.

⁷² IBA Basel 2020, *Découvrir/Construire/Vivre la région urbaine trinationale* [http://www.planungsamt.bs.ch/iba-memorandum_f_2008maerz.pdf].

⁷³ Baccini (Peter), Oswald (Franz), *Netzstadt. Einführung in das Stadtentwerfen*, Bâle, 2003.

concertation et d'enquêtes publiques avec les riverains, ainsi que d'études portant sur la reconversion du bâtiment principal classé datant de l'époque nazie (arch. Ernst Sagebiel). Début 2010, un concours d'aménagement urbain en deux phases a débouché sur un projet de zonage assez conventionnel : une tripartition fonctionnelle (1/3 habitat, 1/3 activités, 1/3 parc).⁷⁴ En mai 2011, un concours pour la réalisation du « *Parklandschaft Tempelhof* » a été remporté par l'équipe de paysagistes Ecossaise GROSS-MAX qui intervient de fait à l'aval d'un processus de planification bien avancé, les franges du site ayant été d'ores et déjà déclarées urbanisables. Sur ce site autrefois magnifiquement vide, qui se laissait apprécier en voiture comme une entrée de ville insolite, la définition des espaces ouverts est laissée à l'avenant d'un prochain concours réservé aux paysagistes. A l'échéance 2017, une IGS (exposition fédérale/internationale des jardins) devrait concrétiser les premiers rêves des paysagistes que l'on espère ne pas devoir se résumer à la décoration du site à grande échelle mais à un nouveau laboratoire de l'urbanisme paysager.



Parklandschaft et IGA Berlin 2017, 1^{er} Prix : Paysagiste mandataire GROSS.MAX, Edinbourg, Architecte /urbanistes: Sutherland and Hussey, Edinbourg



2^e prix : Paysagistes DPLG BASE, Paris, Franck Poirier, Bertrand Vignal, Clément Wilhemin, Alexandra Arènes, Architecte/urbanistes: anOtherArchitect, Berlin, Daniel Dendra, Paul Langley, Carolina Bossert

⁷⁴ Voir le document du sénat de Berlin « Tempelhof Parkland » [https://www.competitionline.de/upload/wettbewerb_download/00006xx//0000651_datei/4.01c%20Parkland%20Tempelhof%20-%20Invitation%20to%20tender.pdf].

Buga, LGS, IGS

Les **Buga** (*Bundesgartenschauen*) sont des expositions de jardin organisée à l'échelle fédérale. La première exposition de jardins à caractère national remonte à l'été 1865 à Erfurt. Ce fut exposition de jardins ornementale en l'honneur de la Kaiserin Augusta. Suivent tous les dix ans environ, la « Internationale Gartenbauausstellung » de Dresde (septembre 1887), une seconde dans la même ville (en 1896) davantage orientée sur la collection botanique, puis la *Großen Deutschen Gartenbauausstellung* de Mannheim (en 1907), l'*Allgemeine Deutsche Gartenbauausstellung* à Altona (en 1914 pour l'anniversaire des 250 de libération de la ville du Royaume du Danemark), deux *Internationalen Gartenbauausstellungen* (en 1907 et en 1926 à Dresde). Le qualificatif « international » rend compte d'une volonté d'ouvrir l'horticulture allemande au marché étranger et d'un intérêt de l'époque pour l'acclimatation des plantes exogènes.

L'affirmation politique des grandes expositions de jardins se poursuit durant la période du régime nationale-socialiste avec les « *Reichsausstellungen des deutschen Gartenbaues* » de Berlin et Hannovre (1933) et de Dresde et Stuttgart (1936). Un nouvel objectif de « gestion du paysage » apparaît.

Les Buga de l'après-guerre s'inscrivent dans les plans de reconstruction des villes détruites en ouvrant le champ du paysage à l'art contemporain. Les paysagistes français Jacques Sgard et Gilbert Samuel seront distingués à la Buga de Karlsruhe (en 1967) aux côtés de paysagistes allemands connus, comme Adolf Haag, Horst Linde Walter Rossow ou du Belge René Pechère. Jacques Sgard et Gilbert Samuel eurent à repenser le parvis du Château, une figure historique datant de 1715, détruite par la guerre, d'où partaient autrefois 32 voies radiales.⁷⁵ La BUGA finit d'ailleurs par en gommer les dernières traces pour laisser place à des espaces publics et des jardins modernes. Jacques Sgard et Samuel Gilbert reconduisirent en partie les parterres de broderies de style baroque tout en proposant une organisation contemporaine en lien avec le plan de 1715 en organisant un grand demi-cercle et un miroir d'eau. Des bosquets de tilleul gommèrent les problèmes de nivellement que rencontrait le site.⁷⁶ Les influences artistiques de l'époque dit du concept *Zero* ou de l'objet minimal (« le point, la ligne, le plan, le cube ») ou du *Op-art*, art optique,

⁷⁵ *Gartenkunst des 20. Jahrhunderts Garten und Landschaftsarchitektur in Deutschland* 1999 Günter Mader

⁷⁶ *Bauwelt* 1967, article de Günter Boch, architecte. Dans les années 80, la construction d'un parking souterrain et d'une voie sous les jardins endommagea l'enchaînement logique du projet. Jacques Sgard fut consulté au moment de la restauration du parvis en 2010 par l'Agence Ter Karlsruhe.

ou encore de l'art cinétique (*Kinetische Kunst*) donnèrent lieu à de nombreux objets fortement architecturés comme les fontaines, les illuminations ou les petits jardins thématiques « Wasserstelen », « Lichtgarten », « Bodenrelief » « Wasserwänden ».77

L'agence Ter fut distinguée plus récemment à la *Landesgartenschau* de Bad Oeyenhausen-Löhne, Aqua-Magica Park (concours 1997- réalisation 2000) pour leur concept des strates et d'horizons paysager dans un projet sur 35 ha support pour un projet à la limite de Bad Oeyenhausen, ville thermale et de Löhne, ville industrielle en déclin. L'Agence Ter proposa de libérer les eaux souterraines, pour faire en sorte le rapport à l'eau organiser l'avenir de ce quartier limitrophe aux deux villes.

Les **LGS** (*Landesgartenschauen*) sont des expositions régionales de jardin conçues pour accompagner un aménagement urbain. C'est en 1993 que l'Association allemande des expositions de jardin (*Deutsche Bundesgartenschau GmbH – DBG*) et l'Association professionnelle régionale des entreprises paysagistes, jardiniers et aménageurs d'espaces sportifs (*Bundesverband Garten-, Landschafts- und Sportplatzbau – BGL*) lancent la première manifestation du genre dans les deux régions du Bade-Wurtemberg et de Bavière. Ces LGS, appelées aussi LaGA, ont lieu tous les deux ans, éventuellement dans plusieurs Länder et durent six mois. Leur objectif est de permettre aux villes de financer des travaux d'extensions ou de renouvellement urbains par les expositions en développant un projet d'espaces publics de grande qualité dans une perspective écologique et de développement durable. Dans ces expositions les concepteurs paysagistes ont souvent innové dans des dispositifs de franges urbaines.

La plupart des LGS anticipent l'urbanisme en devenir et sont aujourd'hui des outils appréciés pour repenser des sites industriels mais également la rénovation des grands ensembles comme la LGS de Dresde (2005). A partir de 2000, les problématiques se sont étendues à la question de la nature en ville avec comme partenaire des associations d'environnement pour développer la gestion différenciée avec des démonstrations sur des parcelles pédagogiques.78

77 Voir *Ausstellungskalalog BUGA Karlsruhe*, 1967 et *De l'op art à la cité polychrome du bonheur*, Editions des Musées de Strasbourg, 2010,

78 *Grünprojekt Horb am Neckar*, 2011: « Kleine Landesgartenschau » Kitzingen, 2011: Norderstedt, „dreifach einmalig

Les **IGS** (*Internationale Gartenschauen*) ont été mises en place dans l'après guerre par le *Bureau International des Expositions (BIE)* situé à Paris, un organisme qui regroupe toutes les associations internationales de producteurs horticoles qui organisent tous des dix ans les concours et sélectionnent les villes européennes avant que le concours ne soient ouvert au niveau mondial. L'objectif de ces IGA est clairement défini dès 1949, et porte sur l'excellence horticole et à l'innovation de nouvelles formes d'art des jardins, d'architecture du paysage au moment où le métier d'architecte paysagiste gagne en visibilité dans les sociétés occidentales. Les villes candidates proposent leur projet et sont ainsi sélectionnée comme récemment l'IBA_Hambourg 2013.

Une autre catégorie initiée en Grande-Bretagne puis en France concerne les festivals annuels d'art du jardin, comme celui du domaine de Chaumont-sur-Loire créé en 1992 et le Chelsea Garden festival de Londres dont la création remonte à 1862.

L'ensemble de ces dispositifs IBA, Buga, LGS, IGS offrent autant de champ d'expériences pour l'urbanisme paysager. On constate dans l'histoire des IBA une disparition progressive dans les médias des concepteurs, architectes ou paysagistes, au profit d'une mise en avant des processus de la maîtrise d'ouvrage. Les articles wikipedia consacrés aux IBA actuelles ainsi qu'à *Grünmetropole* ne citent aucun nom d'urbanistes, architectes ou paysagistes concepteurs, mais en revanche des artistes plasticiens qui ont pu intervenir, ce qui est assez significatif. C'est dans les expositions temporaires Buga, LGS ou IGS, qu'ils continuent d'être distingués en tant qu'auteurs.

4 LES ETUDES DE CAS : ESSAIS SUR LE PAYSAGE ET LA GRANDE ECHELLE

3.5 Une extension métropolitaine intégrant paysage et architecture : Le parc de Riem à Munich (Gilles Vexlard & Laurence Vacherot, Latitude Nord, Paris)

(Caroline Maniaque, Corinne Jaquand)

« Un projet de paysage est un long processus. Pour comprendre si l'élaboration initiale était pertinente, il faut savoir attendre, car un paysage peut mettre plus de trente ans pour s'épanouir », prévenait Gilles Vexlard avant notre voyage à Munich pour y visiter le parc paysager de Riem qu'il a aménagé avec Laurence Vacherot après un concours remporté en 2005. Le parc paysager fait partie du nouveau quartier de Munich-Riem, comprenant le parc des expositions (*Messestadt*) construit au tournant des années 2000 en même temps que la première phase d'un secteur résidentiel. Le quartier, qui est à une dizaine de kilomètres du centre de Munich, est desservi par la ligne de métro U2 qui a été prolongée par deux stations terminales (Messestadt West, Messestadt Ost). L'ensemble du programme occupe le site de l'aérodrome de Munich-Riem, qui fut érigé pendant le nazisme (de 1936 à 1939),⁷⁹ et qui fonctionna jusqu'à récemment comme aéroport pour des avions d'affaires. Une partie du parc a été aménagé à l'occasion de l'exposition horticole fédérale, ou « *Bundsgartenschau* » (appelée plus communément Buga), qui s'est tenue en 2005.⁸⁰ Après la fermeture de l'exposition, le parc de 210 ha a été achevé. Il constitue l'espace public majeur pour les 16.000 habitants du nouveau quartier et les lotissements pavillonnaires riverains situés plus au Sud. Pour cette réalisation, l'agence s'est vue décerner, en 2005, le Prix allemand de l'architecture paysagère (*Deutscher Landschaftsarchitekturpreis*), puis, en 2006, le

⁷⁹ Situé près de l'ancien bourg de Riem, dans le district de Munich Trudering-Riem, l'aéroport devient international en 1949 avec une piste d'envol de deux kilomètres, prolongée de huit cent mètres en 1969.

⁸⁰ La Buga, abréviation courante de *Bundsgartenschau*, est une exposition temporaire de jardins. Cette manifestation dure six mois et a lieu tous les quatre ans dans une ville différente d'Allemagne. Selon les cas, une partie des aménagements reste pérenne.

Prix international du paysage urbain (*International Urban Landscape Award – IULA*) dont c’était la première session.⁸¹

Le nouveau quartier de Riem s’étend sur six cent hectares qui ont fait l’objet d’une procédure d’urbanisme opérationnel de type ZAC (*städtebauliche Entwicklungsmaßnahmen*) avec une maîtrise d’ouvrage de statut privée, la MRG (*Maßnahmeträger München-Riem GmbH*, filiale de la GBWAG (*Bayerische Wohnungs-Aktiengesellschaft*) et composée d’un consortium financier.⁸² Au sein de la MRG, un service intitulé “groupe de projet” (*Projektgruppe Messestadt Riem*) a assuré la planification et la coordination de l’urbanisme opérationnel. La ville de Munich fut plus particulièrement en charge de la maîtrise foncière et de la récolte de subventions publiques auprès de l’état de Bavière ainsi que de la communication sur l’avancement du projet et les objectifs du programme.⁸³

Le premier concours d’urbanisme a abouti au partage du site en trois zones d’un tiers de la surface chacune : la zone du parc des Expositions de la Foire de Munich et ses activités annexes ; les quartiers d’habitations (immeubles de deux à cinq niveaux) comprenant équipement et infrastructures : centre commercial, écoles et crèches, bistrot et superettes, centre des communautés chrétiennes; le grand parc dont l’emplacement au sud prenait d’autant plus de sens en raison du corridor d’aération constitué par la ligne de chemin de fer et qui était à conserver comme tel selon les prescriptions environnementales établies sur l’ensemble de la métropole munichoise. Ce zonage tripartite est assez fréquent dans l’urbanisme opérationnel allemand. On le retrouve par exemple dans les nouveaux quartiers d’Adlershof et de Tempelhof à Berlin, récupérés eux-aussi sur d’anciens sites aéroportuaires, mais le parc occupe dans ces deux cas la zone centrale.

⁸¹ L’IULA est à l’initiative des revues *Topos* et *A&W Architektur & Wohnen* éditées à respectivement à Munich et Hambourg et sponsorisé par Eurohypo Aktiengesellschaft. Voir le site : <http://www.iula.com>.

⁸² La GBWAG fait elle-même partie du groupe de la Bayern Landesbank (Bayern LB). La MRG est en charge de la viabilisation du quartier, de la construction des équipements scolaires et sportifs et de l’aménagement des espaces publics dont le parc.

⁸³ De nombreuses brochures de la ville sont consultables sur internet, dont :

Landeshauptstadt München, Messestadt Riem. *Das Projekt – Planung und Realisierung*, Stand 06/2009.

–, *Wohnen*, Stand 7/2007.

–, *Öffentliche Infrastruktur*, Stand 4/2008.

–, *Leitlinien zur Gestaltung*, s.d. [cahier des charges architecture, espaces publics]

–, *Messestadt Riem, Vom Flugfeld zum neuen Stadtteil – eine Zwischenbilanz*, [bilan intermédiaire, 2009].

D'une superficie de deux cent hectares – et riche de vingt mille arbres, le parc paysager de Riem est le troisième plus grand parc de Munich après le Jardin anglais et le parc du château de Nymphenburg. Il se décline en deux bandes. La première, au nord, est attenante aux quartiers d'habitations et s'étend sur un kilomètre huit de long et de cent quatre vingt mètres de large sous la forme d'une longue terrasse qui assure une transition entre les quartiers résidentiels et la bande paysagère au Sud composée de prairies entrecoupées de boisements. Les paysagistes ont joué, dans ce parc réservé à la promenade et aux circulations douces, de l'immensité territoriale. La terrasse en bande est un aménagement attentif à la dimension humaine et offre de multiples équipements sportifs et de détente : grande aire de jeux pour les enfants et les jeunes, piste de skateboard, plusieurs terrains de football et deux terrains de volley-ball à proximité des établissements scolaires secondaires qui bordent le parc. A l'Est, ce "bandeau d'activités" se prolonge par une plage et un lac de baignade de dix hectares ainsi que par deux buttes de luge constituées à partir des décombres de l'ancien aéroport.

L'exposition horticole fédérale de 1996 a agi plutôt pour la publicité du projet de parc que pour sa structuration. Remportée par Reiner Schmidt de Stuttgart, elle s'est développée en dehors du périmètre du parc pour éviter de le dégrader ou d'y laisser des zones en friche après démontage. Les traces de l'exposition sont néanmoins perceptibles. Elles concernent surtout des jardins en creux sur la terrasse longue et des structures végétales construites à l'instigation de Gilles Vexlard et du paysagiste munichois Heiner Luz qui collabora avec lui sur le projet. Une zone reste à bâtir à l'ouest de la bande d'habitat.

Une figure urbaine médiatrice entre le parc et les îlots résidentiels

Pourquoi considérer dans notre étude cette réalisation comme un exemple remarquable ? Deux facteurs contribuent à ce choix : le fait qu'une équipe française de paysagiste en charge d'un grand parc à Munich entre déjà dans notre thème d'observation des relations France/Allemagne ; et d'autre part le parc est conçu comme l'espace public majeur d'un plan d'ensemble intégrant logements, service, transport, activités.⁸⁴

Nous avons trouvé à Riem un parc urbain de belle qualité, mais aussi la mise en œuvre réussie d'un urbanisme intégré au paysage. Même si le parc occupe un secteur bien

⁸⁴ Annette Vigny, « München-Riem. Programmation d'un projet écologique d'extension urbaine », *Les Carnets du paysage*, n°4, automne-hiver 1999, p. 38-51.

précis de l'opération, le plan de zonage en trois parties fonctionne de façon intégrée grâce à la figure médiatrice du système d'espaces verts "en doigt de gants", ou *Fingerplan*, qui décline à partir du grand parc toute une hiérarchie de coulées vertes de quartier, d'allées plantées, de jardins de pied d'immeubles et de petites placettes qui constitue un maillage d'espace piétonniers vers la ville et inversement de la ville vers le parc. L'intervention paysagiste ne s'est pas limitée à la zone spécifique du parc. Elle n'est pas non plus uniquement le fait des concepteurs français. Une maîtrise d'œuvre assurée par le service des espaces verts de la ville a "irrigué" l'ensemble du quartier. Gilles Vexlard salue à ce propos la qualité de la maîtrise d'ouvrage urbaine dont le rôle a été essentiel pour l'intégration l'une à l'autre de ces trois zones. La matérialité même des sols et des engazonnements ne montre aucune rupture sensible ou d'écriture contrastée depuis les îlots d'habitat jusqu'au parc et inversement.

A Riem, les deux cent hectares de parcs ne sont pas les seuls espaces verts. Les "*grüne Finger*" qui se matérialisent par des parcs au cœur des îlots d'habitat occupent environ 10% de la zone résidentielle, soit vingt hectares.⁸⁵ Les logements bénéficient ainsi de jardins et de parcs de proximité. C'est lors de la phase des concours par secteurs (foire, habitat, parc paysager) qu'est apparu le concept des "*grüne Finger*" dans le plan-masse des paysagistes Christoph Valentien & Donata Valentien (Valentien & Valentien) retenu pour le premier concours de quartiers d'habitation.⁸⁶ Ce système jugé favorablement a été étendu aux trois autres quartiers d'habitat. Il s'inscrit dans un plan-masse d'ensemble composé d'un maillage orthogonal régulier. Un large boulevard est-ouest sépare en effet le secteur des activités au nord de l'habitat au sud. Des rues qui lui sont parallèles irrigue le quartier résidentiel, lequel est redécoupé par des voies perpendiculaires en boucle ou en impasse délimitant les grands îlots. A l'angle des rues secondaires et tertiaires se trouvent les placettes et les quelques

⁸⁵ La réglementation en vigueur établit des quotas selon le nombre d'habitants et le nombre de place de travail : exemple environ 17 à 18 m² par habitant.

⁸⁶ Le couple de paysagistes a réalisé le « Quartiersplätze 1 und 3, Messestadt München-Riem, 1. BA Wohnen », pour lequel il a reçu en 2008 le prix "Spezial-Auszeichnung in der Kategorie "Nachhaltige Stadtentwicklung" bei den 7th European Urban and Regional Planning Awards 2008 für den Platz der Menschenrechte gemeinsam mit der Messestadt Riem ». Christoph Valentien est l'auteur de cet ouvrage publié par l'université technique de Munich : Christoph Valentien et Thomas Jakob, *Zur Geschichte der Landschaftsarchitektur an der TU München-Weihenstephan*. Eine Dokumentation anlässlich des 40jährigen Jubiläums der Studienrichtung Landschaftsarchitektur 1996.

commerces du quartier (petits supermarchés et cafés). Les corridors verts fractionnent ainsi l'intérieur des grands îlots qu'ils relient au parc.

Cette armature de corridors verts en "doigts de gant", irrigant un plan d'ensemble, est une figure spécifique de l'urbanisme allemand. Elle apparaît notamment dans les schémas et les plans organiques de la reconstruction.⁸⁷

Le parc des Jeux Olympiques de 1972 : l'intégration fusionnelle de la ville au paysage

Le parc réalisé à l'occasion des Jeux olympiques à Munich en 1972, dessiné par l'architecte Günter Behnisch en collaboration avec le paysagiste Günther Grzimek,⁸⁸ est un bel exemple de cette tradition de ville-paysage en Allemagne. Il constitue de toute évidence un topos référentiel pour la métropole bavaroise auquel tout projet contemporain d'envergure ne peut que se mesurer.

Connu aussi sous le nom "*Oberwiesenfeld*" ("la prairie du haut"), l'Olympische Park a été aménagé sur l'ancien aérodrome de Munich en activité jusqu'en 1936 avant l'ouverture de celui de Riem. Les travaux sur cette zone, qui en ont annihilé toute trace, se sont étalés de 1968 à 1972. Construit sur un immense terrain de trois cent hectares, l'Olympische Park, comprend le village olympique, le village de presse (transformé en maisonnettes pour étudiants), une tour de télévision érigée spécialement pour l'évènement ainsi que les grands équipements de compétitions dont le stade et la piscine olympique laquelle fait face à un lac artificiel. Le parc intègre des infrastructures routières et des ponts (quarante trois kilomètres de routes et trente deux ponts ont été réalisés pour les communications). Administré par un organisme dépendant de la municipalité, le parc est toujours utilisé pour toutes sortes d'activités culturelles, sociales et sportives.

⁸⁷ Voir Elke Sohn, *Zum Begriff der Natur in Stadtkonzepten, anhand der Beiträge von Hans Bernhard Reichow, Walter Schwagenscheidt und Hans Scharoun zum Wiederaufbau nach 1945*, Hambourg, LIT Verlag, 2008.

⁸⁸ Günther Grzimek, professeur à l'Académie d'art de Kassel, prend la succession du professeur Hermann Mattern. Il y enseigne comme professeur d'université de 1965 à 1972. A partir de 1972 jusqu'à sa retraite en 1983, Grzimek est en charge de la chaire du paysage à l'Université technique de Munich.

Publications: Günther Grzimek, *Gedanken zur Stadt- und Landschaftsarchitektur seit Friedrich Ludwig v. Sckell*, München 1973; Günther Grzimek et Rainer Stephan: *Die Besitzergreifung des Rasens. Folgerungen aus dem Modell Süd-Isar. Grünplanung heute*, hrsg. von der Bayerischen Rückversicherung Aktiengesellschaft, München 1983.

Mais si à Riem architecture et espaces verts se juxtaposent et respectent la planéité du site, dans l'Olympische Dorf ils fusionnent dans une nouvelle topographie hybridant nature et mégastructure, ce qui n'est pas sans rappeler les métaphores alpines expressionnistes. L'architecture hautement standardisée est constituée par un jeu de mécano en béton combinant deux fois du nord au sud une barre haute, une barre basse de maisons individuelles à deux étages, avec des maisons individuelles à patio donnant sur un vallon. Une coursive piétonnaire sur dalle dessert les entrées opposées des barres hautes et basses.⁸⁹ Les bacs à fleurs des larges balcons orientés vers le sud dégorgent de végétation. Les vallons au pied des deux mégastructures accueillent des bassins pataugeoires et des aires de jeux au fond des deux vallons constituent un véritable "paradis" pour les enfants.⁹⁰ L'Olympische Park prolonge ces corridors de verdure par des remblais en mamelons jusque sous les structures libellule d'Otto Frei. Le paysage qui en résulte est complètement artificiel, mimétique de la montagne cristalline, et ne laisse aucune trace de l'occupation précédente. Il est le fruit d'une époque où le paysagisme moderne maniait la pelleteuse sans être contraint par le paradigme du "site".

Gunther Grzimek a joué un rôle important dans la formulation d'un *Stadtlandschaft*, c'est-à-dire d'un urbanisme paysager concrétisant les valeurs de "démocratie" et "d'hédonisme" de la République fédérale allemande en pleine floraison économique au sortir des années industrielles de la Reconstruction. L'usage du parc est déclaré plus important que sa forme et le sport de compétition considéré comme un encouragement pour les pratiques sportives ordinaires. Les photographies des publications sur les aménagements Olympiques véhiculent l'image de citoyens en vacances dans leur ville, profitant de la plage et du lac artificiel pour se baigner et se faire bronzer, comme ils pourraient le faire à Marbella.⁹¹ Dans son livre, *Die Besitzergreifung des Rasens* (Prendre

⁸⁹ La prise d'otage des athlètes israéliens, qui s'est terminée tragiquement, a débuté dans l'une de ces barres basses donnant sur la coursive en hauteur.

⁹⁰ *Eine Stadt zum Leben. Das Olympische Dorf München*, Munich, 1980.

⁹¹ Gerda Gollwitzer (dir.), *Spiel und Sport in der Stadtlandschaft. Erfahrungen und Beispiele für morgen*, Munich, Callwey, 1972.

Eine Stadt zum Leben. Das Olympische Dorf München, 1980.

possession de la pelouse) et dans une exposition éponyme, Grzimek milite pour la démocratisation de l'espace public.⁹²

La candidature de Munich aux Jeux Olympiques d'hiver de 2018, écartée au profit de Pyeongchang en Corée, visait à conforter l'ensemble patrimonial de l'Olympische Park, mais le projet n'avait ni l'audace ni l'assurance des origines.⁹³

La philosophie du Vert urbain et les standards écologiques de l'urbanisme munichois

Depuis cette époque, l'intégration des systèmes de parcs à l'urbanisme a été reformulée avec constance par les élus et les édiles munichois. Ainsi l'élue adjointe au Conseil municipal chargée de l'urbanisme (*Stadtbaurätin*) au moment de l'élaboration du projet de Riem – Christiane Thalgutt – pour laquelle « l'architecture et le paysage ne font qu'un » (*Architektur und Landschaftsarchitektur gehören zusammen*).⁹⁴

En proposant en 1992, d'accueillir la *Bundesgartenschau* 2005 sur les terrains de l'aéroport désaffecté de Riem, la ville de Munich avait pour objectif de stimuler la transformation de toute la zone, selon un mécanisme que la ville a déjà expérimentée lors de son accueil des Jeux olympiques en 1972 ainsi que lors de l'exposition internationale des jardins en 1983.

Selon la philosophie de la municipalité, les espaces verts pour être comptés comme tels doivent répondre à deux critères : être accessibles sans contrainte et être le support

⁹² A propos de l'enseignement du paysage à la *Technische Universität* de Munich, son évolution concernant l'importance de la question démocratique des parcs dans les années 1960 ainsi que la montée des questions environnementales au début des années 1970, on consultera avec profit le site : <http://www.lao.wzw.tum.de/index.php?id=13&L=1> Technische Universität München/département de paysage). Site consulté le 15 novembre 2011.

⁹³ Voir la brochure municipale : Landeshauptstadt München, Referat für Stadtplanung und Bauordnung, *Perspektiven für den Olympiapark München. Landschafts- und stadtplanerische Rahmenplanung*, 2011.

⁹⁴ En tant qu'élue, Christiane Thalgutt était responsable du service de la Planification urbaine et de l'Urbanisme réglementaire (*Referat für Stadtplanung und Bauordnung*). L'organigramme des services municipaux rend compte de l'intégration de la nature en ville, puisque le service de la Planification des espaces verts (*Grünordnungplanung*), dirigé à l'époque par Andrea Gebhardt, est directement subordonné à celui de l'urbanisme. Andrea Gebhardt a depuis repris une activité libérale et a été élue présidente de l'Association allemande des architectes paysagers – BDLA.

La maîtrise d'œuvre des parcs et leur gestion (*Gartenbau*) dépend du Service de la construction (*Baureferat*).

d'activités variées. Les plantations d'alignement ne sont pas comptabilisées dans les espaces verts publics.

La littérature technique et de communication destinée au public est très précise sur les méthodes et sur les attentes du programme et notamment sur les valeurs de développement durable appliquée à l'architecture et aux espaces publics et paysagers.⁹⁵ Le système de chauffage urbain combinant la géothermie a fait l'objet d'une attention précise.

A Riem, nous l'avons dit, le statut des espaces verts se décline à différentes échelles. Tout d'abord, à l'échelle du bâtiment et de la parcelle au pied des immeubles. Puis, par des jardins dégagés au cœur des grands îlots et des toitures végétalisées. Enfin, les résidents comme les visiteurs peuvent se promener dans l'ensemble du grand parc paysager.

Les programmes résidentiels déclinent une diversité de catégories, du social locatif à l'accession en co-propriété. Les valeurs foncières vont en croissant vers le parc. Les maisons individuelles accolées ayant façade sur lui sont offertes à des prix proches de ceux du centre de Munich. L'architecture varie de l'ordinaire à une certaine originalité "écologique". Certaines opérations de logements et d'activités ont reçu le prix de la Maîtrise d'ouvrage allemande.⁹⁶

La circulation des enfants à pied ou en vélo, leur trajet vers l'école et la bande d'activités en bordure du parc est sécurisé grâce à la piétonisation des coulées vertes. Ils profitent d'une rare autonomie dans leurs déplacements.

Le paysagiste allemand Heiner Luz, en charge de l'opération en collaboration avec Latitude Nord, ne cache pas l'effort de longue haleine nécessité par l'aventure, totalisant plus de vingt huit mille heures de travail ! Luz précise que le parc aurait coûté la somme de trente six millions d'Euros, un coût moyen pour un parc public.⁹⁷

Luz insiste sur les trois grands principes directeurs de la maîtrise d'ouvrage urbaine « *Kompakt, urban und grün* » : le premier principe, la compacité des trois zones, a permis de

⁹⁵ Landeshauptstadt München, *Evaluierung Messestadt Riem. Nachhaltige Stadtentwicklung in München*, s.d. : en version longue : <http://www.muenchen.de/Rathaus/136568> : version en anglais *Assessment of Messestadt Riem. Sustainable urban development in Munich*.

Landeshauptstadt München, *Messestadt Riem. Ökologische Bausteine, Teil I Stadtplanung, Teil II Gebäude und Freiraum, Teil III Leben in der Messestadt Riem, Aber natürlich*, 1995/1998/2008.

⁹⁶ *Messestadt Riem. Bauberrenpreis für Wohn- und Gewerbebauten*, 2004.

⁹⁷ Heiner Luz, entretien avec Corinne Jaquand et Caroline Maniaque, Munich, 29 avril 2011.

réaliser une économie foncière, de maintenir les terres agricoles alentours et de favoriser une qualité environnementale. Le deuxième principe, l'effet d'urbanité, ou comme le résume le concept employé par les programmeurs de l'opération « l'urbanisme du plus court chemin » (*kurze Wege*), renvoie à la mixité des fonctions et à l'accessibilité des équipements et des infrastructures de service liés notamment à l'habitat ; le troisième principe – « *Grün* », est décliné à plusieurs échelles et usages résidentiels, des parcs de proximité publics (pour les jeux d'enfants, par exemple) et les grands espaces aménagés pour les loisirs (aire de football, parc paysagers). Heiner Luz poursuit « *Die Stadt kommt zur Landschaft und nicht umgekehrt* », La ville vient au paysage et non l'inverse.

Un parc à la française à Munich ?

La revue *Topos* insiste sur les réminiscences du jardin à la française dans l'ordonnement géométrique. Une sorte d'esprit à la « Le Nôtre » caractériserait l'organisation du parc, avec sa vaste terrasse, ses grands axes, ses lignées d'arbres, ses tracés, ses systèmes formels.⁹⁸ « Réduites à l'épure par le temps, [les compositions de Le Nôtre] inspirent des paysagistes contemporains, à travers l'esthétique "minimaliste" des années 1960-70 et pour le rapport qu'y entretiennent topographie plane et horizons, nature et géométrie, séquence et fluidité spatiales »⁹⁹. En effet, comme le souligne Gilles Vexlard, « Face aux Préalpes, l'espace dans la plaine est légèrement dominé par une terrasse d'environ deux kilomètres de longueur et scandé par des allées biaisées et des bosquets à la découpe irrégulière. La complexité savante du plan d'ensemble renouvelle le thème de la grande composition ». De plus, des procédés optiques, calculés par les paysagistes, permettent au parc de se fondre avec les terres agricoles alentours.¹⁰⁰

Le parc de Riem est-il réellement « d'esprit français » ? N'y-a-t-il pas aussi profondément ancré une qualité spécifiquement allemande, une identité essentiellement germanique ? La présence du lac, l'invitation à la baignade en plein-air est sans conteste une

⁹⁸ Lisa Dietrich, « Promenade architecturale in the Riem landscape », *Topos*, n°37, 2001, p. 58-63

⁹⁹ Article en ligne sur les paysagistes français et la référence à André Le Nôtre (auteur non précisé). La citation est extraite d'un paragraphe intitulé 'Le style "à la française" et le mouvement nationaliste', l'auteur fait référence à Gilles Vexlard et Laurence Vacherot. <http://www.lenotre.culture.gouv.fr/fr/ln/ap/ren02.htm>. Site consulté le 10 septembre 2011.

¹⁰⁰ Cyrille Veran, « Munich. Effets optiques pour un aménagement paysager », *Le Moniteur des Travaux Publics*, n° 5313, 23 septembre 2005, p. 62-65.

spécificité nationale, que toutes les grandes villes cultivent de la Ruhr à Berlin, et si possible dans un décor naturel.

En tout cas, une chose est certaine pour Vexlard : « En Allemagne, amateur s'abstenir. Ils appliquent une méthode de production qu'ils appellent "développement" ». À chaque étape, le concept, l'intelligence du projet doit être vérifiée. Tout le monde s'assure que le concepteur a bien une culture du projet (hydraulique, botanique...) ».¹⁰¹

Un parc sans limites

Lancé en 1995, le concours international a suscité soixante-dix réponses. Pourquoi Gilles Vexlard et Laurence Vacherot l'ont-ils remporté ? Pour Gilles Vexlard, ce succès est dû en partie à leurs expériences antérieures de projets de grande échelle. Des considérations économiques strictes, notamment pour les projets de bases de loisirs telles que celle du Bois-le-Roi, en Seine-et-Marne, réalisée en bord de Seine à partir de 1981, les a incités à travailler sur le « déjà-là », sur la récupération des matériaux présents sur le site, sur l'accueil de foules assez importantes en été. Cet acquis leur permettra à Riem de proposer des solutions appréciées par les commanditaires. La nappe phréatique comme les remblais deviennent des éléments à considérer et non pas négliger.

Gilles Vexlard et Laurence Vachelot n'ont pas hésité à remettre en cause les prescriptions du programme qui invitaient les participants à réaliser un parc plat en relation avec la nature du sol, une plaine de gravier caractéristique du site.¹⁰² En tout cas, leur proposition est sélectionnée pour le parti présenté, qui fait référence à l'histoire du lieu et respecte l'écologie,¹⁰³ en particulier dans la formalisation des grandes dispositions du parc par rapport aux vents.

Latitude Nord regarde à une plus grande échelle régionale et constate que le site se situe à la rencontre de deux identités paysagères. L'ancienne plaine glaciaire et alluviale,

¹⁰¹ Gilles Vexlard, entretien avec Corinne Jaquand et Caroline Maniaque, Alfortville, mai 2010.

¹⁰² Cf. Gilles Vexlard, Laurence Vacherot, « Occuper l'étendue », *Pages paysages*, n°8, octobre 2000, pp. 54-65.

¹⁰³ Pour la ville de Munich, la charte écologique correspond à une interprétation de l'écologie au sens large : eau, trafic, énergie, déchets, démolition avec décontamination des terrains et des espaces verts, établissement des normes pour les superficies en mètre carré par habitant : quinze mètres carrés par habitant pour les espaces verts ; quatre pour les espaces publics de voisinage, six pour les espaces verts publics de quartier et sept pour les espaces verts publics de la ville nouvelle. Cf. Annette Vigny, *op. cit.* p. 49.

d'une part, caractérisée par des champs herbeux et peu d'arbres ; le paysage des Préalpes, d'autre part, vallonné, issu de la fonte des glaciers, comportant des forêts de sapins.

Le projet qui en ressort combine métaphoriquement les deux topologies et types de végétation : des terres rapportées constitueront des buttes en fractales sur lesquelles seront plantées des massifs d'arbres qui rappellent les collines glacières. Les massifs d'arbres dépourvus de buissons dégagent entre les troncs au niveau du regard des transparences et de la lumière. Ils culminent à trois mètres vers le quartier d'habitat et plongent jusqu'au niveau de la plaine vers le sud.

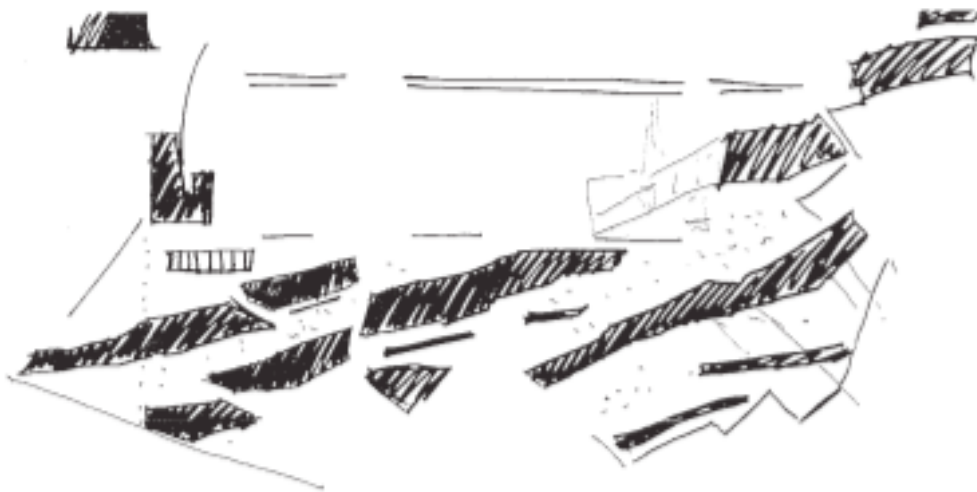


Schéma du parc : on reconnaît les fractales boisées et l'allée en terrasse. Agence Latitude Nord.

Vexlard interprète le site. Il voit plus loin que le local en établissant une référence à l'histoire tellurique de l'ensemble formé par les Préalpes et les plaines alluviales. Le parc va rendre compte de cette rencontre, de cette interrelation, entre ces deux entités.

L'orientation nord-est/sud-ouest des deux entités paysagères s'explique par le sens des vents pour conserver le corridor d'aération et les traces de l'ancien parcellaire rural au sud de l'aéroport qui ont été partiellement effacées lors de sa construction. Les pelouses sontensemencées de fleurs annuelles et changeantes selon les saisons. Leur gamme est déterminée par les prescriptions de la loi fédérale sur la protection de l'environnement qui exclut les espèces non locales.

Les arbres choisis correspondent aussi aux espèces endogènes : on a renoncé aux chênes en raison d'une maladie endémique, mais on y trouve des pins, des charmes communs. D'autres groupes d'arbres isolés ou groupés de façon régulière ponctuent les pelouses : des tilleuls, des cerisiers, des bouleaux. Sur certaines séquences, notamment les

mails réguliers de la terrasse, l'alternance des espèces, par leur couleur et leur texture, renforce les jeux d'ombre et de lumière, un des thèmes chers à Vexlard.

Celui-ci insiste sur le sol en le qualifiant comme la principale question du paysagiste. Le paysagiste, précise-t-il, dessine avec le sol et non pas de la vue en hélicoptère. Le travail sur le sol nécessite beaucoup de temps de travail, d'échanges. Les détails d'empierrement à chaque croisée de tracés pour "tenir les coins" et protéger les sols particulièrement exposés à ces croisements sont en effet remarquables. Vexlard insiste aussi beaucoup sur les effets optiques, la lumière : « C'est la lumière qui m'intéresse, la plénitude des formes. L'essence du paysage réside dans le travail d'un terrain, en considérant le savoir-faire, l'intelligence de la situation, le tracé, la géométrie, la maîtrise de la pensée ».¹⁰⁴

La terrasse continue en limite du quartier d'habitat constitue l'autre élément majeur du projet. Elle s'étend sur un peu moins de deux kilomètres, nous l'avons déjà mentionné plus haut, et comporte un muret bas de séparation (quatre vingt dix centimètres de haut sur deux mètres de large) plaqué avec du granit. Cette figure a fait l'objet de critiques, notamment de la part de ceux qui s'attendaient à un parc pittoresque à l'instar du célèbre Jardin Anglais de Munich. Ses défenseurs ont rappelé la longueur similaire de l'axe du Nymphenburg Park et qu'à son ouverture au public par le roi de Bavière, le parc anglais a été boudé par le public alors habitué aux formes géométriques du baroque¹⁰⁵. Le rédacteur en chef de la revue *Topos*, Robert Schäfer a pris la défense de la "*französische Baguette*" contre le "*Bretzel*" pittoresque. C'est sur cette terrasse que se concentrent des usages variés, la bande d'activité déjà évoquée plus haut, les jardins en creux, les jardins en bande et les jeux pour enfants.

A l'extrémité est de la terrasse se trouve le lac pour la baignade, le "*Badesee*", d'une superficie de dix hectares.¹⁰⁶ Prescrit par le programme, il sert aussi de lac de rétention vers

¹⁰⁴ Gilles Vexlard, entretien cité, Alfortville, 28 avril 2010.

¹⁰⁵ Aménagé en 1664 comme un jardin de type italien autour d'une villa, le parc fut agrandi au XVIIIe siècle et transformé en style français par le paysagiste Dominique Girard, un élève d'André Le Nôtre, à partir de 1715. Lorsqu'au XIXe siècle le style anglais "naturel" détrône le goût français "artificiel", l'architecte paysagiste Friedrich Ludwig von Sckell transforme le parc du château en un jardin de type anglais, mais en conservant toutefois les bases du jardin baroque, agrémenté de plusieurs fabriques.

¹⁰⁶ Voir les brochures de la ville consultables sur Internet : Landeshauptstadt München, *Messestadt Riem, Badesees*, 2009 et *Riemer Park*, 2009. <http://www.muenchen.de/rathaus/Stadtverwaltung/Referat-fuer-Stadtplanung-und-Bauordnung/Projekte/Messestadt-Riem.html>. Site consulté le 19 novembre 2011.

la nappe phréatique. Chacune de ses berges renvoie à un usage et à un paysage. La rive nord est assez minérale en continuité de la terrasse. La plage de sable marque la rive est ; la rive sud est bordée d'une promenade et d'une pelouse ; le long de la rive ouest est plantée une végétation filtrante contre les eaux polluées. L'expérience du parc de loisirs et aquatique du port aux Cerises, à Draveil (1992-2009), a familiarisé Latitude Nord avec le thème des plages publiques.

Deux autres figures modèlent le parc : la colline qui domine l'est du parc offre un panorama sur la ville et constitue un point de repère dans le paysage (elle joue aussi avec le profil des Préalpes que l'on devine au loin). Elle sert de piste de glisse l'hiver. Cette commune se situe sur une zone au sol contaminé mais qui ne nécessitait pas d'être enlevé car il ne constituait pas de danger pour la nappe phréatique.

L'ancienne tribune de l'aéroport, à l'ouest, est l'unique vestige de la mémoire aéroportuaire avec la tour et le salon des armoiries (*Wappenhalle*) conservés dans la zone des foires. La tribune est à la fois monument historique (*Baudenkemal*) et biotope naturel à conserver. Vexlard a proposé sans succès quelques interventions. L'effacement de la mémoire du lieu en tant que témoin de l'époque nazie était en effet souhaité par la ville (en dehors des trois éléments cités). Vexlard n'a conservé des traces des pistes de l'aéroport que le point d'atterrissage des avions.

Vexlard avait qualifié son projet de « *Park ohne Grenzen* » (parc sans limites) et l'expression fut reprise dans la communication municipale.¹⁰⁷ Luz qualifie le projet de Latitude Nord de « *stabil* » qui intègre toutes les échelles dans une unité d'ensemble et une variété dans les détails : « *im Große eine Einheitlichkeit, im Kleinen eine Vielfältigkeit* ». On pourrait parler aussi du temps. C'est une donnée que Vexlard annonce d'emblée comme fondamentale. Le temps est pour lui la vraie question du paysage comme nous l'avons cité tout au début de ce texte. Il ajoutait d'ailleurs : « Qu'est-ce que cela veut dire la réalité historique d'un paysage ? Est-ce que cela a un sens le fait de savoir que le terrain a pu être labouré 3000 fois ? »¹⁰⁸

¹⁰⁷ Landeshauptstadt München, *Der Riemer Park, ein Park ohne Grenzen*, s.d. (consultable sur internet <http://www.muenchen.de/rathaus/Stadtverwaltung/baureferat/freizeit-sport-natur/gruene-oasen/Riemer-Park-2003-heute/Riemer-Park.html>). Site consulté le 19 novembre 2011.

¹⁰⁸ Gilles Vexlard, entretien cité.

A l'usage, Heiner Luz rappelle que la maintenance est assez économe en moyen. Les pelouses ne sont coupées qu'une à deux fois par an selon les cas. Mais des craintes subsistent sur le moyen terme quant à son entretien en raison des coupes budgétaires municipales. Aucun employé supplémentaire n'a été engagé dans le service de la gestion des jardins malgré ces 200 ha supplémentaires.

Munich, vers un urbanisme paysager « productif » ?

München est à bien des égards un des pôles les plus intéressants pour le paysagisme de grande échelle. Les grands parcs historiques du centre-ville (Nymphenburg, Jardin anglais), les expériences du Parc Olympique et de la Biga 1987 qui remodelait une partie de la ville sur ses infrastructures ont imposé des sortes de standards auxquels les projets contemporains se mesurent. Après le parc de Riem, de nouvelles préoccupations apparaissent. Un concours lancé en 2009 pour la conception dans nouveau quartier à Freiham, à l'ouest du centre ville de Munich montre la montée en puissance des préoccupations des commanditaires, des usagers comme des paysagistes à propos de l'agriculture urbaine.¹⁰⁹ Un parc de promenade constitué de pelouses, d'alignement d'arbres, de massifs d'arbres et de parterre de plantes ensemencées ne correspond plus à la nouvelle sensibilité des jardins partagés, des vergers aux arbres productifs. Il semble qu'un nouveau paradigme tourné vers le parc utile, productif, où les usagers pourraient prendre une part active dans son entretien, gouverne aujourd'hui les pensées conceptuelles. On remarquera à ce propos les travaux prospectifs des architectes et paysagistes Joerg Schroeder, Tobias Baldauf, Margot Deerenberg, Florian Otto, Kerstin Weigert, notamment leur projet primé "*Agropolis*".¹¹⁰ Le projet repense le système urbain et agricole afin de

¹⁰⁹ Voir Mark Gorgolewski, June Komisar et Joe Nasr, *Carrot City. Creating places for urban agriculture*, New York, The Monacelli Press, 2011. Ce livre accompagne la série d'expositions présentée notamment à Toronto, Montréal, New York, Berlin, Munich en 2010 et 2011.

¹¹⁰ Développé dans le cadre du concours d'idées interdisciplinaires OPEN SCALE | young & local ideas | München 2009. An Interdisciplinary Competition of Ideas. A BMVBS / BBSR National Urban Development Policy pilot project, City of München, Department for Urban Planning and Building Regulation. Cf. http://www.agropolis-muenchen.de/index_en.html, site consulté le 10 novembre 2011. L'argument du projet Agropolis consiste à repenser la chaîne alimentaire et à reconsidérer l'ensemble des espaces verts à Munich mais plus particulièrement la partie ouest de l'agglomération munichoise : « *In accordance with the responsibility of cities to provide energy, a food sustentation strategy offers not only security in a global context, it will also lead to a reevaluation of regional and local economies. Urban agriculture becomes a phenomenon that not only occurs in the periphery, where it is up until now suppressed by emissions, accessibility and environmental protection. The sphere of activity for urban agriculture and food*

mettre en place une stratégie alimentaire à l'échelle de la métropole. L'exemple est celui de la grande aire de développement de l'agglomération munichoise. La proposition est faite de profiter de l'état de chantier pour installer un système agraire provisoire et créer un nouveau modèle urbain avec une ferme qui va assurer le lien entre production, traitement et mise en vente. Les logements créés profiteront de toitures végétalisées de manière productive. L'agriculture urbaine prend sa place pendant le chantier mais aussi après la fin des travaux comme modèle intégré.¹¹¹

strategy is spread right into the city and throughout the whole metropolitan region. An autonomous regional food system starts to become an attainable attractivity and feasibility. As well as the collaboration with marketing initiatives such as: Unser Land, Hermannsdorfer, Öko-Kiste, die Bioenergieregion Oberland, etc. Alliances between municipalities for food security are required, as has been done for water provision. A new form of urban landscape can provide spatial orientation within areas of urban sprawl. It can also help favorably in the enhancement of small-scale and mixed-use rural structures. Fragmentation, the ability to respond quickly, infiltration and conversion are displayed as real assets of urban agriculture. »

¹¹¹ Voir à ce propos la brochure *Agropolis* diffusée dans le cadre de la réponse au concours, 2009.

3.6 Une métropolisation sans métropole : *Grünmetropole* (Henri Bava, agence Ter, Paris-Karlsruhe)

(Armelle Varcin, Karin Helms)

Le terrain de *Grünmetropole* : 300 000 hectares d'étude. Deux cents à deux cent cinquante kilomètres d'Est en Ouest sur une largeur nord-sud de l'ordre de trente kilomètres. Le territoire d'application et de gouvernance s'étend depuis Berringen et Hasselt en Belgique germanophone jusqu'à la frontière allemande, autour de Düren et Aldenhoven, en passant par le Limburg néerlandais autour de Hoensbroek et Heerlen. L'ensemble se situe au nord de Liège, Maastricht et Aix-la-Chapelle

Cette étude de cas porte sur le projet de valorisation de *Grünmetropole*. Il cherche à comprendre quels ont été les processus dans le projet qui a été confié à l'Agence Ter, agence de paysage, pour engager à partir d'une étude de paysage, une région multiculturelle et trinationale vers un avenir dynamique. L'étude de cas porte sur la réponse de l'Agence Ter et sur l'ensemble des actions pour le paysage réalisé en lien avec cette étude¹¹². Le Master plan proposa la réalisation de deux routes pour parcourir ce territoire et l'aménagement de quelques points clefs : plusieurs belvédères en haut de terrils, des équipements sportifs, des musées, des centres culturels, installations d'œuvres d'art, etc.

Nous nous interrogerons sur la démarche de projet et sur la place qui est donné au paysage dans le cadre de recherche d'un développement d'une entité de l'Euro région Rhin-Meuse, la Grünmetropole. Il convient dans un premier temps de comprendre le terrain, la commande, le projet avant de s'interroger sur le processus de réinvention du paysage et le principe de métropolisation par le paysage.

Complexité de la commande et du terrain.

Ce territoire présente de grandes diversités culturelles. Les spécificités des trois nations s'expriment très lisiblement dans chacune des régions concernées, même si les distances et les reliefs permettent des passages rapides d'un pays à l'autre. Une population

¹¹² Précisons que tous les projets nécessiteraient un livre entier de description sans doute. Nous prenons ici en compte que les réalisations in situ, les interactions perçues sur le terrain analysées durant les visites.

de plus de un million et demi d'habitants et environ cent mille entreprises qui participent à l'économie locale.

Ce territoire appartient au bassin minier européen qui traverse la France, la Belgique, le sud des Pays Bas et de l'Allemagne. Il a subi une forte déprise avec la fermeture des mines et l'arrêt des industries qui y étaient attachées. Il est riche d'un patrimoine industriel. On y rencontre par exemple le plus grand ensemble construit d'un charbonnage en Belgique. Son relief est très plat, mis à part quelques terrils qui émergent dans le paysage. On rencontre également en Allemagne d'immenses carrières de lignite d'un seul tenant. Il est parcouru par des infrastructures routières, autoroutières et fluviales.

Avant même de le présenter en détail, on peut admettre sans conteste que le projet qui nous intéresse ici, celui de la « Métropole verte » ou « Grünmetropole » situé dans l'Eurorégion Rhin-Meuse, est un projet à grande échelle. Si l'étendue et la mesure sont effectivement des qualités pertinentes de cette étude de cas pour l'inscrire dans le champ de nos préoccupations, les réalisations, les programmes, les processus mobilisés sont pour eux même tout aussi pertinents. L'échelle spatiale, l'étendue, n'est en effet qu'un des paramètres du projet qui nous intéresse pour comprendre les modes d'action et les interactions entre paysage, concepteurs, commande publique et transformation de l'espace. Ce projet répond aux critères que nous nous sommes fixés pour effectuer des comparaisons entre les pratiques des concepteurs de paysage et les conditions de la commande publique en France et en Allemagne.

Ce projet se déploie sur trois pays la région de Westphalie-Rhénanie en Allemagne, la Belgique germanophone et la région du Limbourg aux Pays Bas. Il fut largement piloté par la composante allemande de l'Euroregion qui confia la conception du Masterplan à l'agence Ter, à son bureau de Karlsruhe dirigée par Henri Bava, paysagiste dplg français.

Dès le départ s'exprime une volonté d'identification forte de la part du Land de Westphalie-Rhénanie du Nord, qui a convaincu ses voisins belges et néerlandais de se saisir de cette question de renouvellement d'identité pour cet ensemble de territoire postindustriel. La commande était donc trinationale mais le financement et le pilotage exclusivement allemand. Le projet transnational est piloté par l'Eurorégion de Rhin-Meuse avec en chef de file les services de la Städteregion de Aix-la-Chapelle. Le groupe de pilotage commanda donc en 2008 à l'agence Ter l'élaboration d'un projet de territoire exprimé sous forme d'un Masterplan. L'objectif en est la mise en valeur économique et culturelle d'un

territoire à grande échelle par la recherche d'une cohérence qui serait inscrite dans le paysage.

Il porte le nom de « *Grünmetropole* » en allemand, « *Groenmetropool* » en néerlandais, « *Métropole verte* » en français »¹¹³.

L'Euroregion a piloté dans la région de Liège un autre programme de valorisation des paysages post-industriels, dénommé « pays de Terrils » qui privilégie une approche écologique et artistique sur chaque terril situé dans l'ancien bassin minier de la province de Liège en Wallonie. Ces deux programmes sont très différents, le programme de Grünmetropole est beaucoup plus engagé dans un projet de territoire global que ne l'est celui du « pays de Terrils ».

Une méthode d'analyse complémentaire : la lecture de paysage in situ

Notre travail s'est divisé en plusieurs étapes. Nous avons analysé et consulté les documents officiels publiés par les maîtres d'ouvrage¹¹⁴, consulté les dossiers d'études au sein de l'agence Ter qui fut maître d'œuvre principal de ce projet. Nous avons réalisé des d'entretiens auprès des maîtres d'œuvre principaux du projet et engagé des discussions plus informelles avec les maîtres d'ouvrages et les collaborateurs de l'agence Ter. Nous avons pratiqué une lecture in situ du paysage produit à partir d'un repérage cartographique réalisé au préalable.

Rappelons ici que cette lecture de paysage est nourrie par une culture de paysagistes ayant une forte expérience de maîtrise d'œuvre et de l'enseignement du projet. Cette culture professionnelle donne pour évidentes les relations à trouver entre un site, une topographie, des modes opératoires, une idée et ses modes d'expressions¹¹⁵. Elle nous permet d'établir rapidement une interprétation du territoire visité, de décoder ses complexités, les entrelacements d'échelles, spatiales, culturelles, de comprendre les paysages d'un territoire qui s'étend sur de telles distances. Nous avons cherché à mettre en relation les discours tenus sur ces paysages et leurs transformations avec leur réalité concrète.

¹¹³ Pour simplifier nous utiliserons dans la suite du texte l'appellation allemande « Grünmetropole » pour désigner ce projet et le territoire sur lequel il s'applique.

¹¹⁴ *Die Grünmetropole, Grenzen überschreiten*, Eurorégion 2008 / StädteRegion, 2008, 108p
Sites sinternet de *Grünmetropole* et de l'Euroregion 2008.

Un projet de paysage transfrontalier sans limite

En parcourant la région, il apparaît que le territoire de la Grünmetropole ne présente pas de limite précise. Contrairement à des projets de territoires classiques,¹¹⁶ il ne fut pas organisé de seuils, ni d'entrées, ni de frontières. Cette réalité concrète renvoie aussi à la commande. Le territoire d'étude n'était pas défini dans le cahier des charges de la consultation. Le choix du territoire d'action faisait partie des questions posées au maître d'œuvre.

Les écoles françaises de formation de paysagistes concepteurs insistent toujours sur la notion de cadrage et de prise en compte du contexte bien au delà des limites foncières de la parcelle à étudier. Dans le cas présent, les limites d'interventions n'ont pas été données par la maîtrise d'ouvrage. Sur le terrain, après mise œuvre du projet l'emprise spatiale de la Grünmetropole reste floue. On y entre sans s'en apercevoir. Pour autant il est évident sur place que l'on est à l'intérieur de la Grünmetropole. La notion de limite ne se pose pas ici par la définition d'intérieurs ou d'extérieurs mais par la perception d'une densité, d'une dynamique qui ouvre de manière choisie et pertinente sur différents horizons. On retrouve des pratiques d'agences de paysage maître d'œuvre néerlandaises¹¹⁷ pour lesquelles un certain nombre de projets initient des densités par des aménagements des réalisations de places publiques ou de jardins, sans travailler les lisières ou les contours. En France, la pensée paysagiste donne une très grande importance à ces limites, qu'elles soient traitées en rupture, continuité, transition, gradation... . Une équipe¹¹⁸ de Projet du Grand Paris a d'ailleurs insisté sur l'attention à porter à ces espaces de transitions, ces lisières comme motifs de paysages urbains. L'Agence n'avait pas d'a priori sur les limites extérieures, même si l'on comprend bien que dans un contexte trinational un travail sur la thématique de la frontière pouvait se révéler pertinent. On peut aussi comprendre cette attitude comme une évolution des pratiques des paysagistes et des discours qu'ils portent sur leur travail avec la mise à l'honneur de la notion d'horizon, par le biais de la littérature, mis à l'honneur par Michel Collot puis Michel Corajoud.¹¹⁹ Dans la proposition de l'Agence Ter, l'image de

¹¹⁶Par exemple dans les Parcs naturels régionaux Français, certaines villes jouent le rôle de « ville porte ». Dans cet ensemble de la Grünmetropole, aucun village ne joue ce rôle.

¹¹⁷ Par exemple celles des agence B&B ou OMA

¹¹⁸ Équipe de Jean Nouvel.

¹¹⁹ Michel, Collot : *l'horizon fabuleux*. Paris, Corti 1988, 256p. Conférence de Michel Corajoud mis en ligne sur son site web : <http://corajoudmichel.nerim.net/textesdisponibles.html>

l'horizon renvoie tant à celle des horizons visuels – infini, étendue, partie, qu'aux horizons invisibles ou souterrains : épaisseurs de sols, couches géologiques.

Un contexte politique, l'Euroregion

L'Euroregion Rhin-Meuse dans laquelle se développe le projet Grünmetropol fut créée en 1976 ce qui en fait une des plus anciennes coopérations transfrontalières européennes. Sa mission est de renforcer ou créer des liens et des dispositifs de coopération entre les trois pays « afin de trouver des solutions communes à des questions communes ». Elle cherche à inciter les diverses populations à prendre conscience de la nécessaire coopération au-delà des frontières. Elles s'adressent aussi aux collectivités, aux élus, aux administrations... les lois communautaires qui s'expriment sous la forme de directives européennes vont également dans ce sens¹²⁰. Chaque Eurorégion se décline en plusieurs entités géographiques et administratives locales qui se dotent, sous l'égide de l'Union Européenne, d'un comité de pilotage, l'Agentur en Allemagne, dans lequel les collectivités territoriales de chaque pays sont représentées. Les actions sont financées par la Communauté Européenne, par le programme Interreg III pour la phase de 2008 et Interreg IV pour les actions en cours. Pour être éligible aux programmes Interreg, les projets doivent favoriser l'intérêt transfrontalier, les mobilités, les continuités des cheminements.

Dans tous ses projets, les modes de gouvernance y occupent une place importante. De nombreuses réunions de concertation sont organisées. Elles ne pratiquent pas une forme d'irénisme mais elles font participer les différents acteurs sous forme d'ateliers et de workshops. La mise en place du projet s'accompagne également d'outils pédagogiques, d'informations et de supports sous forme de cartes, bornes interactives, signalétique¹²¹.

Notons ici deux aspects importants de la commande : provoquer la création d'une nouvelle identité pour un ensemble régional sans définir de territoire précis et rechercher de nouvelles relations entre les régions et les cultures par le paysage.

¹²⁰ Par exemple Directive Cadre Européenne de l'Eau de 2000, Directive cadre Habitats (trame verte et Bleue, 1992)...

¹²¹ 3 ans après, les documentations sont épuisées et en cours de réimpression.

Le temps du projet, la réponse des paysagistes

Cette région a accueilli au siècle dernier une activité liée à l'exploitation du charbon (première ouverture de mine en 1901, dernière fermeture des mines 1987 à Berringen et 1992 à Zolven). La fermeture des mines et des activités qui y étaient associées avait provoqué une crise économique grave, malgré la mise en réserve de fonds d'investissement en préparation des mutations professionnelles possibles. Beaucoup de chômage et de pertes démographiques, avec une déprise économique importante. Comment retrouver un dynamisme ? L'ambition était donc de recréer un cadre de vie de qualité pour les entreprises et investisseurs potentiels en réutilisant ce passé industriel.

Le Groupe de pilotage lança un concours restreint d'appel à candidature auprès de concepteurs afin qu'ils trouvent un concept fort pour donner une identité à la trinationnalité. Le mandataire de l'équipe pouvait être artiste, chercheur ou concepteur : architecte, urbaniste, paysagiste... Le projet lauréat fut celui proposé par l'équipe de l'Agence Ter. La proposition portait sur un projet de « grand territoire » qui se transforma en proposition d'un Masterplan.¹²²

Le master plan est encore aujourd'hui complété par différentes actions ponctuelles d'artistes et de paysagistes sur des lieux spécifiques.

Comme évoqués précédemment, les contours du territoire n'étaient pas fixés d'avance par la maîtrise d'ouvrage. Sa seule exigence était d'intégrer des territoires des trois nationalités. Cela a conduit l'Agence Ter à s'appuyer sur une stratégie liée à l'étendue, en commençant par la recherche de la bonne dimension de cette « métropole verte »

« La découverte dans les cartes géologiques de la couche souterraine continue de charbon traversant les frontières nous est tout de suite apparue comme porteuse de projets et de sa dimension. C'est en désignant cette forme oblongue de près de deux cents kilomètres de long sur une trentaine de kilomètres de large, comme socle du futur projet que nous avons réussi à convaincre les populations. Les travaux se sont déroulés au cours d'un processus très ouvert de dialogue, organisé par la maîtrise d'ouvrage, l'Euregionale Agentur, sous forme de workshops avec les différents acteurs et associations. Le travail a duré près d'un an et demi. Un consensus s'est vite dégagé pour délimiter les contours du projet selon le même gabarit que la nappe souterraine de charbon. Bien qu'invisible, cette dernière reste très présente dans l'histoire des familles de cette région, chacune ayant au moins un membre ayant travaillé à la mine : elle symbolise à la fois l'histoire

Si ce projet ne fut pas retenu pour l'ensemble de la Grünmetropole, il fut néanmoins réalisé un projet d'installation artistique et d'interprétation près d'une carrière spectaculaire.

commune et le socle du renouveau. À partir d'une vision partagée de ce socle transnational, un projet de développement de la métropole verte s'est peu à peu mis en place, avec principalement la création d'un réseau articulé autour de deux grandes routes structurantes, l'une métropolitaine reliant les centre-ville et l'autre cyclable longeant les cours d'eau et reliant les parcs, complétées par le développement de nombreux projets intercommunaux ciblés. »¹²³

Le contexte trinational de multiculturalisme et de multilinguisme ne devait pas être un frein à ce projet. Les ateliers et workshops ont joué un rôle pédagogique. « *Ces workshops réguliers nous ont automatiquement et régulièrement mis en contact avec les différentes sensibilités et susceptibilités des acteurs; d'un rendez-vous à l'autre, les réticences exprimées au cours des échanges devaient être intégrées ou vaincues* ».

L'ensemble des discussions et les propositions des paysagistes donnèrent lieu à la rédaction d'un document partagé et validé par les différents partenaires. Il est composé de documents graphiques et de textes qui engagent chaque commune. Il constitue un Masterplan signé par les maires des trente-sept communes impliquées. Ce document dépasse le cadre d'un outil de programmation ou de chartre de paysage. Il propose des actions et des réalisations.

Un socle de projet d'origine géologique

La valorisation d'une strate géologique est familière de l'Agence Ter : « penser en Strates », en épaisseur, y compris celles du sol et du sous-sol¹²⁴. La géologie renvoie à des composantes de la géographie physique, discipline qui est de plus en plus invitée dans les études et les projets d'urbanisme et de paysage. Ce sont des données objectives à partir desquelles sont élaborés une orientation projectuelle et un parti d'aménagement. Le processus mis en œuvre consiste à rechercher dans le terrain (au sens du sociologue) des paramètres invariants à préserver et à identifier des situations à conforter ou dont les mutations seront possibles.

¹²³ Extrait interview Henri Bava Mars 2011 réalisé dans le cadre de cette recherche.

¹²⁴ L'Agence Ter en a fait un titre d'ouvrage qui présente son travail : Agence Ter--Henri Bava, Michel Hoessler, Olivier Philippe : *Eaux, strates et horizons*. Lucerne: Quart Editions, 2001. 77p.

Citons également ici la revue de sciences humaines créée en 1986, *Strates, Matériaux pour la recherche en sciences sociales* qui est une collection d'ouvrages éditée par le Laboratoire dynamiques sociales et recomposition des espaces (Ladyss), notamment le numéro 13, 2007 : *Paysage urbain: genèse, représentations, enjeux contemporains*.

La réactivation de la géographie physique comme modèle ou argument de démonstration par les paysagistes est assez récente.¹²⁵ La géographie fut toujours présente comme outil ou référence mais elle est aujourd'hui mobilisée comme mode opératoire dans l'énoncé des projets de paysage et d'urbanisme. Elle inscrit le propos dans un discours scientifique, de naturaliste, qui observe et reconnaît les grandes structures du paysage naturel et anthropique. Elle apporte un argument scientifique qui vient conforter les propos, les engagements dessinés. En effet l'exposé d'une entité de géographie physique ne peut pas être contesté. Un argument géographique est fédérateur. C'est un atout pour partager un projet à l'échelle de la Grünmetropole.

Dans Grünmetropole, la reconnaissance du sous-sol permet à l'Agence Ter de définir le lieu du projet, son enveloppe dans l'ensemble du territoire de l'Euroregion. Cette démarche ne s'inscrit pas dans une démarche de protection de paysages, ni d'interprétation d'un paysage ancien, contrairement à ce qui peut se faire en France à propos de sites historiques.¹²⁶

À la différence des procédures de classement ou plus généralement des mesures de protections, la donnée géologique est à Grünmetropole un paramètre déclencheur qui inscrit le projet dans le temps long. Ce passé promet un renouvellement résolument tourné vers le futur. La dimension géologique qui a induit des émergences et des activités humaines dont on reconnaît la valeur culturelle et esthétique, en surface, ne constitue pas un aboutissement mais annonce un lien de parenté, de communauté entre différents partenaires. La réalité matérielle souterraine se transpose en surface en un lien immatériel qui permet aux habitants et aux élus de Grünmetropole de partager une dynamique de

¹²⁵ Dans la revue *Architecture d'Aujourd'hui*, oct-nov 1972 p 54 Wallace, Mc Harg paysagistes, Roberts et Todd Une autre équipe dirigée par un artiste fut remarquée : elle avait proposé un projet qui ne portait pas sur l'étendue mais condensait sur un seul lieu toute l'action d'identification de la région transfrontalière par le biais d'un objet spectaculaire placé dans une carrière de lignite située sur le territoire allemand.

Les architectes rédigent un article : « Analyse écologique », qui place la pensée écologique et géographique dans la démarche de projet. EN France, Alexandre Chemetoff a fréquemment intégré la géographie dans la présentation de ses projets, que ce soit à Nancy pour la vallée de la Bièvre...

On peut également citer dans le numéro de décembre 1981 de la revue *Architecture d'Aujourd'hui* l'article de Michel Corajoud p. 2 et celui Vittorio Gregotti p. 10.

¹²⁶ Par exemple, l'identité géologique est un élément patrimonial qui participe à la justification de la demande d'inscription du bassin minier du Nord Pas de Calais au Patrimoine de l'UNESCO.

projet. On rencontre ici une qualité souvent revendiquée par les paysagistes qui consiste à créer des liens, à jouer un rôle de médiateur, de passeur. Cette ambition prend forme dans cette étude de cas.

Une fois l'ensemble des partenaires réunis autour d'un socle géologique commun, le projet reste à faire. L'idée développée par l'Agence Ter fut de proposer deux circuits de découverte du territoire, circuits établis en concertation avec les partenaires locaux de chaque commune. Deux modes de déplacement et de parcours du paysage: une route pour les automobiliste, la route métropolitaine, qui deviendra la route bleue, une route cyclable, la route verte, pour les déplacements à vélo.



Entrelacement de routes bleue (en rouge) et verte. Agence Ter, Karlsruhe.

Deux circuits pour re-créer un paysage, une route verte et une route bleue

Deux cheminements sont destinés à créer un nouveau paysage pour souligner celui qui existe. La création de ces deux circuits, la « route verte cycliste » et la « route bleue métropolitaine », permet de donner une adresse aux différents lieux dispersés sur la surface de ce socle géologique commun. Quatre-vingt-dix pour cent des tracés existaient déjà. Le projet consista à identifier chaque tronçon de route au sein des réseaux de circulations existants et à compléter et relier les voies manquantes.

Les deux routes sont individualisées par un système de signalisation tous les kilomètres et par un système homogène d'adressage et d'orientation. Le réseau crée mesure plus de deux cents kilomètres. Les routes sont connectées entre elles et reliées aux accès autoroutiers et aux aires de stationnement pour une meilleure flexibilité d'utilisation.



Trois maires, un Belge, un Allemand et un Néerlandais devant un croisement de routes bleue et verte

Dans la première phase du master plan,¹²⁷ l'idée s'était arrêtée sur la création d'une « route rouge » et « d'une route verte ». La route rouge devait être associée à la notion d'énergie et d'industrie, au regard du passé et des activités en cours d'installation sur le site (champ de panneaux solaires, fermes d'éoliennes, carrières de lignites à ciel ouvert). La « route verte » devait relier les fonds de vallées et le réseau hydrographique.

Leur nom a évolué en route bleue et verte dans la logique de la mise en place du programme européen de Trame verte et bleue. Ce projet s'inscrit dans le maillage écologique européen.

Les circuits ont évolué dans leurs contenus. La route bleue est réservée aux automobilistes, la verte aux cyclistes. Le code bleu est utilisé pour ce projet de Grünmetropole et aussi pour la signalétique d'autres circuits touristiques à caractère européen. La route bleue de Grünmetropole croise la route de l'énergie, la route européenne du patrimoine industriel ainsi que la route Charlemagne. Chacune est signalée par un hexagone bleu.

¹²⁷ Cf carte de présentation du Master plan.

Cette multiplication de parcours illustre la richesse culturelle identifiée dans la Grünmetropole. La route métropolitaine de la Grünmetropole n'est pas thématique. Elle permet de visiter différents types de paysages et une grande variété d'animations en différents lieux. Elle joue un rôle majeur dans la construction identitaire en reliant rapidement les paysages remarquables et les centres d'intérêt.

Chaque maire a été consulté pour choisir la route de sa commune qui pourrait être rebaptisée « route métropolitaine ». Cette route permet d'accéder aux meilleurs points de vues mais aussi de traverser les paysages les plus intéressants. La route métropolitaine présente un intérêt de desserte locale et de desserte régionale. Elles concernent plusieurs échelles de déplacement. Un concours de signalétique fut lancé pour conférer un caractère identitaire à la Grünmetropole.

La route verte : la route cyclable. Les parcours et le paysage réinventés se fondent sur un patrimoine postindustriel ainsi que sur un paysage existant, aux multiples qualités.

L'idée première fut de relier par un réseau de pistes cyclables les fonds de vallée et les parcs. Cette « route verte » s'inscrit également dans le réseau des pistes cyclables de la région. Il propose plusieurs types de circuits. Des boucles et des circuits ouverts interconnectés aux centres urbains, aux sites touristiques et aux pôles économiques, culturels. Chaque proposition se décline elle-même à plusieurs échelles et organise des relations pour les usages et la compréhension du site avec d'autres éléments du projet. Plus clairement, la route bleue est pensée pour elle-même mais aussi dans ses relations aux autres routes, aux aménagements et sites importants. Cette pensée complexe est mise à l'œuvre pour chaque paramètre du projet.

L'ambition était de créer un projet de paysage et un projet social sans oublier les objectifs de biodiversité de la Trame Verte et Bleue. En reliant la route verte, cyclable, avec les réseaux hydrographiques, les gigantesques parcs urbains existants à proximité de l'eau devinrent accessibles.

Cette route verte n'est pas simplement un élément fonctionnel de liaison, c'est aussi un élément qui rend visible tout un environnement, qui est le vecteur du paysage le long duquel sera développée une stratégie écologique de renaturation des voies d'eau. De plus, chaque fois que la route verte se rapproche d'un cours d'eau ou d'un parc naturel, des postes d'observation ont été installés. Les tourelles, des structures verticales permettent de s'élever au dessus du terrain très plat pour découvrir un panorama par dessus la canopée

des arbres, pour voir au loin et pour permettre à chacun de se situer et de s'orienter dans un ensemble plus vaste.

On retrouve le principe de belvédères installés en haut des terrils, avec la mise en scène du paysage que l'on voit et du paysage où l'on est.

Réinventer un paysage en le désignant.

Le nom du projet lui même, la Grünmetropole, la métropole verte est un terme générique non attaché à une toponymie, à un élément qui n'appartiendrait qu'à ce territoire. La dénomination du projet porte en elle une forme d'utopie. Le grün, le vert, renvoie aux éléments naturels anciens milieux écologiques plus récents qui se sont installés sur les terrils, sur les déchets de l'industrie minière. Les champs cultivés sont également interprétés comme motifs de nature dans une relation ville campagne.

Les termes de communication du projet reprennent cette ambition de créer un nouveau paysage. L'ensemble des actions, celles de l'Agence Ter et celle des autres bureaux d'études qui sont intervenus ponctuellement consiste en l'organisation d'un parcours et en l'aménagement de quelques points d'appels, de belvédères, ou en la mise en scène de quelques éléments culturels et ou récréatifs (sport, nature).

Autrement dit, un paysage est inventé en créant des circuits de découverte en son sein. Les aménagements sont ponctuels et l'essentiel du paysage de la Grünmetropole est inchangé. Tout se passe comme si le fait de définir un tracé, un parcours, qu'il soit en automobile ou en vélo, suffise en soi pour renouveler le paysage. Provoquer un nouveau regard sur un paysage existant le transforme. Les aménagements sobres et ciblés suffisent à modifier ce regard. Cette démarche est commune à tous les projets de paysage. Un paysage préexiste à tout projet de paysage. Le paysage existe au travers de la construction intellectuelle de celui qui le regarde. ¹²⁸

Dans ce projet sont réactivées les pratiques de mises en scène thématique, d'organisation de panoramas, ce qui n'était plus revendiqué comme un acte prioritaire dans la composition et la transformation des paysages depuis plusieurs années.

On retrouve une forme de filiation avec les formes de reconnaissance des valeurs patrimoniales et culturelles aux paysages inventés par les membres du Touring club en France en 1880 puis déclinées à la fois dans les guides de voyages et dans les lois de

¹²⁸ Cf. Alain Roger.

protection des sites et des monuments¹²⁹. Dans le cas de Grünmetropole, le paysage est inventé par une succession de cadrage et de point de vue sur des paysages existants (sites naturels, patrimoniaux, lieux culturels...) et aussi par la création d'événements et d'espaces qui sont mis en valeur pour eux-mêmes et pour l'ensemble du projet. Ainsi le long de ces routes vertes et bleues se rencontrent des projets de taille et de rayonnement très variables.

Ici est aménagé un belvédère avec implantation d'une structure géante qui expose les nouvelles technologies, là un parcours mène au sommet d'un terril souligné par une poutre métal peinte en rouge dont la couleur vient contraster avec le sol noir. Ailleurs, des postes d'interprétations sont disposés devant certains bâtiments etc. Les aménagements montrent, expliquent, ils donnent à voir.

Le projet de Grünmetropole joue toutes les échelles de perception de perception du paysage. Il se situe à différentes échelles spatiale et temporelles.

En tant que paysagiste, on a coutume de penser qu'un projet de paysage commence à la réception des travaux. Le projet commence, prend vie quand les travaux sont achevés. Lorsqu'on livre les aménagements à la fois au sens énoncés dans les marchés publics mais surtout en tant que mise à disposition pour le public. Le projet sera en effet transformé par ce public, par tous les flux qui vont le parcourir.

Dans le cas de Grünmetropole, cette idée de commencement au terme de l'étude et de sa mise en œuvre est une fois de plus vérifiée. Le projet va acquérir une forme d'autonomie au sein des cadres et structures donnés par le Master plan. Chaque élu fera évoluer le projet avec ses administrés.

Le master plan et les interventions de l'agence Ter mettent en action différents modes opératoires du projet de paysage : transformation matérielle de l'espace par des projets de maîtrise d'œuvre, modification des regards portés sur un cadre de vie préexistant. Ce projet engage la possibilité de nouvelles interventions sans rien figer d'avance. C'est dans cette simultanéité, cette multiplicité d'orientations d'un seul projet que se crée un mouvement dynamique et que s'ouvre un champ de possibles.

Cette dynamique trouve un mode d'expression dans les outils de communications du projet. Dans le choix de l'ADN comme métaphore des routes vertes et bleues. Elle pose

¹²⁹ Cf. Beradette Lizet in : *Le paysage au pluriel*.

également une question sur la place donnée à l'histoire dans les actions de transformation des paysages.

Métaphore dynamique et vitaliste

Les deux routes structurantes du projet d'identification (la verte et la bleue) s'enlacent sur tout le territoire d'où la métaphore de l'ADN utilisée pour communiquer et faire partager ce projet. Il est intéressant de noter que, à partir d'une mise en avant d'un élément géologique, d'un dénominateur commun qui inscrit le territoire concerné dans le temps long, la métaphore choisie n'est pas un motif de paysage ni de géographie mais une métaphore biologique : la double hélice des chaînes protéiniques d'ADN.

Une idée complexe doit s'exprimer par une expression simple, « *la complexité appelle la simplicité* », nous dit Frédéric Bonnet de l'agence OBRAS.¹³⁰ Les images verbales et iconiques sont porteuses de récits, elles sont très importantes dans les négociations et acceptations des projets.¹³¹ Les métaphores anatomiques sont souvent utilisées pour raconter un projet d'urbanisme, de paysage. Les concepteurs parlent de squelettes, d'ossatures, voire d'articulations, de poumons, de cœur ou de peau. Ces métaphores sont statiques, structurelles ou présentent des organes vitaux. La métaphore de l'ADN propose une image intelligente et dynamique.

Par définition, l'ADN est le support d'information génétique dont la structure est celle d'une double hélice qui a une capacité de réplication, de régénération. Les images de synthèse présentent toujours ces hélices en déplacement, en mouvement. Source de régénérescence et de stabilité, l'ADN traverse les échelles de la matière vivante. Les qualités implicitement attachées à l'ADN – intelligence, complexité, capacité à créer, régénérer –, sont renvoyées à Grünmetropole. Cette métaphore exprime l'idée de renaissance en action. Elle valorise des paysages et des habitants qui avaient été fortement affectés par le déclin des industries attachées au charbon. Cette métaphore est efficace comme outil d'accompagnement du projet. Elle fut traduite dans une signalétique qui ponctue les parcours sous forme de trois X, trois chromosomes qui s'entrecroisent.

¹³⁰ In Ariella Masboungi : *dessine moi une ville*. Paris, le Moniteur 2011.

¹³¹ Sur cette question, se rapporter au rapport de recherche Sous la direction de Enrico Chapel et d'Isabelle Grudet, avec la collaboration de Thierry Mandoul, *L'image spatiale dans les processus négociés du projet urbain*, PUCA / Ministère de l'Équipement / LET, Paris, octobre 2005.

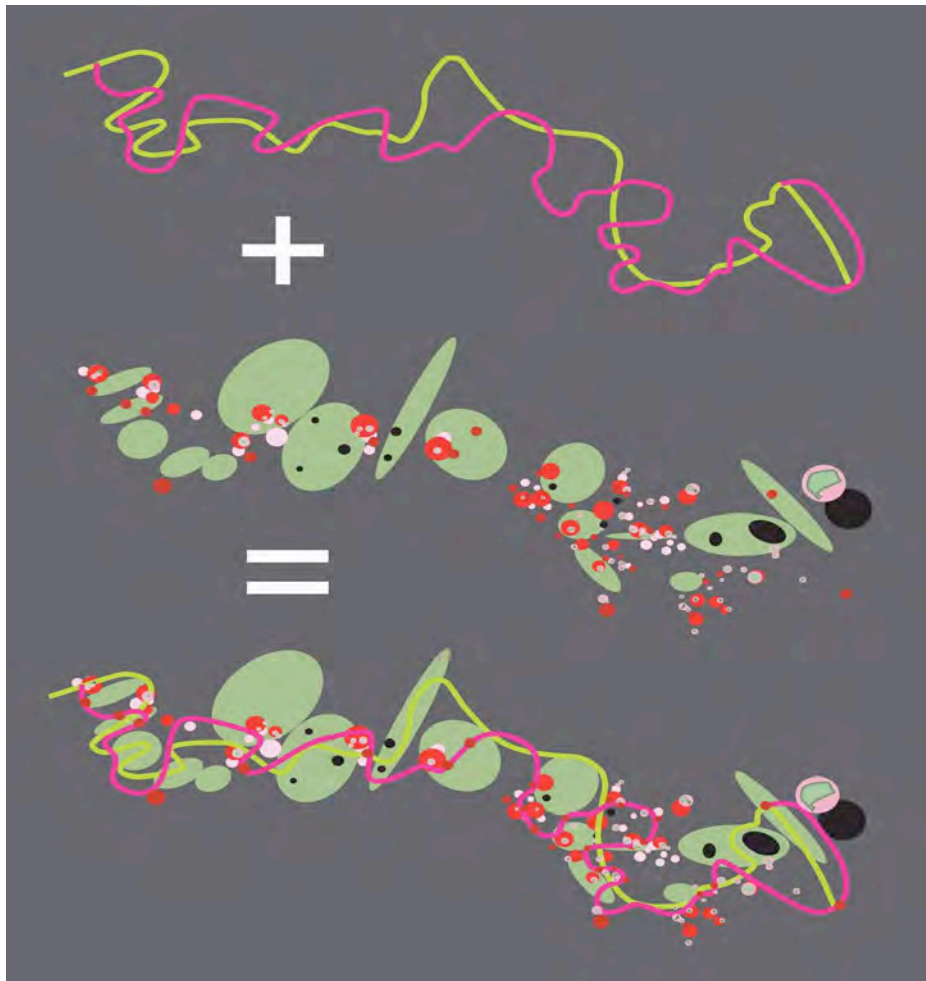


Diagramme du Master Plan Grünmetropole, agence Ter-Karlsruhe

Aujourd'hui les panneaux de signalisation pâlissent. Les bornes interactives ne sont parfois plus accessibles Est-ce que l'on s'égare sur le terrain ? Non. On découvre un paysage dans lequel des mises en relations visuelles et symboliques sont effectuées efficacement. Les signes de la métaphore s'effacent au profit d'une expérience concrète rendue possible par le projet de paysage.

Quelle place pour l'histoire ?

L'histoire du temps long, de l'échelle de la construction de la terre et de ses mouvements telluriques est mobilisée par les concepteurs comme liant, comme socle et dénominateur commun entre les différents territoires et les disparités culturelles.

Ce site a des valeurs patrimoniales indéniables, surtout depuis la popularité de l'opération de Emscher Park dans la Ruhr, il n'y a plus de doute possible sur le regard positif à porter sur les le patrimoine industriel du siècle dernier. On ne peut remettre en

cause valeur pittoresque et mémorielle des ruines industrielles.¹³² Dans le projet de Grünmetropole, l'histoire et le patrimoine deviennent des éléments parmi d'autres. La démarche est très différente des formes de patrimonialisation française qui créent des sentiers d'interprétations, muséifie certains sites. Elle est très différente également du mode de valorisation d'un patrimoine industriel comme à Emscher Park.

Le parti pris n'est pas historique ni tourné vers le passé. L'histoire n'est pas oubliée ni niée. Elle agit comme moteur d'un mouvement général est engagé vers l'avenir. Les programmes européens de routes industrielles ou routes de Charlemagne s'inscrivent dans un récit historique. Les routes verte et bleue de Grünmetropole invitent à parcourir la métropole dans toutes ses composantes et à différents rythmes qui peuvent être recomposés entre eux.

En guise de conclusion : un projet de métropolisation par le projet de paysage

Finalement, le processus de projet de l'agence Ter pour la Grünmetropole, est à la fois classique et innovant.

Il est classique pour un paysagiste de s'interroger sur les différentes échelles spatiales et temporelles, de penser l'étendue et le local, l'emboîtement des échelles. C'est donc sans étonnement que nous retrouvons ces questionnements multiscalaires dans les propositions de l'agence Ter.

L'originalité réside dans la place donnée aux différents outils du projet.

La géologie permet de fédérer un groupe d'acteurs mais n'est plus activée pour elle-même une fois l'équipe trinationale engagée dans le processus. L'histoire est inscrite sans priorité dans les actions à mettre en œuvre. Les aménagements servent la vie du quotidien et de l'exceptionnel où se mêlent des pratiques de loisir, de contemplation et de recherche d'expériences individuelles.

La reconversion des sites industriels n'est pas envisagée, elle n'est pas interdite non plus. La question est ailleurs. Le projet propose une démarche très différente de celle de Emscher Park à dessein. La Grünmetropole se construit une nouvelle identité en élaborant simultanément une stratégie attachée à des réalisations à différentes échelles et des modes d'accessibilité à ses territoires. La stratégie devient un mode opératoire du projet en terme

¹³² Philippe Nys, «*Du paysage aux confins de l'image*», in Aline Bergé et Michel Collot (dir.), *Paysage et modernité(s)*, Bruxelles, Ousia éditeur, coll. «Recueil», 2007, p 66-86.

d'anticipation, d'inscription d'une pensée dans le temps long, dans la gestion des paradoxes et des contradictions des enjeux des différents acteurs. Il ne propose aucun aménagement préférentiel pour les villes phares de Grünmetropole mais engage une dynamique de développement qui concerne l'ensemble du territoire. Peut-on dire qu'il permet une métropolisation ?

Un processus de métropolisation à l'œuvre ?

Il est nécessaire ici de revenir aux définitions des termes de « métropole » et « métropolisation ». Nous avons choisi deux dictionnaires de synthèse.

Métropolisation¹³³ : « Concentration de valeurs à l'intérieur et autour des villes les plus importantes. ...(...)... La métropole n'est donc pas un simple phénomène de croissance des grandes agglomérations. C'est un processus qui fait entrer l'aire de fonctionnement quotidien de ces grandes agglomérations, des villes et des villages de plus en plus éloignés et qui engendre aussi des morphologies urbaines mais aussi rurales de type nouveau. (...) »

Métropole. Dans l'article « Métropole » du dictionnaire des mots de la ville,¹³⁴ les auteurs nous rappellent la dimension maternelle attachée à l'étymologie du terme, « ville mère en grec » : « Les géographes peinent à se mettre d'accord précisément sur la signification du mot. Il a toujours été utilisé pour désigner deux qualités : une forte population et une aptitude à l'organisation de la vie économique, financière et culturelle souvent conçue comme commandement. Le mot métropole, ambivalent dans sa signification l'est aussi dans l'appréciation de l'objet qu'il désigne. Il a une très forte connotation positive qui se traduit dans l'emploi fréquent et surtout renouvelé du terme pour nommer des hôtels, des compagnies d'assurance, puis des périodiques, avant d'être massivement et récemment repris par les élus pour appeler les espaces intercommunaux nouveaux : ainsi sont nées Lille-Métropole, Chambéry métropole... »

Les définitions nous rappellent que la notion de métropolisation renvoie à des idées d'interactions, à la notion de bassin de vie. Elle ne suppose pas de continuité d'un tissu urbain mais la continuité des relations et de déplacements. Elle intègre de fait un espace qui se déploie dans le temps et au-delà des situations individuelles. La métropolisation

¹³³ François Ascher in Jacques Lévy & Michel Lussault (dir.) : *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des Sociétés*.

¹³⁴ Catherine Lamarre et Christian Maumi, in : Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (dir.) : *L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés*, Robert Laffont, Paris, 2010. p.753-759.

s'accompagne de la construction d'un sentiment d'appartenance et par la même de reconnaissance d'un paysage.

C'est l'ambition que s'est donnée la maîtrise d'ouvrage de Grünmetropole, c'est aussi ce à quoi elle est parvenue. Le master plan de l'Agence Ter a provoqué une démarche et des actions. L'attention au paysage, les outils et processus de projet des paysagistes mobilisés ont permis de créer physiquement et symboliquement des tensions, des relations entre distances et temps. Le projet et ses applications donne à voir. il transforme le regard et la valeur sur ce qui est vu et en résonnance, il transforme celui qui le regarde. Des aménagements sobres suffisent à souligner un paysage.

Ce projet présente un intérêt en soi en tant que processus, indépendamment de l'échelle du territoire de la maîtrise d'ouvrage. Tout comme la pensée qui n'a pas d'échelle il exprime comment la mise en relation, les traversées spatiales et intellectuelles, les questions de flux comprises le plus largement possible, sont les composantes du projet de paysage mis à l'œuvre.

3.7 L'identité métropolitaine d'une frange urbaine : les parcs agricoles de Barnim-Berlin (Schirmer & Kernbach ; plancontext ; atelier Loidl, Berlin)

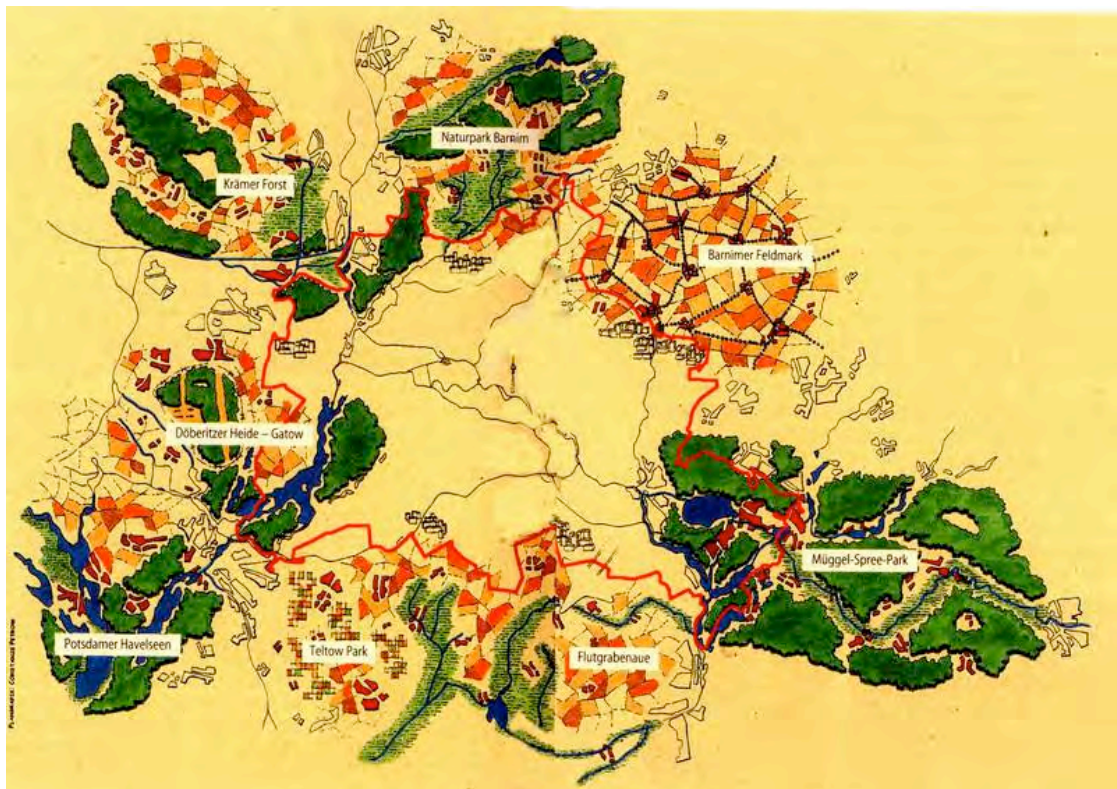
(Corinne Jaquand)

Desservis par deux lignes de S-Bahn, les parcs agricoles du Barnim forment un lien d'ouest en est entre le village de Karow et ses villas de l'entre-deux-guerres, la ville nouvelle qui porte le même nom, le grand ensemble préfabriqué de Wartenberg des années 1970 et l'ancien village-rue de Falkenberg. Ils participent au programme mis en place par le Sénat de l'Environnement pour compenser le manque d'espaces publics en périphérie au regard de ceux réalisés au centre de la capitale. Ils ont été aménagés entre 1999 et 2007 à la suite de trois concours remportés par des équipes de paysagistes sur de vastes territoires en connexion : « Neue Wiesen », 86 ha, (Schirmer & Kernbach) ; « Landschaftspark Wartenberger-Feldmark », 210 ha (Plancontext) ; « Gut Falkenberg » (atelier Loidl). Les terrains, en limite du Brandebourg, ont été rétrocédés au Land de Berlin après la Réunification. La maîtrise d'ouvrage a été faite par le service des espaces verts du Sénat pour l'Environnement, depuis les études préalables jusqu'à la réalisation, en passant par le programme et l'analyse des propositions. Le périmètre d'intervention n'a pas été limité pour permettre de prendre en compte les franges urbaines du site. Les équipes ont pu s'en saisir à leur gré.

Le paysage agricole a été convoqué pour donner un sens culturel à la vie en périphérie et contribuer à créer du lien social entre des populations qui ont pu subir un déracinement territorial ou symbolique : issues principalement de l'ex-RDA, elles ont traversé en vingt ans une mutation sociale et culturelle non négligeable. Bien qu'ayant connu quelques dégradations au départ, ce nouvel espace public fait dorénavant la fierté des habitants. A Berlin-Barnim, le sourire de passants à qui l'on demande son chemin avec l'accent étranger, le contentement d'un promeneur croisé en fauteuil roulant devant de robustes vaches écossaises, l'indifférence pressée d'un groupe de jeunes en planche à roulette, témoignent du sentiment de valorisation partagé par toutes les générations. La fréquentation régulière de ces espaces publics « dans les champs », y compris en semaine,

est l'indice d'une attente sociétale généralement sous-estimée par les professionnels de l'aménagement.¹³⁵

L'agriculture urbaine ne s'y réduit pas à la mise en paysage de résidus cultivés, vestiges d'une production économique en déshérence (le terrain était occupé auparavant par des parcelles maraîchères en location). Dans ces parcs d'un genre nouveau, la promenade des urbains s'accomode d'une agriculture faiblement mécanisée. De taille moyenne, les parcelles agricoles redéfinies accueillent des vergers, des champs de pommes de terre, quelques pâturages, et sont libres d'additifs chimiques polluants, condition sine qua non pour la fréquentation du public. La viabilité économique de ces parcs agricoles est en tout cas réelle. La liste d'attente des exploitants intéressés pour louer des parcelles dans le programme en cours sur l'ancien aéroport de Gatow, dans le sud-ouest de Berlin, en est le signe.¹³⁶



Système des parcs régionaux Berlin-Brandebourg, Senatsverwaltung für Stadtplanung und Umweltschutz

¹³⁵ Quelques artistes attentifs aux modes de vie y sont depuis longtemps sensibles – comme le cinéaste Eric Rohmer qui, dans *L'arbre, le maire et la médiathèque* (1993), fait dire à la fille de l'instituteur du village que ce qui manque à la campagne ce sont des jardins publics pour y jouer, les champs et les chemins étant devenus inaccessibles.

¹³⁶ La paysagiste Gabriela Kiefer a remporté en mai 2011 le concours pour le parc agricole de Gatow.

Esthétique globalisée et tradition nationale

A la première impression, les *Landschaftsparkes* du Barnim ne se distinguent pas du nouveau naturalisme qui caractérise nombre de grands parcs péri-urbains. En étroite relation avec le contexte du site, ils évitent les artifices et renforcent les anciennes structures. Ils « révèlent », selon un terme cher aux paysagistes français, à la fois les qualités géographiques du lieu et quelques traces historiques de son occupation.

Jusqu'aux années 30, le plateau du Barnim faisait partie des vastes champs d'épandage qui entouraient Berlin. Les premières stations d'épuration le restituèrent à l'agriculture sous la forme de parcelles maraîchères distribuées à des exploitants. Avec la collectivisation des sols entreprise sous la RDA, les fossés de drainage et les petits cours d'eau qui dévalaient vers le sud jusqu'aux affluents de la Spree ont été busés. Les anciennes structures végétales, les haies et les allées, se sont dégradées.

Aujourd'hui, la dynamique des eaux fête sa renaissance. Fossés et ruisseaux ont été découverts et renaturés.

Le projet décline le grand paysage à différentes échelles. A certains endroits, les sols ont été remodelés pour le plaisir de l'œil averti. Des chaussées renforcées par de petits murets de gabions ou des bandes de ciment courent en parallèle aux anciennes structures végétales. La nouvelle topographie engendre des promenades qui offrent des vues dégagées sur l'épaisseur de l'horizon en visant des monuments ordinaires, des silos agricoles, une usine de gravier, un lotissement caché derrière un rideau d'arbre. Sur le parcours, des fantaisies inspirées du land-art : des reliques vernaculaires, des pièces de bois, des abreuvoirs – des déjà-vu des déjà-là, sont sorties de leur contexte et déplacées plus loin. Renversées cul-tête ou tournées dans une autre position, elles finissent par exister pour elles-mêmes, comme des œuvres d'art. Ainsi un groupe insolite de traverses de bois se dresse-t'il sous des lignes à haute tension formant un cercle de monolithes archaïques. Plus loin, un bunker datant de la bataille de Berlin émerge du sol et commande l'axe du chemin sablonneux qui rejoint le grand ensemble de Wartenberg en longeant un grand fossé bordé de vieux saules. A l'intersection avec un autre chemin, des observatoires d'oiseaux sont comme juchés sur des échasses. Les chemins ruraux ont été réaménagés pour le plaisir des randonneurs, des cyclistes, des handicapés en chaise roulante, des chiens et de leurs maîtres, mais aussi en fonction de la maniabilité des tracteurs. Ils sont bordés de haies vives et de buissons qui semblent avoir toujours été là, même si la plupart ont été substitués

récemment. Quelques fractales de massifs boisés en pleine croissance s'insèrent entre les champs. La rusticité des aménagements est garante de leur longévité.

Les paysagistes ont travaillé avec l'histoire-palimpseste du site dans une démarche plastique et biologique qu'ils partagent avec la plupart de leurs collègues européens. Leur seul héritage explicite est celui de Josef Peter Lenné qui, en son temps, a assimilé, dans ce qu'il est convenu d'appeler le paysagisme romantique, à la fois le naturalisme anglais et le grand paysage à la française (Lenné s'est formé à Paris chez Gabriel Thouin dans les années 1810).

De l'histoire palimpseste et de l'histoire culturelle

Les qualités d'accueil de ces parcs, leur esthétique et les valeurs sociales qu'ils véhiculent, incitent à faire quelques incursions dans l'histoire du paysagisme allemand. Car le rêve est ancien qui consiste à donner forme à un paysage nourricier. Faire de la trivialité agraire un agrément pour la promenade oisive apparaît chez quelques aristocrates éclairés au XVIII^e et XIX^e siècles sous le vocable de *Landschaftspark*. Aux lendemains de la Grande Guerre, l'idée ressurgit dans l'urbanisme fonctionnaliste, puis de nouveau aujourd'hui.

L'histoire doit être doublement convoquée pour fonder la critique de ces projets contemporains de paysage. Il y a bien sûr le contexte géo-historique du site : c'est l'histoire-palimpseste dans laquelle puise de façon sélective les paysagistes-concepteurs pour orienter leur rapport au sol et fabriquer un récit. Elle recouvre des temporalités paradoxales, le temps immémorial de la fabrication tellurique du sol « naturel », mais aussi le temps de l'occupation humaine et la constitution du sol « culturel ». Mais il y a une autre écriture de l'histoire, qui n'est pas celle du territoire du projet, et qui renvoie aux représentations du couple ville/nature et ville/campagne qui imprègnent l'imaginaire de la société, l'infra-texte des discours politiques et constituent des sortes de standards ou de paradigmes nationaux. L'historiographie sur les rapports entre paysage et urbanisme en rend compte, de façon encore balbutiante en France mais de façon plus constituée en Allemagne.¹³⁷ Rarement

¹³⁷ Principaux auteurs sur les parcs métropolitains et le paysagisme en Allemagne : Gert Gröning, Joachim Wolschke-Bulmahn, Vroni Hampf-Heinrich, Heinz Wiegand, Inge Maas, Michael Goecke ainsi que Dieter Hennebo, éditeur des cinq volumes *Geschichte des Stadtgrüns*, Hannovre/Berlin, Patzer Verlag, 1962 et sq (2^{éd.} 1979-1981).

Gert Gröning et Joachim Wolschke-Buhlman ont introduit la révision du paysage sous le III^e Reich : « Politics, planning and the protection of nature : political abuse of early ecological ideas in Germany, 1933-

interrogée dans la pratique, cette histoire culturelle se trouve comme métabolisée dans le corpus réglementaire et dans les modes de faire des professions impliquées dans les transformations urbaines, paysagistes et architectes en particulier.

Car au-delà des conventions explicites, une analyse critique de ces parcs publics doit considérer l'épaisseur temporelle des représentations. Selon cette hypothèse, les parcs du Barnim ne sont pas entièrement assimilables à une esthétique globalisée contemporaine. Leur « germanité » concerne à la fois certaines séquences formelles et les attendus du programme.

Embellir le paysage nourricier : le *Landschaftspark*

Ces parcs du Barnim, l'administration du Sénat de Berlin est fière de les présenter en filiation avec les *Landschaftsparks* du XVIII^e siècle. Elle emploie même le néologisme de « *Parklandschaft* » pour qualifier cette stratégie de paysagement des territoires périphériques résiduels de la métropole.¹³⁸ Les *Landschaftsparks* ont eu pour maîtres d'œuvre des aristocrates éclairés inspirés par leurs homologues anglais. Ces grands propriétaires terriens ont étendu l'art des jardins à l'ensemble de leur domaine agricole. L'embellissement paysager de la campagne débutait par des séquences pittoresques autour de la demeure des maîtres en s'épanouissant aux confins dans un naturalisme à vaste échelle qui embrassait les champs, les fermes, les digues, les fossés.

A partir des années 1765, le Prince Leopold III de Anhalt-Dessau (1740-1817) se consacre ainsi à l'aménagement d'une série de parcs le long de l'Elbe qui deviendra son

45 », *Planning Perspectives*, 2, 1987, p. 127-148. Voir entre-autres littératures récentes : Gerd Gröning, « Teutonic Myth, rubble, and recovery : landscape architecture in Germany », in Marc Treib (dir.), *The architecture of landscape 1940-1960*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 120-153. Ainsi que le catalogue de l'exposition : Jean-Louis Cohen, *Architecture en uniforme. Projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale*, Montréal/Paris, CCA/Hazan, 2011 qui met en évidence la façon dont le paysage est utilisé pour les camps d'extermination comme une esthétique du « masque ».

¹³⁸ Voir Almut Jirku, « Encounters of the third Kind. Landscape architecture in the periphery of Berlin : New concepts and design », *De la connaissance des paysages à l'action paysagère*, colloque CNRS Paris / Cemagref Bordeaux, décembre 2004, <http://www.symposcience.org/exl-doc/colloque/ART-00001438.pdf> ; du même auteur, « Adding Third Nature to second Nature : Design strategies for peripheral landscape », in *JoLA*, printemps 2007, p. 50-63.

« *Gartenreich* ». ¹³⁹ Sur son domaine de Wörlitz, près de Dessau, il supprime les barrières entre le parc et le village où vivent paysans et artisans. L'ouverture sur ces espaces triviaux reflète l'esprit de tolérance de ce prince des Lumières. Dans le village, il fait édifier une église mais aussi une synagogue. Aux alentours du château, il dégage de la masse des arbres des *vedute* qui visent des symboles francs-maçons, une rotonde, une pyramide, des colonnes, des petits monuments, des ruines artificielles. Au milieu du parc paysager, une île drainée par des canaux est divisée en parcelles dédiées à l'agriculture expérimentale. Un simple talus supportant un chemin arboré protège le domaine des crues du fleuve.

Un demi-siècle plus tard, le Prince Hermann Pückler-Muskau (1785-1871) entreprend de paysager ses domaines de Muskau et de Branitz dans la plaine de la Neisse. Il débute son entreprise après un long séjour en Angleterre où il a visité les parcs du paysagiste Humphry Repton. Muskau adhère au naturalisme anglo-saxon en renonçant à presque toutes les séquences formelles de l'époque précédente – à l'exception de quelques « orientalismes » ramenés de ses voyages au Levant, dont une pyramide de verdure qui deviendra son cénotaphe. ¹⁴⁰ Il octroie à chaque élément bâti une fonction. Il englobe dans un dessin savant des champs cultivés, des bois, des villages, quelques fermes, en prenant soin de disposer dans la topographie des éléments architecturaux singuliers, pavillons, clochers, granges, de façon à introduire une échelle intermédiaire dans la perception des grands espaces ouverts.

Cet art des jardins, alliant le plaisir aristocratique et l'ordinaire de l'exploitation domaniale, inspire deux de ses contemporains, l'architecte Karl Friedrich Schinkel (1781-1841) et le paysagiste Peter Josef Lenné (1789-1866) qui travaillent de concert ou séparément à la fabrication du fameux « *Kulturlandschaft* » – ou paysage culturel – de Potsdam, sous la bienveillance du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, féru d'architecture et de jardins. Transformé en plusieurs étapes, ce vaste paysage s'étend de part et d'autre de

¹³⁹ Le « *Gartenreich* » ou royaume des jardins de Dessau-Wörlitz a fait l'objet d'un classement au Patrimoine mondial de l'UNESCO en 2000.

¹⁴⁰ Cet hobereau, qui devint prince et dont la mère était d'origine française, fut un grand séducteur, grand voyageur, aventurier, orientaliste. Il a laissé des essais illustrés sur le « jardinage du paysage » : Hermann Fürst von Pückler-Muskau, *Andeutungen über Landschaftsgärtnerei*, édité par Günter J. Vaupel, Francfort, Insel Verlag, 1988. Hermann Pückler-Muskau aura également inspiré les paysagistes américains comme FL Olmsted Sr., Charles Eliot et le Canadien Henry V. Hubbard : cf. Sonja Dümpelmann (dir.), *Pückler and America*, Washington, D.C, German Historical Institute, 2007.

la rivière Havel jusqu'à Sakrow au nord et Babelsberg au sud, englobant la silhouette de la ville et le parc du château de Sanssouci initié par Frédéric II.¹⁴¹ Cette « Nouvelle Arcadie » inclut des champs cultivés qui s'insèrent dans une composition de parcs et de massifs forestiers, lesquels sont ponctués de pavillons, de belvédères, de demeures princières et d'églises construites par Schinkel ou ses élèves, Ludwig Persius et Ferdinand von Arnim. Le « *Stadtbild* » – ou silhouette de la vieille ville, est réhaussé par la coupole de St-Nicolas qui se voit depuis Glienicke, de l'autre côté de la Havel. L'architecture savante devient médiatrice d'un paysage à grande échelle. Comme à Postdam, Lenné s'adonne ailleurs à « l'embellissement de la campagne » (*Landverschönerung*) sans être entravé par de petites propriétés agraires. Sur des *latifundia* prussiennes, il s'exerce à renforcer dans le relief les structures paysagères autour des champs cultivés par des haies et des masses boisées. Il colonise la campagne par ses *vedute*.

Bien que ce ne soit pas une référence explicite des maîtres d'œuvre, ni de la maîtrise d'ouvrage, il est touchant de reconnaître dans les parcs du Barnim le souvenir de cette figure traditionnelle, notamment dans la séquence intitulée « Neue Wiesen » (Schirmer & Kernbach) qui est dominée par un pavillon. Cette pièce d'architecture n'a certes pas la délicatesse du casino de Glienicke qui fait face à Postdam sur une bute dominant le pont de la Havel, mais elle fonctionne également comme une scène donnant sur un horizon lointain. A l'instar des artifices romantiques, le pavillon du Barnim est à la fois abri et ruine. Au-dessous d'une toiture en bardage métallique, ses parois de béton sont régulièrement taguées par les jeunes du coin.

Le parc et l'identité métropolitaine

Le pavillon du Barnim a une autre signification mémorielle. Son portique cadre la silhouette de la tour de l'Alexanderplatz qui apparaît derrière une ligne de peupliers à plus de quinze kilomètres de là. Cette visée, qui n'est pas fortuite, est clairement établie par une bande de ciment plus sombre sur le sol qui se prolonge vers la passerelle descendant sur la place-jardin et oriente le regard en direction de la tour. On retrouve la même intention dans le parc de Wartenberg (Plancontex) où un des chemins la vise également.

Ce dessein identifie fortement ces parcs suburbains avec la métropole berlinoise. Il signifie aussi que l'héritage de la RDA a été pleinement accepté au point de se confondre

¹⁴¹ Klaus von Krosigk, « Le parc de Klein-Gleinicke à Berlin », in : Monique Mosser et Georges Teyssot (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Gallimard, 2002 (2^e éd.), p. 417-419.

avec l'identité collective de la métropole, car la tour de l'Alexanderplatz est sans nul doute le monument le plus connu de la période socialiste.

Les parcs du Barnim agissent ainsi comme une résilience à la fois physique et symbolique pour le paysage et les hommes. Cette valeur réparatrice a souvent été associée aux parcs dans la culture occidentale. Ainsi, les parcs du Barnim représentent-ils un « *Trost* » à tous les égards – mot utilisé ici pour son épaisseur sémantique, car il signifie en allemand à la fois « consolation/compensation/réparation ». Ces espaces publics d'un genre nouveau concernent des populations issues d'Allemagne de l'Est qui cohabitent dans les *Plattenbau* de Wartenberg avec de nouveaux immigrants des pays de l'Est ou asiatiques. Ceux qui demeurent dans les maisons individuelles de Karow et ses petits lotissements de datchas, jouissaient du temps de la RDA d'une qualité de vie appréciable. Sont concernés aussi les « Osis » qui se sont installés dans la ville nouvelle de Karow-Nord, attirés par l'habitat intermédiaire en co-propriété. En raison de leur succès, ces parcs confortent l'estime de soi chez ces péri-urbains. Ils sont emblématiques d'une solidarité métropolitaine à l'égard des générations adultes de banlieusards, mais aussi des jeunes nés après 1989 qui apprécient comme partout les sports de glisse, le vélo, le skate, les rollers qui trouvent leur place sur une esplanade mi-minérale, mi-végétale, aménagée au milieu des champs. Ces parcs sont aussi un « *Trost* » pour le paysage dégradé qui a manqué de soin depuis la guerre, avec la collectivisation des sols et les techniques de fertilisation alors employées.

Le parc comme créateur de lien social : la filiation avec le paysagisme fonctionnaliste

Considérer le paysage comme outil de lien social dans la grande ville n'est pas une idée neuve en Allemagne. Les parcs du Barnim s'inscrivent dans la filiation du « paysagisme fonctionnaliste » – terme que l'on doit plus particulièrement à Dorothee Imbert, et qui désigne le paysagisme moderne, conscient de ses implications sociales.

En son temps, Peter Josef Lenné, en tant que directeur des parcs et promenades de Berlin, avait initié parmi ses pairs une réflexion sur la dimension sociale des espaces verts en milieu urbain. En 1840, il publie un programme d'ensemble pour l'extension de Berlin avec de nouveaux parcs dans les quartiers ouvriers du nord et de l'est, afin de décongestionner les quartiers populaires et de « venir en aide à la misère du peuple » (*um*

dem Elend des Volkes abzubelfen).¹⁴² Ses successeurs à la *Parkdeputation* de Berlin, Gustav Meyer et Hermann Mächtig, s'appliquent à réaliser le programme du maître sur des réserves foncières qui s'amenuisent au fur et à mesure que se lotissent les îlots du plan Hobrecht. Meyer élargit le corpus de références au paysagisme américain naissant, visite Central Park, dont il admire les « divertissements multiples à l'air libre » et la place donnée aux loisirs en plein-air et à l'exercice physique.¹⁴³ Mais, ainsi que le fera justement remarquer l'urbaniste Werner Hegemann, commissaire de l'exposition d'urbanisme du Grand Berlin en 1910 « le point de vue de la culture du corps (*Körperkultur*) est encore trop peu pris en considération » dans ces parcs urbains (*Bürgerparks*), avant tout lieux de promenade considérés comme un des ciments de l'unité nationale (*Bildungsanstalt der Nation*) où doit régner la bienséance.¹⁴⁴

Les parcs populaires – ou « Volksparks », qui remplacent dans les années 1910 les « Bürgerparks », comblent cette attente de nouveaux programmes.¹⁴⁵ L'impulsion vient des systèmes de parcs américains que visitent plusieurs architectes et sociologues allemands, notamment ceux de Boston et de Chicago. Vecteurs d'intercommunalités, ils embellissent les extensions résidentielles et sont dotés d'équipements sportifs et culturels qui

¹⁴² Peter Josef Lenné, *Projekt der Schmuck- und Grenzzüge von Berlin mit nächster Umgegend*, 1840. De son vivant, Lenné réaménage le parc du Tiergarten en éclaircissant les vallons boisés, en transformant les fossés drainants en lacs d'agrément et en surimposant aux allées forestières des chemins ovoïdes à la manière de son maître Gabriel Thouin chez lequel il a travaillé comme apprenti. Lenné trace aussi les plans d'extension de la Luisenstadt à Berlin et, avec Karl Friedrich Schinkel, ceux des quartiers de Moabit, de Köpenicker Feld et du Schöneberger Feldmark. Il crée également deux parcs publics, le Kleiner Tiergarten à Moabit et l'Invalidenpark, et débute les aménagements du grand parc de Freidrichshain.

Florian von Buttlar (dir.), *Peter Joseph Lenné : Volkspark und Arkadien*, Berlin, Nicolaische Verlagsbuchhandlung, 1989.

¹⁴³ Gustav Heinrich Meyer, *Lehrbuch der Schönen Gartenkunst*, 1895 (1^{re} et 2^e éd. 1860/1873), p. 146, recommande d'équiper les parcs allemands de sentiers de randonnées équestres, de pistes de course, de terrains pour les jeux de balles, de plans d'eau pour la promenade en barque l'été et le patinage en hiver, de kiosques pour les concerts publics, d'abris contre les intempéries et de buvettes pour la restauration des foules. Sur les deux sites de Humboldthain et du Treptower Park, ces bonnes intentions se réduisent à deux grandes pelouses en forme d'hippodrome destinées aux jeux collectifs, c'est-à-dire aux jeux de balles.

¹⁴⁴ Werner Hegemann, *Der Städtebau nach den Ergebnissen der allgemeinen Städtebau-Ausstellung in Berlin nebst einem Anhang : die Internationale Städtebau-Ausstellung in Düsseldorf*, vol. 2, *Verkehrswesen, Freiflächen*, Berlin, Wasmuth, 1913, p. 364.

¹⁴⁵ Inge Maas, « Parcs publics populaires », in : Lucius Burckhard (dir.), *Le Werkbund : Allemagne, Autriche, Suisse*, Paris, Éditions du Moniteur, 1981, p. 57-65.

contribuent au brassage des diverses communautés et au sentiment d'appartenance nationale. C'est le moment où s'affirment les valeurs éducatives des parcs pour le développement psycho-moteur de l'enfant. Le mouvement des « *Playgrounds* » trouve rapidement en Allemagne son pendant dans celui des « *Spielplätze* », notamment grâce à une campagne en faveur des enfants des *Mietskasernen* orchestrée par Werner Hegemann à la suite du concours et de l'exposition d'urbanisme de 1910.¹⁴⁶ La place de l'enfant en ville deviendra un des paramètres de l'urbanisme moderne allemand. La « *Kinderbeteiligung* » – ou concertation des enfants, mise en place récemment à Berlin-Barnim pour définir les espaces dédiés aux adolescents du quartier de Wartenberg (Plancontext), trouve là son antériorité.

Le slogan de « *Parkpolitics* », qui apparaît vers 1900 à Chicago, est rapidement traduit par « *Parkpolitik* » en Allemagne.¹⁴⁷ Alors que l'Empire allemand connaît une croissance urbaine inédite, réformateurs sociaux, architectes, ingénieurs et éducateurs, aspirent à une *Parkpolitik* pour rehausser les standards hygiéniques dans la grande ville mais aussi pour tempérer les tensions au sein d'une exode rurale qui pouvait se laisser tenter par le socialisme radical.

¹⁴⁶ Hegemann fait appel à l'artiste Käthe Kollwitz pour dessiner une affiche qui sera placardée sur les murs de Berlin (voir la reproduction dans son journal d'activisme Für Gross-Berlin, n°1, 1912). Elle représente une petite fille misérable portant un enfant dans les bras. Derrière elle est écrit : « Il est interdit de jouer dans les cages d'escalier et dans les cours ». En légende, quelques statistiques : « Dans le Grand Berlin 600 000 habitants vivent dans des appartements dans lesquels chaque chambre est occupée par 5 personnes et plus. 353 000 enfants d'âge scolaire n'ont pas d'aires de jeux. » Pour « incitation à la haine des classes », la police prussienne menacera de faire inculper Hegemann qui bénéficiera du soutien des syndicats et des partis progressistes. Les poursuites s'arrêteront là.

¹⁴⁷ Voir entre autres auteurs sur les parcs américains : Werner Hegemann, *Amerikanische Parkanlagen : Ein Parkbuch zur Wanderausstellung von Bildern und Plänen amerikanischer Parkanlagen*, Berlin, Wasmuth, 1911 ; Hugo Koch, *Gartenkunst im Städtebau*, Berlin, Ernst Wasmuth, 1914 (rééd. 1921).

Pour la littérature secondaire : Corinne Jaquand, *Le Grand Berlin et l'anticipation américaine, Infrastructures, paysage et forme urbaine du IIe au IIIe Reich*, Thèse de doctorat sous la direction d'Hubert Damisch, Chap. 5. « De la nature en ville : la *Parkpolitik* du Grand Berlin au regard des systèmes de parcs américains », EHESS, 2003, p.347-452 ; Sonja Dümpelmann, « Creating order with nature : transatlantic transfer of ideas in park system planning in twentieth-century Washington D.C., Chicago, Berlin and Rome », *Planning Perspectives*, Vol. 24, n°2, avril 2009, p.143-173 ; du même auteur, « The Park International : park system planning as an international phenomenon at the beginning of the twentieth century », *German Historical Institute Bulletin*, n°37, automne 2005, p. 75-86.

Les années d'avant-guerre sont décisives. Le manifeste du « Comité de propagande pour le Grand Berlin », qui prépare le concours pour le Grand Berlin puis l'exposition d'urbanisme du même nom (1909-1910), assignera trois objectifs principaux : les transports, l'habitat et le système d'espaces libres à l'échelle intercommunale.¹⁴⁸ Portées par cette dynamique, Berlin et d'autres grandes villes comme Düsseldorf et Francfort, accomplissent des étapes importantes pour formuler une « politique des parcs » qui sera un des vecteurs de l'intercommunalité, puis des fusions administratives avec leurs banlieues au début des années 1920. L'expérience de la Ruhr dans ce domaine est exemplaire. Düsseldorf, accueille l'été 1910 la grande exposition d'urbanisme produite à Berlin quelques mois plus tôt et charge en 1911 l'ingénieur Robert Schmidt (1869-1934) d'une étude pour la mise en cohérence de la conurbation du bassin de la Ruhr. Schmidt focalise sur un mode de transport rapide, un métro régional, et sur un système paysager dans un plan-programme qui servira de base à la constitution du syndicat d'aménagement de la Ruhr en 1920 (*Siedlungsverband Ruhrkohlenbezirk – SVR*) dont il prendra la direction.¹⁴⁹ L'IBA de la Ruhr a compris qu'elle pouvait appuyer sa légitimité sur cette antériorité. [voir chapitre 3.4]

A Berlin, l'ingénieur-architecte Martin Wagner (1885-1957), directeur des services de l'urbanisme du Grand Berlin entre 1925 et 1933, est bien connu pour avoir développé un système de parcs et de coulées vertes incluant des lieux de baignade sur les berges des lacs de Grunewald et de Köpenick. On sait moins qu'il commença sa carrière comme directeur du service des espaces verts du Syndicat intercommunal du Grand Berlin mis en place en 1911 après le vote de la loi prussienne sur l'intercommunalité. En 1915, Wagner soutient sa thèse d'ingénierie sur le Vert urbain en posant comme principe de relier des parcs de différentes échelles aux investissements en transport public et en relation avec la politique

¹⁴⁸ Vereinigung Berliner Architekten, Architekten-und Ingenieuren-Verein zu Berlin, *Anregungen zur Erlangung eines Grundplanes für die städtebauliche Entwicklung von Gross-Berlin*, Berlin, Ernst Wasmuth, 1907. Voir le catalogue de l'exposition « *Stadtvisionen* » a célébré le centenaire du concours du Grand Berlin : Harald Bodenschatz, Christina Gräwe, Harald Kegler, Hans-Dieter Nägelke, Wolfgang Sonne (éd.), *Stadtvisionen 1910 | 2010, Berlin, Paris, London, Chicago*, TU Berlin Architekturmuseum / Dom Publishers, 2010.

¹⁴⁹ Robert Schmidt, *Denkschrift betreffend die Aufstellung eines Generalsiedlungsplans für den Regierungsbezirk Düsseldorf rechts des Rheins*, 1912.

Voir : Ursula von Petz, « Robert Schmidt and the public park policy in the Ruhr District, 1900-1930 », *Planning Perspective*, 14, 1999, p.163-182 ; et sur l'histoire du SVR, le livre qui sortit pour le cinquantenaire de l'institution : *Siedlungsverband Ruhrkohlenbezirk 1920-1970*, Schriftenreihe Siedlungsverband Ruhrkohlenbezirk (29), Essen, 1970.

foncière.¹⁵⁰ Une fois aux responsabilités, il planifie l'extension des lignes de S-Bahn et de tramways avec les Siedlungen et les grands parcs aménagés pour les loisirs de masse les jours de congés.

Leberecht Migge et les antécédents de l'agriculture urbaine à Berlin

De nombreux paysagistes s'intéressent à l'agriculture urbaine en intégrant dans leurs projets des jardins ouvriers qui ont été confortés par le mouvement des « *Schrebergärten* ». ¹⁵¹ Ainsi Erwin Barth (1880-1933), paysagiste municipal de Charlottenbourg puis du Grand-Berlin, et fondateur de la faculté de paysage à l'Université technique de Berlin en 1923, aménage dans le parc de Rehberge à Wedding des jardins familiaux au même titre que des terrains de sports.¹⁵² Mais le plus militant d'entre-eux est Leberecht Migge (1881-1935) qui reflète l'idéal du concepteur moderne en s'exprimant par le projet, le texte et le mot. Migge se fait le promoteur du « Vert social » en pensant les espaces verts en relation avec l'économie urbaine. Paysagiste municipal à Kiehl en 1919-1920, il développe la gestion du compost et le jardinage d'autosubsistance pour que les familles puissent faire face à la terrible crise qui suit la Grande Guerre.¹⁵³ A Berlin, il paysage plusieurs Siedlungen, dont celui du Fer-à-Cheval en collaboration avec Martin Wagner et Bruno Taut. A Francfort, il collabore avec Ernst May, architecte en chef de la ville, au plan d'aménagement des quartiers nord où des jardins-potagers sont disposés à l'arrière de chaque maison ou regroupés dans une zone tampon entre les Siedlungen et la promenade paysagée dans la vallée de la Nidda. Dans son livre, *Der Soziale Garten* (1926), qui porte le sous-titre *Das grüne Manifest*, Migge défend un paysagisme soutenable et la réorganisation des territoires pour un

¹⁵⁰ Thèse de Martin Wagner soutenue sous la direction de Josef Brix, *Das sanitäre Grün der Städte : Ein Beitrag zur Freiflächentheorie*, Berlin, Carl Heymann, 1915.

¹⁵¹ Médecin hygiéniste, Moritz Schreber (1808-1861) fit la promotion des exercices physiques en plein-air, notamment par le biais du jardinage familial, et fut à l'origine du mouvement éponyme qui se développa après sa mort.

¹⁵² Voir les articles consacrés à Barth lors du colloque pour les 75 ans du département de paysage de la TU : *Perspektive Landschaft*, Institut für Landschaftsarchitektur und Umweltplanung, TU Berlin, Wissenschaftliche Verlag Berlin (wvb), 2006.

¹⁵³ Voir la biographie consacrée par David Haney, *When modern was green, Life and work of landscape architect Leberecht Migge*, Londres/New York, Routledge, 2010 ; ainsi que Marco De Michelis, « La révolution verte: Migge Leberecht et la réforme du jardin en Allemagne moderniste », in : M Mosser et G. Teysnot (éd.), *Histoire du jardin de la Renaissance à nos jours*, Londres/New York, Thames & Hudson, 2000, p. 409-420.

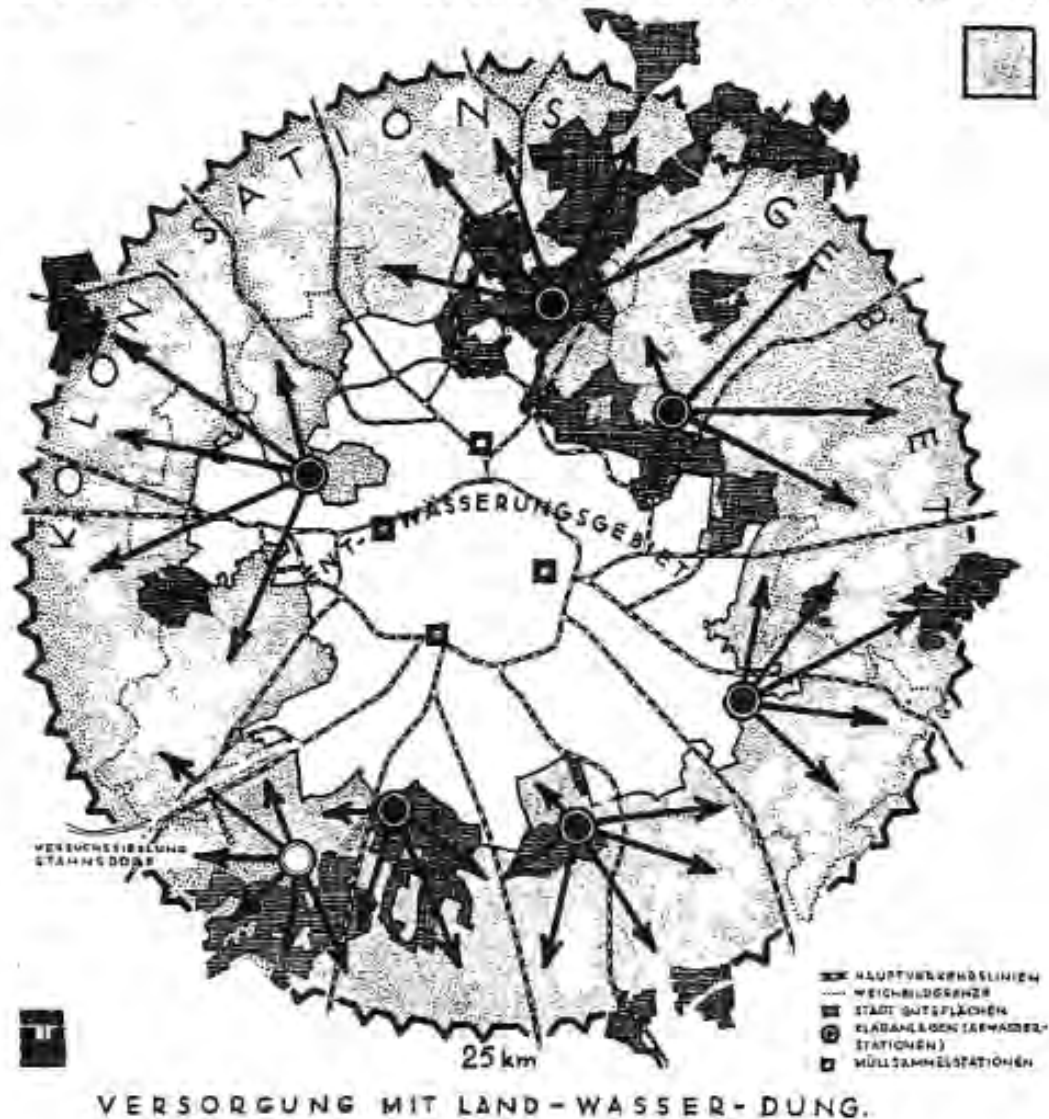
mieux-être des habitants dans le logement, le travail et par la qualité de la nourriture.¹⁵⁴ Il expose des méthodes pour encourager l'auto-subistance dans un esprit coopératif et imagine des colonies de maisonnettes avec jardinets pour les loisirs des citadins en fin de semaine.

Au début de 1933, Migge publie un projet à l'échelle de la métropole berlinoise qu'il nomme « *Fruchtlandschaft* » pour reconvertir par un paysage de vergers et de potagers les champs d'épandage entourant Berlin – dont ceux du Barnim.¹⁵⁵ Ce projet fait écho au modèle de couronne nourricière pour la grande-ville imaginé un siècle plus tôt par l'économiste Johann Heinrich von Thünen. Migge entend initier un processus pour

¹⁵⁴ Leberecht Migge, *Der soziale Garten. Das grüne Manifest*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1999 (rééd.). Ce livre développe, *Die Deutsche Binnen-Kolonisation, Sachgrundlagen des Siedlungswesens, Berlin-Friedenau*, Deutscher Kommunal-Verlag, 1926, où Migge plaide pour la « recolonisation intérieure » de l'Allemagne (*Binnenkolonisation*) et le renforcement du réseau des villes petites et moyennes pour mettre en valeur l'agriculture sur les grands domaines fonciers des provinces de l'Est.

¹⁵⁵ Leberecht Migge, « Eine Chance für Gross-Berlin », *Deutsche Bauzeitung*, n°7, 1933, p. 123-126.

DIE FRUCHTLANDSCHAFT BERLINS.



Migge, Leberecht, « Eine Chance für Gross-Berlin », *Deutsche Bauzeitung*, n°7, 1933, p. 123-126.

répartir dans la campagne une population urbaine désœuvrée par la crise mondiale. Des colonistes-jardiniers, recrutés dans les *Mietskasernen* surpeuplées du centre-ville, pourraient tirer subsistance de ces friches agricoles. Les eaux ménagères partiellement retraitées, ainsi que les déchets compostés de la grande ville, serviraient à l'arrosage et la bonification du grand potager découpé en parcelles d'un arpent. Planifiant l'opération sur cinq ans, Migge prévoit de former les nouveaux colons aux techniques du jardinage et à l'autoconstruction par des moniteurs mis à disposition. Les parcelles seraient équipées d'une installation minimale, d'un « mur de soleil » (*Sonnenmauer*) constitué d'une double peau captant passivement l'énergie solaire et comprenant des branchements aux réseaux électriques et

d'eau potable. Ce principe de lotissement composé de maisonnettes extensibles reprend le dispositif qu'il avait imaginé pour l'exposition « *Licht, Luft und Sonne* » orchestrée par Martin Wagner en 1932 pour promouvoir la filière bois industrialisée dans le cadre de maisons bioclimatiques.¹⁵⁶ Migge parie sur la coopération des citadins-jardiniers en militant par ailleurs pour la réduction du temps de travail à cinq heures par jour.

Cet étonnant projet de Migge obtiendra le soutien du Club de la City berlinoise (*Berliner City-Ausschuß*) qui, dans son programme de février 1933, réclame en effet : « [...] la création d'un grand lotissement (*Großsiedlung*) qui unirait ville et campagne et dans lequel la vie des habitants se déroulerait à l'unisson de la nature et de la culture ». L'adhésion à cette utopie agreste du monde des affaires et des hauts-fonctionnaires municipaux, jusque là métropolitainistes, traduit-elle un désarroi sincère face au chômage de masse où une concession faite au pouvoir nazi en train de s'installer ? Elle fait en tout cas écho aux thèses de décentralisation territoriale qui, dans la période de Weimar, n'étaient pas l'apanage de la droite réactionnaire.

Dépassement à Berlin-Barnim de l'urbanisme de secteur ?

L'après-guerre considèrera que l'expansion des loisirs urbains en plein-air ne peut se faire qu'au détriment de la campagne. Hermann Mattern fera ainsi une intervention remarquée lors du XI^e congrès de l'IFLA (*International Federation of Landscape Architects*) qui se tient à Montréal sur le thème du tourisme et du paysage, un an après la fameuse Expo'67. Il met en garde ses collègues américains contre l'extension des aires de loisirs sur les sols agricoles qui, en Europe, ont été patiemment cultivés depuis le Moyen-Age. Le Californien, Garret Eckbo, abonde dans ce sens en dénonçant l'aspect artificiel des « paysages synthétiques » qui prolifèrent dans les environs de Las Vegas et sur les îles de Hawaï.¹⁵⁷

¹⁵⁶ Voir le catalogue de l'exposition éditée par Martin Wagner, *Das wachsende Haus : ein Beitrag zur Lösung der städtischen Wohnungsfrage*, Berlin, Bong & Co., 1932 ; et la brochure tirée du projet spécifique de Leberecht Migge, *Die wachsende Siedlung nach biologischen Gesetzen*, Stuttgart, Franckh'sche Verlagsbuchhandlung, 1932. Voir la présentation qu'en fait G. SCHROEDER, « Diskussion um die Stadtrandsiedlung », *die neue Stadt*, VI (3), juin 1932, p. 68-69.

¹⁵⁷ *Proceedings of the eleventh biennial congress of the International federation of landscape architects : June 16-20, 1968, Montreal-Canada*, édité par W. Douglas Harper pour l'Association des architectes-paysagistes du Canada.

De nos jours, les parcs de détente pour les urbains ne sont plus associés à une colonisation abusive de la campagne. Peut-on pour autant parler de réconciliation mutuelle entre ville et campagne en terme de représentation, de pratiques sociales et d'économie raisonnée du foncier agricole et à bâtir ?

Malgré l'intérêt évident de cette expérience berlinoise à grande échelle, on constate aux marges de ce territoire certaines faillites récurrentes de l'urbanisme sectoriel, toujours en vigueur. Dans le cadre de co-financements de l'état fédéral pour réhabiliter l'habitat préfabriqué de l'ex-RDA, les espaces publics du grand ensemble de Wartenberg ont fait l'objet d'un embellissement en accompagnement de la réhabilitation de l'habitat. Des jardins résidentiels ont été aménagés en cœur d'ilôts pour favoriser la biodiversité et accueillir des pratiques de voisinage. Mais les liaisons entre le grand ensemble et le parc restent ténues. L'équipe Plancontext avait pourtant développé une promenade haute comme point de contact entre le parc et le grand ensemble de Wartenberg, mais il n'a pas été donné suite à cette partie du projet. De plus les nouveaux programmes d'habitat visant à diversifier l'offre sur le quartier se sont faits sans intelligence avec le parc agricole. Une série de maisons en rangée dresse ostensiblement ses murs pignons aveugles vers le grand paysage sans en exploiter les vues. L'organigramme du Sénat de l'urbanisme explique en partie ce regrettable hiatus : le Service de la planification et des concours des espaces verts ne peut influencer directement sur celui de la Construction et inversement. La fragmentation des services de l'urbanisme encourage un certain renoncement face à une promotion privée plutôt primitive qui oublie ses fondamentaux. Le « parc comme valorisation immobilière » a pourtant été le crédo des grandes réalisations suburbaines depuis le 19^e siècle. On retrouve une situation analogue dans un autre quartier de Berlin à Adlershof. Le parc réalisé par le paysagiste Gabriel Kiefer à l'emplacement d'un ancien aérodrome militaire est une réussite maîtrisée à bien des égards : ouverture visuelle sur un grand espace comprenant des réserves biotopiques et des pâturages d'ovins, traitement de l'échelle intermédiaire par une promenade épaisse en contact avec le nouveau quartier d'habitat, intégration des différentes mobilités douces. Mais le programme immobilier ayant subi une réduction de densité en raison de la faible demande en logement, il en est résulté un banal lotissement avec des maisons individuelles qui, en dépit leur facture écologique parfois caricaturale, n'offrent aucune façade valorisante sur ce beau parc de 68 ha. Cet autisme est stupide et regrettable autant pour l'intérêt public que pour la valorisation sur le long terme du patrimoine immobilier.

3.8 Echelles et figures du paysage : Entretien avec le groupe OBRAS (Frédéric Bonnet, Marc Bigarnet)

Marc Bigarnet et Frédéric Bonnet travaillent ensemble depuis 1993 alors qu'ils s'investissent dans le concours European 3 pour lequel ils seront sélectionnés. Cette consultation les conduit à conceptualiser un projet à Alicante en Espagne, le Parc de la Ereta. En 2003, ils fondent l'agence « Obras » localisée à Paris, puis en 2004 « Obras Studio » à Lyon en association avec Nicolas Foltran et Olivier Malclès. Microprojets et enjeux territoriaux cohabitent dans leurs projets et réalisations. Ils reçoivent le prix Grand Public de l'architecture 2003 pour l'aménagement de l'Hôtel Major Martin à Lyon avec des travaux prospectifs de grande ampleur, comme pour les deux cent hectares proches de Montpellier, en relation avec le développement de l'agglomération.

Sur leur site, ils décrivent ainsi leur démarche projectuelle : « *Quelle que soit la dimension du projet, matière et territoire se retrouvent. Un parc sur les Docks du Havre, un pôle d'échange à Versailles, une route à Fontainebleau : métisser les tracés d'usages d'aujourd'hui – mobilités, réseaux, loisirs, commerce, – avec les fondations pérennes de la géographie et l'économie de moyens dont nous héritons des concepteurs des siècles précédents ; permettre l'appropriation progressive d'un projet partagé dès la phase du projet par une approche thématique des choix à effectuer. Les mutations contemporaines de sites magnifiquement modelés par l'histoire, où la nature a désormais un rôle majeur, sont l'occasion pour l'agence de définir ce que pourrait être un développement soutenable* ». ¹⁵⁸

La transcription de l'entretien avec Frédéric Bonnet (juin 2011) est l'objet de ce chapitre. Le montage vidéo sur le travail de l'agence inclut des extraits de l'entretien réalisé avec Frédéric Bonnet ainsi que des extraits de l'entretien avec Marc Bigarnet (avril 2010). Les deux entretiens se sont tenus à l'agence parisienne, une agréable petite maison sur deux étages, précédée d'un jardin de poche, en fond de parcelle dans le 20^e arrondissement.

La grande échelle et l'expérience fondatrice du paysage

Avec Marc Bigarnet,¹⁵⁹ mon associé avec qui je travaille déjà depuis 1993, nous avons reçu une formation d'architectes à l'école de St-Etienne. Lui est de la région lyonnaise, moi je suis né à Firminy. Nous avons étudié à une époque où la question du grand territoire était assez peu présente, enfin la grande dimension. Cela explique, pour partie, la nature de notre engagement. Ce n'était pas simplement le fait de notre école, c'était le cas dans toutes les écoles d'architecture. Il y avait alors cette idée de retour à la ville. La question était celle de l'espace public, mais dans la ville dense, le modèle de la ville

¹⁵⁸ Agence Obras <http://www.paysages.net/agence/agences.htm>.

¹⁵⁹ Marc Bigarnet, architecte D.P.L.G. diplômé en 1991 à l'école d'architecture de Saint-Etienne.- Depuis 2006 enseignant à l'École d'Architecture de Val de Seine (projet architectural). De 2000 à 2006, enseignant à l'École d'Architecture de Clermont-Ferrand (projet architectural). De 1995-2000, architecte conseiller au C.A.U.E. du Rhône (Secteur Beaujolais).

du sud, compacte avec des places, des rues... Les grandes respirations, la question de la nature, n'étaient pas vraiment le sujet.

Au début des années 1990, j'ai eu une sorte de double expérience, en ce qui me concerne, fondatrice, sur ces questions. J'ai travaillé assez longtemps avec Bruno Fortier, à l'IFA (Institut français d'architecture), à l'époque où il faisait son *Atlas de la Métropole imaginaire* sur Paris.¹⁶⁰ Il abordait l'échelle des figures urbaines, un rapport entre l'architecture et la forme urbaine. Il s'agissait de questions d'architecture et d'urbanisme, donc un croisement d'échelles. Par la suite, j'ai travaillé pour la cartographie de son livre sur *L'Amour des villes*, où il abordait des questions plus larges, sur la ville diffuse, avec des projets qui n'étaient pas forcément dans la ville historique constituée, mais comprenait une trame d'espace public, plus ouverte.

En parallèle, moi qui n'étais jamais allé très au-delà de Paris, j'ai découvert les pays du Nord par la Finlande. Une longue histoire personnelle commençait. Là-bas, ce n'est pas tant une question de paysage qui se pose que celle de la présence de la nature, très forte, partout en ville à une très grande dimension. Une forme de ville complètement inédite, en tout cas pour moi, que j'ai découverte par le biais de gens qui étaient des forestiers, donc par des savoirs qui n'étaient pas ceux de l'aménagement, mais plutôt ceux de la ruralité.

Ensuite, avec Marc, on a eu une expérience de maîtrise d'œuvre directe, en Espagne, sans partenaires architectes espagnols. Il a fallu qu'on réalise un parc sur un site à Alicante dans le cadre d'Europas 3 (1994) dont nous avons été lauréats.¹⁶¹ En Espagne, il était naturel de demander à des architectes de projeter un parc. Sur un espace assez restreint de sept hectares en centre-ville, avec une problématique d'espace public, a débuté une démarche, fondatrice, multiscalair. Dès le début, nous avons eu une approche territoriale et urbaine, le programme, la question des limites et puis au final la conception du jardin, des infrastructures et des bâtiments dans le jardin. C'était un travail qui n'était pas vraiment celui de paysagistes, mais une approche multiscalair sur des sujets très différents.

Les conditions de la commande ont permis de développer cette démarche. Avec du temps. Le projet a mis dix ans, on a eu le temps de réfléchir, de se former, de répondre

¹⁶⁰ Bruno Fortier, *La métropole imaginaire, Un atlas de Paris*, Liège, Pierre Mardaga, 1995 ; *L'Amour des villes*. Paris/Liège, IFA/Mardaga, 1994.

¹⁶¹ Voir Marc Bigarnet et Frédéric Bonnet, « Alicante, un paysage habité », http://www.paysages.net/textes/ALC_paysagehabite.htm

convenablement aux questions qui étaient posées. On avait le temps, par exemple, d'apprendre le calcul des eaux pluviales et de faire des mémoires sur le recueil des eaux pluviales avec la méthode de Caquot, etc. On a eu le temps d'apprendre parce que le projet s'est étiré sur des années. Nous avons profité d'une sorte de sérénité qu'on n'a pas toujours pour approfondir ces choses.

C'était très complexe en termes de modelage de sols, sur une colline très pentue avec un talweg, des pentes, des questions d'éboulement, de nivellement. En tant qu'architectes convertis au paysagisme, nous avons été soumis à une sorte de « bizutage » sur le nivellement, une acculturation à partir de la question « qu'est-ce que le nivellement? ». Passer plusieurs mois d'affilée à faire un plan de nivellement pour recueillir l'eau, avoir les pentes tout en associant la question de l'architecture, parce que le bâtiment était encastré dans la pente. Il y avait une façade qui était ouverte sur la lumière, le reste dans le noir. Il fallait articuler les bâtiments, penser la manière de le poser, la manière de l'articuler avec les cheminements, avec la pente, l'épaisseur de la montagne. C'était un beau travail, une scénographie lumineuse, des fontaines, le travail avec le jardinier pour préparer l'entretien du végétal.

A la fin du projet, un agronome qui connaissait bien le contexte local nous a aidés à faire l'articulation entre le projet, l'entretien, la gestion, puis la prescription des végétaux. Au final, on s'est aussi essayé à faire la prescription du végétal avec des critères botaniques et des critères paysagers, je dirais, plus scénographiques. Un travail de paysage s'est fait. Cela ne veut pas dire qu'on est devenu paysagistes. Il nous arrive de travailler en interne sur des sujets de paysage, par exemple pour le parc du Havre, que l'on a fait avec le paysagiste Jérôme Mazas. Nous avons beaucoup de projets en partenariat avec un paysagiste. Le projet d'Alicante était quand même fondateur, parce que, à un moment donné, nous avons été confrontés au vivant, au climat, à la question du sol, du sel dans le sol, de *l'écoulement* de l'eau, enfin à toutes ces questions quasiment agricoles, des marnes, bourrées de sel, un terrain pas facile, en plein sud-ouest.

Dans l'équipe d'Obras, il arrive qu'il y ait des paysagistes, mais jamais d'ingénieurs, par exemple. Nous travaillons avec des partenariats qu'on module. J'ai beaucoup travaillé avec Jean-Michel Roux, économiste de ville, bien qu'agronome de formation.¹⁶² On

¹⁶² Jean-Michel Roux, Urbaniste (OPQU), docteur en Urbanisme et Aménagement. Il partage son temps entre l'enseignement (Institut d'Urbanisme de Grenoble), la recherche (UMR PACTE, thèmes: le projet

travaille presque systématiquement sur les projets en cours avec Chris Younès. C'est assez marrant d'amener une philosophe en face des maires et des services techniques, ça décale complètement les choses. Elle a un apport très politique sur les questions communes, qu'est ce qu'on partage, quelles sont les valeurs, à quoi on croit, vers quoi on va, comment on décide, question aussi d'arriver à parler, parce qu'évidemment, plus il y a des situations complexes, plus il y a des contradictions apparentes. Qui dit contradiction dit souvent paradoxe. Donc soit on considère une approche techniciste et on empile les trucs en essayant de s'en dépatouiller ; soit on anoblit la question politique. Parce qu'il y a paradoxe, il faut arbitrer. Alors on fait des choix et on les explicite. Et là, c'est une question de philosophie contemporaine. Une philosophe est complètement pertinente pour parler de ça.

L'architecture et l'invention du site

Il y a une chose, sur laquelle je me démarque, comme d'autres gens. Pour moi, l'architecture ne doit pas, n'a pas à s'insérer dans un paysage. C'est une expression dont j'ai horreur. De même la notice paysagère du permis de construire que je trouve une aberration... En fait, il n'y a pas l'architecture d'un côté et le paysage de l'autre. L'architecture fait partie du paysage et contribue à l'inventer, à le transformer, à le refonder - y compris parfois à le détruire - ou à le révéler. Il y a un rapport étroit entre l'acte de construire et la constitution d'un site. Et quand je dis construire, il peut s'agir d'un abri, d'un mur de soutènement, d'une route, une rampe, un escalier, une citerne, un édifice. Ce n'est pas forcément un bâtiment. Toute transformation physique d'un lieu avec de nouveaux usages qui sont introduits ou qui évoluent. Donc il y a un rapport créatif entre la question architecturale et la question du paysage, et non pas un rapport de l'un qui s'intégrerait à l'autre ou, vice versa, l'autre qui serait au service de l'un. Même si, évidemment, il y a des figures historiques avec des couples jardins-bâtimens qui sont eux-mêmes associés à une structure paysagère d'ensemble. Beaucoup d'approches architecturales modernes au XX^e siècle ont aussi complètement réinventé ou inventé des situations paysagères.

Je cite souvent l'exemple de la maison sur la cascade de Frank Lloyd Wright. Ce n'est pas seulement une architecture qui s'intègre dans un site. C'est l'invention du site, d'une

urbain, les formes urbaines, les ambiances urbaines) et l'urbanisme opérationnel. Il fait partie du groupe Bazar Urbain.

figure. Ce n'est pas seulement un bâtiment positionné avec un espace intermédiaire qui peut être le jardin ou une sorte d'altération du socle qui fasse la transition ou la médiation entre le bâtiment construit et le site plus large. C'est, littéralement, l'invention d'une figure qui a été interprétée et réinterprétée, et qui est devenue une sorte d'archétype. Dans le mouvement moderne, il y a plein d'exemples comme celui-là. La Villa Mairea dans son système de parcs, par exemple. Ce n'est que récemment qu'on s'intéresse à la Villa Mairea comme faisant partie d'un système. Quand on m'a appris la Villa Mairea d'Alvar Aalto, à l'époque, on la voyait comme une architecture, au sens d'un objet. Au mieux, on parlait du rapport au jardin et à la forêt avec les petits poteaux et les troncs de la marquise d'entrée qui formaient une sorte de mimétisme. J'ai découvert beaucoup plus tard, en l'étudiant de manière fine et puis grâce aux publications récentes, que la villa s'intègre dans un système paysager d'ensemble avec la maison du père, celle du grand père, l'architecte du père, l'architecte du grand-père, les vergers, les forges, les canaux, les bassins, les champs qui allaient avec, les haras, les chevaux, les grandes allées, les drains, tout un système agricole et industriel qui était autour et en faisait un immense domaine, où les maisons des différents propriétaires ou plutôt des différents chefs de famille occupaient chacune une position dans le paysage, contrastée. Il y a vraiment un système historique et paysager qui implique que, si on sort cette villa de ce contexte, plus complexe qu'il n'y paraît, et qu'on ne la considère que comme un objet, on ne la comprend qu'à moitié.

Ce cas illustre le rapport fort qu'il peut y avoir entre un objet architectural, même de taille modeste et la grande dimension. Un objet architectural reconnu comme une icône architecturale du mouvement moderne est en fait contextualisé à une échelle plus large. C'est pareil pour la petite maison au bord du lac Léman de Le Corbusier, ou encore pour les maisons de Neutra sur les collines de Los Angeles, pour ses projets dans l'Arizona. Bref, tous les architectes du mouvement moderne ont inventé des sites, parce qu'à un moment donné ils les rendaient habités, ils prenaient d'un coup place dans l'imaginaire. Ils constituaient des figures paysagères qui peuvent faire l'objet d'interprétations, qui s'hybrident et voyagent de la même manière que les villas romaines ou florentines du XVI^e siècle, sur les coteaux de la vallée du Tibre ou de l'Arno, avec leur loggia, leur jardin, leur terrasse, leur rapport au réseau des autres villas, etc. C'est quelque chose qui maintes fois a été réinterprété, réutilisé, c'est la même famille, c'est la même catégorie de rapports entre une villa construite et un site.

Pour nous, la question de la grande échelle n'est pas une question de dimension. La petite maison de Le Corbusier à Vevey, avec ses quarante et quelques mètres carrés, est à

grande échelle, clairement. Cela n'exclut pas des projets de grande dimension qui, de façon différente, interviennent évidemment aussi à grande échelle.

Enseignement, recherche et références

Parallèlement à ce travail d'hybridation progressif, l'enseignement a commencé. J'ai alors beaucoup travaillé sur cette question d'articulation d'échelles. L'enseignement, avec des préparations de cours, les séminaires, a densifié peu à peu les choses. A partir du milieu des années 90, j'ai collaboré avec Chris Younès,¹⁶³ à l'école d'architecture de Clermont, sur la question de la nature, enfin sur le rapport architecture-nature, plus exactement.¹⁶⁴ Territoire, nature, territoire-nature-architecture, toutes ces relations sur ce que l'on a fini par appeler l'architecture des milieux, qui soutend une vision moins dichotomique, séparant moins ce qui est construit de ce qui ne l'est pas, ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas, qui tente d'associer un peu mieux les choses et de les penser ensemble. Vers les années 1998-2000, nous avons produit des textes communs, des cours, des réflexions, et organisé des rencontres entre pas mal de gens autour de cette question. Ça a beaucoup développé un rapport étroit entre la recherche, l'enseignement et le travail de l'agence. Je parle pour moi mais je pense que c'est pareil pour Marc. Il a aussi commencé à enseigner sur des sujets qui n'étaient pas l'architecture dans un contexte, mais la prise en charge globale d'un lieu, en posant des questions multiscalaires en amont du projet.

Beaucoup de textes m'intéressent. Cela va du travail de Bernardo Secchi au livre de Panos Mantzarias sur le concept de ville-paysage chez Rudolf Schwarz. Il y a les textes bien antérieurs de Patrick Geddes. Le travail de Ian McHarg en 1965-1966, aux Etats-Unis, sur le bassin du Potomac, n'est pas directement transposable, mais c'est aussi une référence importante.¹⁶⁵ Il n'y a pas vraiment de doctrines établies pour toujours. C'est une vieille

¹⁶³ Chris Younès, philosophe, docteur en philosophie. Professeur des écoles d'architecture ; Travaux et recherches qui développent une interface architecture et philosophie sur la question des lieux de l'habiter, au point de rencontre entre éthique et esthétique ; Responsable du Gerphau (philosophie architecture urbain) / umr cnrs 7145 louest (laboratoire des organisations urbaines: espaces, sociétés, temporalités) et du réseau international « Philosophie, Architecture, Urbain » entre écoles d'architecture et universités.

¹⁶⁴ Cet enseignement a fait l'objet d'un Master de projet à l'ENS -Architecture de Clermont Ferrand intitulé EVAN.

¹⁶⁵ Anne Whiston Spirn, "Ian McHarg, Landscape Architecture, and Environmentalism: Ideas and Methods" in Michel Conan (dir.), *Context in Environmentalism in Landscape Architecture*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection Washington, D.C.© 2000 Dumbarton Oaks. www.doaks.org/etexts.html

histoire en fait, cette question. Cela constitue un ensemble de manières d'approcher les choses, d'arriver sur les sujets, qu'il faut réinterroger à chaque fois car les échelles ne sont jamais vraiment les mêmes. C'est très expérimental, finalement, ces questions de la grande échelle. Les questions politiques sont très importantes. Je n'ai jamais réussi à arriver de manière résolue dès le départ. A Seine Aval, il y a une singularité politique. Faire la même chose ailleurs n'a pas forcément de sens. Si la prise en charge politique de la question n'est pas équivalente, il faut faire autrement. J'ai parfois eu des difficultés dans l'étude de Seine Aval où il y avait une faible structuration préalable.

Les références, cela veut dire l'examen, l'étude et l'analogie qui peut être faite avec d'autres projets. On y a recours dans toutes les études, on y amène, on les nourrit de références. Il y a une infinité de textes. Du point de vue théorique, je suis très marqué par les personnes qui donnent un sens politique à leurs travaux. Par exemple, le paysagiste et théoricien J.B. Jackson, parle du paysage à partir d'une question politique très forte. La question politique au sens noble du terme. Le rapport entre une intention, une décision, une légitimité, une question de démocratie : qui décide et pour qui, etc. On ne peut pas se poser ces questions sans, à tout moment, aborder les questions sociales et sociétales fortes, sur l'équité territoriale, et d'autres choses. Il y a cette part d'engagement, qui n'est pas forcément facile, qui ne trouve pas d'écho partout. Après, il y a le point de vue de l'organisation, et le point de vue épistémologique (c'est un peu pompeux, mais on peut le dire de cette manière), c'est-à-dire la manière de penser, la manière d'organiser les choses à son propre savoir et de construire sa propre connaissance.

Je travaille depuis assez longtemps avec la philosophe Chris Younès. Cette collaboration m'a marqué sans faire de moi pour autant un philosophe. Mais l'approche m'intéresse, c'est une sorte d'acculturation, d'hybridation. Je suis assez sensible à des gens comme Edgard Morin qui travaille *entre* les choses, sur comment faire des liens. La conception, à un moment donné, c'est de travailler avec la complexité et de rendre les choses plus intelligibles, faire le lien entre une question de transport et une question de paysage ; entre une question de nature et une question de développement, entre une question de petite dimension et une question de grande dimension, entre un processus et une économie, entre une décision et ses conséquences. La manière de faire des liens suppose cependant un modèle d'élaboration de la connaissance très itératif. Par exemple, je trouve que le projet est le produit de la connaissance. On ne fait jamais d'analyse à l'agence au sens où on ferait d'abord une analyse et après un projet. On a une manière de manipuler les choses où l'on teste, on voit ce que ça donne, on croise. Une manière d'expérimenter

qui est dans l'itération plutôt que dans la déduction pour sortir des dichotomies un peu trop faciles. Par exemple, opposer systématiquement l'industrie à l'artisanat, le local au global n'est pas très intéressant. On cherche plutôt des connexions. Dans tous les projets, on essaie de trouver des occasions de lier des questions générales à des questions particulières, une économie globale à une économie locale, ce qui se traduit parfois de manière très concrète, y compris dans la fabrication des éléments.

De l'économie dans le rapport à la nature

La question du rapport à la nature est très importante pour moi. Récemment, je faisais une conférence, il y avait entre autres Nicolas Michelin qui a réagi lorsque j'ai dit : ce qui est intéressant dans la nature, ce n'est pas uniquement le vivant et l'actualité du vivant – la question de la biodiversité, de l'économie des sols, autrement dit, le discours écologique – qu'une attitude, un rapport négocié avec des choses qui nous sont extérieures et avec lesquelles on s'allie plus ou moins. Et c'est aussi LA question de l'architecture. Je fais des cours d'architecture au sens d'un objet, où j'analyse le rapport à l'eau, à la terre, à la gravité, à l'air. L'architecture fondamentale est un rapport où on se protège, où l'on doit s'extraire de la nature et négocier avec le milieu, de manière plus ou moins technique, avec plus ou moins de médiation, avec plus ou moins d'efforts. C'est toute l'histoire de l'architecture. Quand on lit Alberti, comme dans l'excellente traduction de Françoise Choay, on voit bien qu'il y a un décalage avec l'époque contemporaine. Ce n'est pas le même univers, il parle des Muses, des Augures, mais sur la question de la nature, il reste pertinent. Quand il dit, par exemple, qu'il y a l'œil, la main, la nature. Il y a le regard, l'intention, la fabrication et il y a la chose avec laquelle on compose, et ses limites, c'est une ressource qui a des limites. Ce que l'on fait avec le bois. Le bois nous aide, mais en même temps il nous limite parce qu'il a des propriétés. Alberti pose ainsi une espèce d'éthique du rapport aux choses, du rapport entre la technique et la nature que je trouve très intéressante et très actuelle. Cette question là est commune à tout ce qui est de l'ordre de la transformation du milieu, que ce soit un bâtiment, une route, un jardin, un site, etc. Le vivant et le construit, dans un sens assez large, font le milieu habité.

Ce rapport à la nature est une question philosophique, le dosage de l'effort, la mesure des choses, le rapport entre l'intention, l'arbitrage et la manière dont les choses persistent ou pas dans la durée. Dans le rapport à la gravité par exemple, construire et édifier est une question de gravité, la verticalité, c'est la gravité, et la gravité, c'est la nature. C'est une question qui n'est pas évidente, une sorte d'économie de moyens considérables.

Dans la manière de faire les jardins, il y a toujours une espèce de condition première qui est : comment on regarde, comment on intervient avec mesure, économie, justesse. Typiquement, il nous arrive de dire aux maîtres d'ouvrages : « vous savez, certes, c'est le développement durable, mais quand on avait des outils plus mesurés, l'économie préalable engageait toute une attitude et une manière de faire ». La question du développement durable est une chance politique parce qu'elle permet, quand même, malgré tout, de dire : « écoutez, on ne peut plus faire comme avant ». Ce n'est pas simplement une rupture, ce n'est pas uniquement cela. Par exemple, les gens qui vont visiter les jardins pendant leurs vacances trouvent cela fantastique. Et de montrer qu'il y a là un rapport entre ce qu'on perçoit comme activité culturelle, de loisir et la manière dont on agit dans le quotidien présent. Ces rapports là ne sont pas nostalgiques, mais jubilatoires. C'est heureux qu'on puisse partir de là pour réinventer des choses. Il y a une fertilité, c'est vivant comme patrimoine, comme référence.

L'architecture, c'est pareil. Quand on utilise la pierre, le bois, le fait d'avoir toute une antériorité, des récits sur l'histoire, etc. rajoute des choses. Cela ne veut pas du tout dire que l'on se trouve dans une reprise patrimoniale, au contraire, on est plutôt dans l'actualisation, on rajoute des couches, on construit des choses, on avance. J'aime beaucoup lire les géographes, Élisée Reclus, régulièrement. Les géographes, c'est intéressant, ils sont toujours en plein débat. Un peu comme les architectes ou les paysagistes, ils se tapent régulièrement les uns sur les autres pour savoir s'il est toujours légitime de s'occuper de la cartographie, ou comment l'eau coule... Mais ce que l'on comprend à travers ces bouquins, c'est par exemple pourquoi dans une boucle de rivière l'extra d'eau et l'intra d'eau, ce n'est pas la même chose, de quel côté vont les alluvions, la vitesse du courant, la profondeur de l'eau. Comment tout cela vit, évolue, et c'est décrit de manière assez simple. Je parlais de la distance par rapport à la pensée positiviste, mais c'était vrai au 19^e siècle et il y a des choses qui sont toujours intéressantes à réinterpréter aujourd'hui et qui sont dans ces ouvrages. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas intéressant de lire des gens plus contemporains dans le même champ.

L'étude Seine-Aval, l'approche multiscalaires et les figures territoriales

Pour l'étude de Seine Aval, on a essayé d'avoir une approche multiscalaire, une approche synthétique du territoire¹⁶⁶. C'était une exigence du projet au départ. Les élus et les techniciens, mais surtout les élus, souhaitaient une espèce de vision, une représentation de l'état actuel et de comment cela serait plus tard, comme si c'était un objet territorial qui pouvait se transformer de manière simple avec un grand projet. Comme si on pouvait dire, là il faut faire ça, la solution, la grande vision, c'est ça. Dès le début, ils ont assez vite compris où nous voulions en venir. Ils ont fini par comprendre que, finalement, ce territoire était en perpétuelle transformation et qu'il y avait une sorte de responsabilité des petites actions sur la grande vision générale. Nous disions que le fleuve était la question commune forte, importante, la condition qui identifiait le mieux le territoire. Quand je dis fleuve, ce n'est pas juste le lit du fleuve, c'est toute la vallée, les coteaux, toute la géographie sur quarante kilomètres, donc c'est grand. Cette idée là était forte en termes d'identification mais aussi en termes d'appui. Le fleuve était la ressource aussi bien paysagère qu'économique, pour les usages, pour tout un ensemble de choses. Cela voulait dire que l'action courante supposait qu'on la mette au cœur de la réflexion à chaque fois, de manière modeste mais aussi de manière radicale. On a fait remarquer, par exemple, que toutes leurs salles des fêtes étaient décidées au gré de politiques foncières hasardeuses. A chaque fois qu'on faisait une réunion dans une salle des fêtes, elle était toujours un terrain acheté derrière une déchetterie, à côté du rond point d'autoroute. On voyait au mieux le parking et la haie de thuyas du voisin derrière ou la petite haie plantée devant pour cacher l'abribus. Alors qu'il y avait des milliers de situations extraordinaires dans ces lieux, personne n'avait jamais l'idée que, puisque le paysage du fleuve était très fort et fondamental, il fallait que des éléments emblématiques comme une salle des fêtes ou des lieux collectifs, expression de la collectivité, trouvent un positionnement qui les révèlent et d'où l'on puisse jouir de ce grand paysage. Pour établir notre propos, nous cherchions des références ailleurs parce que c'est parfois plus facile pour convaincre. Nous en trouvons dans la vallée de la Seine avec

¹⁶⁶ L'Opération d'intérêt national l'OIN Seine Aval concerne cinquante et une communes – de Bonnières à Conflans-Sainte-Honorine – et cinq intercommunalités, soit 370 000 habitants et 40 000 hectares. Le taux d'emploi sur ce secteur des Yvelines s'élève à 0,69 % contre 0,92 % sur la région, le taux de logements sociaux atteignant les 31 % contre 25 % sur la région. Ce projet d'OIN fixe quatre objectifs principaux : le développement économique, le taux d'emploi devant se rapprocher à terme de celui du département, soit 0,77 % ; le développement résidentiel, avec un objectif de 2 500 logements neufs par an ; l'amélioration du réseau des transports ; la mise en valeur de l'environnement, naturel et agricole, de ce secteur.

des situations emblématiques entre le bâti et le paysage : le belvédère Rocheboise, l'usine de Porcheville, la cimenterie de Gargenville... des lieux où l'on sent qu'il se passe des choses quand même un peu plus fortes que simplement le déni du paysage.

Je pense qu'ils l'ont compris. Cela ne veut pas dire que la question de la grande échelle consiste à faire un grand projet. On défendait le contraire en développant un échantillonnage de situations : comment fait-on un quartier au bord du fleuve, qu'est-ce que développer quelque chose dans la pente, dans la boucle de Moisson, qu'est-ce qu'un équipement touristique sur la même boucle, qu'est-ce qu'une zone d'activités ou un quartier de gare dans un système paysager aussi ample, etc. On a fait des simulations qui ne se voulaient pas des projets réalisables mais des démonstrations de comment associer une situation géographique particulière de grande dimension, un site local mais toujours relié, parce qu'il y a une rivière, une vallée, un coteau, une vue, quelque chose, une route, un élément, une limite de zone inondable ou que sais-je, un système général et puis, des dynamiques de développement, qui correspondent aux déplacements, etc. Nous abordions toutes ces questions en essayant de faire la part des choses et la synthèse.

J'ai pris l'ensemble de ces éléments comme une sorte de brainstorming, une manière de réfléchir avec des maîtres d'ouvrages. C'était une occasion unique de réfléchir ensemble à des questions qui, d'habitude, ne sont pas vraiment évoquées et qui n'étaient pas uniquement des questions économiques. On a aussi beaucoup abordé les questions de déplacement et de développement économique. Une des grandes questions – pour laquelle nous avons fait des simulations, pour montrer que c'étaient des choses possibles sans beaucoup d'efforts – était de montrer qu'un programme de croissance territoriale, avec de nouvelles entreprises, de nouveaux logements, n'était pas incompatible avec une sorte de qualité générale d'aménagement.

On peut faire différemment en tirant profit de la puissance paysagère du lieu. Evidemment, Seine Aval était « facile » car la puissance du site naturel est éloquente. En 2001, grâce à une recherche avec l'EPFL (Ecole polytechnique fédérale de Lausanne) sur le rapport entre stratégie d'aménagement et l'outil du SIG (Système d'information géographique), on a travaillé de façon plus fine sur des animations à partir de logiciels du département d'architecture et de géomatique de l'EPFL. On partait de figures territoriales, état existant - état de projet, en faisant des métamorphoses passant de la carte au schéma. C'était un travail fécond sur la représentation qu'on a expérimenté sur Seine Aval avec un objectif de restitution, car c'est aussi un problème de représentation : comment restituer un ensemble d'images en mouvement, avec des animations et d'autres éléments didactiques ?

Pour une simulation, on utilisait le logiciel «vertical mapper» pour faire les images d'origine pour calculer en moyenne avec les données micro-paysagères (une boucle, une vallée, etc.) quels étaient les éléments du grand territoire vus depuis chaque lieu. Depuis chaque lieu, le paysage perçu était calculé avec sa topographie, comme l'apparition des crêtes du plissement de la Seine, etc. Petit à petit, en additionnant la somme des perceptions de chaque situation paysagère particulière, on re-fabriquait la grande géologie du site, c'est-à-dire l'axe, le plissement, les vallées affluentes, tout ce système qui est l'univers du fleuve et qui est en fait la somme de perceptions multiples. Ce qui est intéressant, c'était d'associer des démarches rigoureuses de calculs, fondées sur des outils de traitement de données, avec une approche sensible qui débouchait sur une perception des lieux, et sur une chose plus symbolique et stratégique qui était l'unité générale des bassins, sa conception globale. Le travail s'est développé de manière multiscalair - de grands principes, des grandes questions territoriales à grande échelle, ou la structure d'un petit bâtiment, etc.

Pour parler d'échelle de projet au sens dimensionnel, nous avons fait des représentations qui étaient de l'ordre du 500^e voire du 200^e. Les perspectives n'avaient pas vocation à être des images d'architecture mais plutôt des simulations d'ambiance, de lieux possibles, autour d'une gare... Nous avons produit neuf perspectives dans trois grands sites avec, à chaque fois, trois lieux spécifiques. Il y avait, par exemple, un pont sur la Seine, une gare, un gymnase, un petit centre commercial, un lieu de spectacle, un gîte, une zone d'activités économiques, un quartier, un immeuble de bureau dans un quartier avec des transports en commun, des logements, une guinguette en bord de Seine. C'était des sortes d'extraits qui allaient assez loin, des micro-projets. On s'est prêté à l'exercice du micro projet pour montrer des simulations assez fines de situations possibles. Il y avait toutes les échelles intermédiaires de l'ordre d'un territoire d'une centaine d'hectares, un kilomètre carré, par exemple un fragment de l'île de Mantes et le port de Limetz, un fragment de la boucle de Chanteloup, le quartier de gare des pôles de Mézières. Des situations locales ponctuelles qu'on trouvait caractéristiques. On ramenait ensuite chaque situation dans une figure d'ensemble qui était à l'échelle d'un SCOT¹⁶⁷, donc d'un plan directeur

¹⁶⁷ Document d'aménagement s'étendant sur les moyens et long termes, héritage des schémas directeurs d'aménagement et d'urbanisme (SDAU), le SCOT vise la même organisation et la même mise en valeur du patrimoine naturel et du bâti, en mettant l'accent sur les éléments qui vont donner une cohérence au groupement ainsi constitué, notamment à partir d'une analyse du territoire sous toutes ses composantes.

transcommunal. Cela ne veut pas dire qu'on a préfiguré des périmètres de SCOT, cela ne nous appartenait pas, mais on a réfléchi à cette échelle-là, à cette mesure-là, qui pouvait concerner plusieurs intercommunalités.

Ce qui est très difficile, c'est d'arriver à représenter quelque chose de communicable y compris à l'échelle supérieure des 40 km, d'arriver à rendre perceptible les grandes transversales agricoles, les percées nord-sud, cette séquence de plusieurs grands massifs paysagers qui caractérisent aussi l'identité de l'ensemble de Seine Aval. Quand on s'attaque à l'une d'entre-elles, on prend une responsabilité par rapport au collectif. Et cela à toutes les échelles. Ce que je trouve intéressant dans cette question du multiscale, c'est que c'est un travail par fragments. On passe par des hypothèses pour arriver à faire comprendre par une simulation, en gardant un certain flou, une certaine indétermination, qu'il s'agit de principes qui potentiellement peuvent aboutir à mille projets différents à partir de l'idée exprimée.

Avoir recours au plan-masse est problématique, qui donne l'illusion que les choses sont là, qu'il suffit de découper le terrain pour le distribuer à des opérateurs. En fait, aujourd'hui, les conditions politiques et économiques font qu'il y a une instabilité forte et c'est tant mieux, peut-être... Les choses sont en permanence en mouvement. Le travail multiscale sur des échantillons, des fragments est représentatif d'une orientation. Plutôt que des documents opérationnels, nous avons fourni des documents qui ouvrent à un éventail de figures.

L'expérience des PACA dans la région transfrontalière de Genève

Je vais prendre l'exemple de Genève où nous avons travaillé dans le cadre des PACA au projet d'agglomération franco-valdo-génévois.¹⁶⁸ Le programme des PACA (périmètres d'aménagement coordonnés d'agglomération) est d'abord un réseau de transport transfrontalier en forme de marguerite, ce qui est déjà une révolution. On a été amené à travailler sur le secteur de Saint-Genis, Meyrin-Saint-Genis, avec une situation politique assez disparate et une inégalité de fait en terme d'attractivité économique, avec deux

¹⁶⁸ La coopération décentralisée regroupe l'ensemble des actions de coopération internationale menées par convention dans un but d'intérêt commun par une ou plusieurs collectivités territoriales françaises (régions, départements, communes et groupements de collectivités territoriales) d'une part, et une ou plusieurs autorités territoriales étrangères, d'autre part, dans le cadre de leurs compétences mutuelles. Ces actions peuvent prendre des formes diverses (jumelages, « jumelages-coopération », programmes ou projets de développement, échanges techniques,...).

politiques fiscales qui ne sont pas les mêmes. Et, c'est politiquement incorrect de le dire, une intercommunalité balbutiante du côté français où on suit jusqu'à présent des standards d'assez médiocre, et puis du côté genevois un statu quo, parce qu'ils ne sont pas très dynamiques, mais ils disposent d'un outillage assez fort.

J'ai tout de suite pointé une sorte de paradoxe : le constat était que « pour l'instant, 90% des emplois sont là, et 90% des terrains disponibles pour le logement sont de l'autre côté », et l'espoir des décideurs c'était que ce soit plutôt 70-70, et d'établir une sorte de tension vers une réadaptation. Si l'hypothèse sur la très longue durée c'était ça – et si l'on voulait que le système réussisse - la figure ne devait pas être une marguerite mais un maillage. La question tendancielle devenait au moins aussi importante que la question radiale. Si on rééquilibre le rapport entre domicile-travail, on ne doit pas seulement examiner le rapport centre et périphérie, mais aussi le rapport de périphérie à périphérie ou de centre à centre. Mais il faut quand même interroger le modèle territorial de la marguerite, qui est une révolution indispensable dans l'état actuel.

Il est très perturbant d'avancer ces propos quand on arrive dans un système de gouvernance très sophistiqué mais un peu instable, et qui est déjà très content d'avoir réussi le pari d'avoir une figure très claire, très lisible politiquement, presque un logo. Si quelqu'un arrive qui dit, « attention ce n'est pas comme cela que ça se passe », cela perturbe beaucoup le jeu et amène à une autre stratégie qui d'ailleurs ne marche pas forcément.

Dans l'étude sur la région de Genève, il y avait les deux agricultures, l'europpéenne et la suisse. Il y a des petites différences de terrain, parce qu'à la limite du Jura par exemple, c'est un peu moins fertile que dans les bosses de limon, mais la nature du sol à elle seule ne justifie pas les écarts énormes de valorisation agricole entre la partie suisse et française. En gros, côté genevois, cela fait des années qu'ils sont sur des valorisations, des circuits courts. Ils travaillent vraiment sur la question de l'agriculture périurbaine quitte à ce que cela coûte plus cher, mais c'est très stabilisé. Ils sont en plein milieu de la ville ou un peu au-dehors, mais ils sont bien dans leurs bottes et revendiquent vraiment l'idée d'appartenir à ce territoire et ne veulent pas changer leur activité.

Les agriculteurs français disent la même chose, sauf qu'ils sont fragilisés parce que l'étalement urbain entraîne une fragmentation des positions agricoles. Ils n'arrivent même plus à passer en tracteur, alors même qu'ils se sont endettés pour 25 ans pour des stabulations. L'été ils font de l'élevage en haut et l'hiver en bas, et ils nous faisaient remarquer que si l'agriculture en bas disparaissait, il n'y aurait plus personne pour entretenir

le haut qui est une sorte de parc naturel où les gens font du ski. A un moment donné, on va se prendre le nez dans la figure sur la question de la maintenance des estives qui ont une vocation de loisirs évidente, indépendamment même des questions liées au milieu naturel, tout ça parce qu'on n'est pas capables de maîtriser l'urbanisation en bas. Là c'est une question agricole avec, derrière, des gens qui travaillent, qui ont des revenus parfois limités, des difficultés, et qui sont en général présents aux réunions de concertation. Sur Seine Aval, les agriculteurs n'étaient pas là du tout, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Ils ont de grandes exploitations et en gros, quoiqu'il arrive, ils tireront leur épingle du jeu. C'est une question d'économie humaine, avec des gens qui fabriquent le paysage, qui sont là. L'exemple de l'agriculture est plus évident, plus facile à expliquer, mais par contre la question des ressources, que j'ai développée sur St-Etienne, c'est un peu moins évident, mais je trouve ça aussi important.

C'est aussi une question culturelle, de reconnaissance dans la fabrication de l'objet, de savoir si ça a du sens ou pas, selon l'orientation qu'on prend et qu'on trouve collectivement avec le maître d'ouvrage, avec les techniciens de la ville. La tradition, y compris du paysage, la tradition du territoire part de l'idée qu'il y a un socle géographique et que dans ce socle géographique, il y a des régions qui ont leur caractère et leurs spécificités. La vallée, ce n'est pas pareil que le plateau... Donc, les lieux se différencient par contraste, mais dans un système où les choses sont les unes dans les autres. Il y a une sorte d'emboîtement, un côté gigogne qui aujourd'hui n'est pas suffisant. Ce côté gigogne, je l'appelle l'ancrage, le fait qu'il y ait une sorte de singularité, que nous sommes vraiment ancrés au sol.

En même temps, et cela participe aussi de la constitution du lieu, il y a des réseaux de liens qui sont liés à des flux. En gros, on joue à saute-moutons. Ces liens sont, soit des liens virtuels, imaginaires qui font qu'à un moment donné on se relie, il y a des effets génériques qui sont assez bien décrits par pas mal de monde, je pense à Koolhaas, mais il n'y a pas que lui. C'est grosso modo l'idée qu'en étant dans un lieu, on est aussi dans d'autres lieux, par des effets soit d'architecture générique, soit de situations génériques. Et ce n'est pas simplement des figures évidentes comme l'aéroport ou la gare, c'est aussi la question de la friche. A un moment donné, on retrouve des situations analogues, ou l'idée de l'analogie, qui fait que quand on est dans un endroit, on est dans un territoire donné mais on est aussi dans la catégorie friche industrielle qui renvoie à des questions génériques.

Il y a le flux imaginaire, cette question de la situation, mais il y aussi le flux des personnes, ce qui fait que les gens bougent. Comment le représenter ? Dès qu'on déplace la focale, on déplace complètement le réseau de relations. C'est-à-dire qu'un réseau de

relations donné, si on le déplace, si on s'y intéresse à partir d'un lieu, on va mettre en évidence un certain nombre de choses, de liens possibles. Mais si on se déplace d'un kilomètre, ça va être un tout autre résultat, comme dans un mobile de Calder. On avait développé cette analogie, il y a plusieurs années, avant de voir l'exposition Calder. On en avait parlé pour un autre projet à Saint-Etienne. Quand on pousse quelque chose ici, se déclenche quelque chose là-bas, et il n'y a pas forcément de rapport évident. C'est un peu comme un grand mobile où, dès qu'on bouge un élément, il se passe des choses ailleurs, sans qu'on ait forcément exactement défini les interactions. C'est une sorte d'imprévisibilité, et donc de distanciation des effets, qui n'est plus uniquement dans l'effet gigogne, mais qui est dans l'effet distant et qui en même temps participe complètement à l'idée d'un lieu aussi. Je fais cette analogie avec le mobile, mais là, je marche un peu sur des œufs parce que nous commençons juste à expérimenter avec des collègues,

La grande échelle et les enjeux de la ville intersticielle

La grande échelle, c'est l'apprentissage de la modestie, parce que c'est tellement fluctuant et interdépendant. Tout le monde se trompe en permanence. Des hypothèses nourrissent un débat contradictoire qui fait qu'à un moment donné on avance doucement dans une direction, mais ce n'est pas la longue marche déterminée d'avance. Il y a beaucoup d'écueils et beaucoup de repentirs, bien davantage que dans un projet sur des dimensions et des questions plus réduites.

Entre Rennes et Nantes, des villes qui travaillent ensemble, c'est peut-être plus facile, mais encore très polarisé en raison des poids économiques des villes-centre. Toute la question intersticielle reste un enjeu majeur peu exploré car économiquement très faible, alors que, en terme de bassin de vie, tout ce territoire interstitiel est la moitié des actifs. Ils prennent leur voiture, ils bougent. Les gens qui habitent à Rennes vont travailler à Nantes et vice versa. Du coup, on ne parle plus vraiment de paysage, mais cela fait partie de la même question. C'est un milieu de vie. Il est rassurant de voir que le jeu politique évolue dans ce sens, mais ça reste pas simple quand même.

Travailler sur la structure, pour moi c'est fondamental, trouver un ordre, sur lequel s'appuyer, réagir etc. alors ça c'est la très grande échelle et puis après, travailler sur des lieux, identifier des situations stratégiques principalement entre les communes. On a appelé ça les « co-urbanisations », c'est un principe qu'il faut expliquer. Toutes les communes, en France, se sont développées depuis leur centre. Donc, la limite communale, l'arrière de la commune, est une membrane extérieure, si l'on prend une métaphore de physique ou de

chimie, où on met le sale, par exemple la déchetterie, le terrain de cross, les friches, la zone d'activités. Toutes les choses pas très valorisantes sont à l'extérieur de la commune, sauf qu'en général cet extérieur, c'est aussi l'extérieur d'une autre commune, ce qui fait que, ce qui se passe dans l'entre-deux, en général, c'est affreux.

On s'est dit qu'il faut identifier des sujets qui sont *entre*. Par exemple entre les Mureaux et Aubergenville, Flins et Epône, avec la grande plaine et des commerces qui s'y sont implantés, l'autoroute. Ce qui est très beau avec cette autoroute c'est que c'est un des lieux d'où on perçoit de manière extrêmement scénographique la vallée dans son ensemble. Resserer le bâti le long de l'autoroute serait une erreur, parce qu'on perdrait le fil. On leur a dit de ne pas transformer Seine Aval en Evry. Quand on est sur l'A6 à la hauteur d'Evry, on ne voit que des boîtes. On a perdu complètement la géographie. On la retrouve quand on traverse Fontainebleau. A Seine Aval, ce qui est génial c'est que dès qu'on est sur l'autoroute, on sait qu'on est sorti de Paris, on est dans une géographie. Après avoir traversé la forêt, il y a cette ouverture sur la vallée qui est géniale. Après, que fait-on entre Rosny et Mantes, entre Moisson et Rosnières... dans tout ce secteur là ? La boucle de Chanteloup, c'est plutôt une question entre Poissy, Trièves et Chanteloup. Tout cet entre-deux communal jusqu'à présent ne marche pas bien parce que chaque commune continue de penser à partir de son centre. Même s'il y a des évolutions positives, elles proviennent d'évolutions générales. Entre communes, ils n'ont pas encore vraiment fait le pas de se dire : qu'est ce qu'on a en commun ? Ce qui est au milieu, c'est ce qu'on a de plus riche, la plus grande ressource est cette espèce de vide, le bâti à peine aménagé entre nos communes. Comment prend-on en charge cette question pour ne pas lui tourner le dos ? Il faut optimiser en investissant juste ce qu'il faut, ni trop, ni pas assez, pour que la situation se valorise plutôt que de se dégrader.

Cette juste mesure est la préoccupation de l'artiste, de l'artisan. Les traités de paysage au 18^e, à une époque les moyens techniques étaient très limités, insistent là-dessus. Le Paris haussmannien s'est fait à la pelle, à la pioche et rien d'autre. Il n'y avait pas de Caterpillar à l'époque. Quand on lit les traités, c'est « faites gaffe, la pente, elle est là, alors vous vous mettez dans le bon sens, sinon ça va être compliqué ». Donc, cette mesure liée à l'économie d'efforts qui est très présente dans les traités d'architecture, mais aussi dans les traités de paysage, on l'a un peu occultée. Depuis les 30 glorieuses, c'est « allons-y gaiement, si on est dans l'eau, on fait des pieux, des bâtards d'eau et si on est dans la pente, on fait des ancrages, des massifs, de la terre armée et tout ce que vous voulez ». Aujourd'hui, il y a une

sorte de retour à ces principes. Ce n'est pas une invention, mais l'actualisation d'une tradition qui, pour des raisons évidentes, était très économe.

L'identité du territoire. Extension de la notion de milieu

La notion d'identité est controversée, avec des philosophes qui la réactualisent. Je pense par exemple au livre de Régis Debray, *Eloge des Frontières*, qui est extraordinaire. Ou à celui de François Jullien, le *Pont des Singes*, qui parle de la biodiversité. Toute cette question est aussi liée aux flux. Le fait d'être dans un lieu ne veut pas dire qu'on n'est pas en interaction avec d'autres. Il y a une sorte d'échange permanent entre les lieux. Ramené à la question du paysage et du territoire, cela fait écho à l'idée que les choses ne sont pas simplement dans un système en gigogne, un peu à l'ancienne, à l'idée qu'un département est dans une région qui est dans la France qui est dans l'Europe, cela renvoie à des jeux plus ambigus, plus riches.

L'approche thématique, par couches choisies, c'est-à-dire pas simplement l'eau, la pente etc., permet aussi de décrire des configurations ou des orientations sans trop figer la réalité. Comme on procède par fragments, il n'y a pas forcément d'image globale. Une approche fragmentaire ne reconstitue pas nécessairement une image d'ensemble, elle évite le recours au plan masse. Le plan masse est intéressant quand on sait ce qu'on va faire et ses besoins, mais quand on n'est pas sûr de faire et qu'on veut laisser les choses ouvertes, on a intérêt à ne pas en faire. Par contre, il faut trouver une structure, et la structure, on arrive à en parler sans faire de plan masse, en raisonnant par thèmes, de manière assez simple.

En ce moment, on travaille à Saint-Etienne, on refait le centre ville de St Etienne, les espaces publics. C'est un peu expérimental, parfois imparfait, mais ce qu'on essaye de faire, c'est d'élaborer le programme avec la ville pour le programme d'espace public en amont du projet, donc avant de dessiner. Il y a donc des questions d'usages, d'argent, de stratégie, de hiérarchie, d'espaces publics, de géographie, de liens avec d'autres projets, etc. On a visité une vingtaine de sites industriels dans la région en se disant : Saint-Etienne, c'est cette espèce de tradition dans la fabrication mais, quand on regarde bien, ce n'est pas qu'une tradition. Aujourd'hui, il y a un secteur métallurgique très dynamique, qui a ses particularités. Ce n'est pas de la production de masse comme en Inde, mais des entreprises de pointe, en métallurgie qui travaillent à l'échelle mondiale pour la NASA par exemple.

Ces savoir-faire s'étendent à d'autres filières, le verre par exemple. On s'est aperçu que la verrerie de St Just qui est à 20km de Saint-Etienne et qui fait du verre soufflé depuis l'ère industrielle et qui a été rachetée par Saint-Gobain, maintenant est capable de fabriquer du verre hybride, entre le verre soufflé à la main, coloré, et le verre sécurit haute technologie. Il y a un mélange entre une industrie de pointe d'échelle mondiale et un héritage artisanal, culturel. Dans le contexte d'un accord-cadre avec la ville de Saint-Etienne, nous avons lancé un appel d'offre à des entreprises locales pour la réalisation des espaces publics. Elles se sont regroupées pour y répondre et ont fabriqué un consortium avec l'intention de se servir de notre projet pour travailler en réseau et se regrouper pour répondre à un appel d'offres innovation-industrie parallèle au nôtre, plus technique, de réalisation et de fabrication de fournitures manufacturées. Les entreprises qui fournissent les objets pour notre projet sont donc des entreprises locales qui ont regroupé leurs savoir-faire. Ces espaces publics de quelques hectares seront manufacturés à cette échelle. Ce n'est pas vraiment une fabrication de paysage, au sens d'un espace dans lequel on est et qu'on habite, c'est un socle culturel et économique, tout aussi important.

Intégration de la nature en ville plutôt que zonage des espaces naturels

Récemment, je me suis intéressé de façon plus précise à la question de la biodiversité parce que j'étais co-président du plan nature en ville pour le MEEDDM¹⁶⁹ – le ministère de l'écologie, dirigé à l'époque par Borloo et Jouanno, qui avaient lancé un plan pour mieux penser la ville avec la nature. Ils avaient fait un groupe de réflexion, selon la méthodologie du Grenelle de l'Environnement, en prenant comme experts, un architecte, un paysagiste, un hydrologue, un écologue, une géographe et un économiste.¹⁷⁰ Il y avait donc Nathalie Blanc, Thierry Laverne, Robert Barbault, et des gens du MEEDDM. C'était pluridisciplinaire, assez intéressant et donc, en travaillant sur des questions telles que sortie du zoning lié à la nature, pour réintégrer la question du vivant et des flux et du mouvement dans la gestion des espaces naturels.

¹⁶⁹ En 2011, Le ministère de l'Ecologie, du Développement durable, des Transports et du Logement.

¹⁷⁰ En 2009, le ministère de l'Écologie (MEEDDM) a lancé le processus d'élaboration du 'Plan restaurer et valoriser la nature en ville', démarche faisant suite à l'engagement n° 76 du Grenelle de l'environnement. Quatrième volet du 'Plan ville durable', ce plan vise à définir un cadre permettant aux villes de mieux prendre en compte la nature et la biodiversité dans leurs politiques.

C'est une vieille question du point de vue scientifique, mais qui n'est apparue politiquement que récemment. La biodiversité est un terme qui a 20 ans, et la question de l'interdépendance des milieux, qui est une vieille question, encore plus ancienne dans le champ scientifique de l'écologie, devient maintenant une question politique affirmée. D'un point de vue scientifique, ça ne sert à rien de faire des périmètres avec des pointillés autour. Ce qui compte, c'est la manière dont on met en interdépendance les milieux, comment on les organise. Ce que je trouve intéressant, c'est que ça fabrique des figures territoriales qui ne sont plus des figures gigognes - où un périmètre est inclus dans un autre qui est dans un autre, etc., mais des figures plus discontinues, plus complexes. Par analogie, l'interdépendance des milieux naturels est assez proche de la question métropolitaine, c'est-à-dire le fait que des gens n'habitent pas, ne travaillent pas, n'ont pas leur loisirs, n'étudient pas au même endroit, et donc bougent constamment.

La famille qui habite à la campagne au nord de la France, dans un petit village, avec le père travaillant à Lille, la mère à Douai ou en Flandre, le fils qui va à l'école à Valenciennes, des gens donc qui sont toujours dans leur bagnole, parce que le train ne marche pas... J'ai eu des études aussi dans le nord de la France, je travaillais en même temps dans le cadre de Lille 3000, j'avais fait l'offre avec Thierry Laverne d'Eura-Lens qui incluait des parcs naturels régionaux, sur 6 sites autour de village. Du point de vue de l'ENRS (Espaces naturels régionaux) des parcs naturels,¹⁷¹ ils n'arrivaient pas à conceptualiser. Le rapport avec l'agglomération, à l'urbain avec les villages de proximité, le réseau de services de ressources offerts aux gens qui habitaient là n'était pas la demande initiale, mais le commanditaire a fini par jouer le jeu. Lille a dépassé le stade de l'agglomération pour former une grande zone urbaine avec la Flandre. 40% des gens qui travaillent dans l'agglomération viennent de l'extérieur parfois de 40 ou 50km, mais cet élément n'est pas complètement intégré. Il y a le TER sur Loos, mais des transports urbains assez glauques. On sent bien que ce n'est pas la Suisse, qu'on n'a pas encore compris que des gens viennent de loin pour travailler. Il y a aussi la question de la structure médicale et de son accessibilité. Je travaille sur EURA Santé avec le paysagiste Alfred Peter pour le plus gros hôpital du

¹⁷¹ Le projet « Vers un urbanisme de qualité » est une action expérimentale d'accompagnement de projets d'urbanisme durable initiée par Espaces naturels régionaux sur proposition des trois Parcs naturels régionaux du Nord-Pas de Calais. Cette action a été sélectionnée dans le cadre d'un appel à projets innovants lancé par le Ministère de l'Ecologie à l'occasion des 40 ans des Parcs naturels régionaux en 2008. Cf. Habiter autrement l'espace rural et périurbain. Résumés des études d'esquisses et d'avant-projets sommaires des communes. Document PDF daté d'avril 2011, disponible sur internet (www.enrx.fr).

nord de la France. Les trois quarts du personnel et des clients de l'hôpital viennent de la région et pas de l'agglomération.

Je travaille aussi pour un petit village à côté de Valenciennes qui s'appelle Wazemme. Pour faire Valenciennes-Lens en train, il faut 2h30, parce qu'il faut changer à Douai, et qu'il n'y a pas de correspondance directe, il faut attendre. C'est le bassin minier et suivant la focale qu'on a, si on est sur Arras, c'est une situation particulière parce qu'il y a des gens qui vont sur Paris ou sur Amiens, d'autres qui sont un peu tirés vers le nord, mais il y a aussi des gens qui vont à Lens et à Lille et à Douai. Chaque fois qu'on se déplace là, il y a un réseau, on est dans un système qui n'est plus du tout gigogne, ça explose complètement. Alors, c'est plus difficile à conceptualiser, forcément.

C'est très rassurant l'idée qu'il y a la région, dans laquelle il y a des départements, dans lesquels il y a des pays, dans lesquels il y a des communes avec leur clocher, des identités emboîtées, soi-disant. Cette question métropolitaine est très difficile à penser, sachant que les figures sont souvent, pour des raisons de gouvernance, très proches de représentation dépassée. Je travaille avec le groupe de réflexion Métropolitaines¹⁷², initié par Vincent Feltesse, avec Olivier Mongin de la revue *Esprit* que j'apprécie beaucoup parce qu'il a un sens politique fort, et la question territoriale est toujours une question politique¹⁷³. C'est un de ceux qui parle de ça en France.

¹⁷² « Les Métropolitaines sont un groupe de réflexion et de lobbying sur la métropolisation qui voit le jour à l'initiative de Vincent Feltesse, président de la Communauté urbaine de Bordeaux et président de la Fédération nationale des agences d'urbanisme, et d'Olivier Mongin, directeur de la revue *Esprit*, et parle aussi par Frédéric Gilli, Michel Jacques et David Alcaud. Cette initiative part d'un constat simple : alors que la métropolisation est en train de profondément transformer les villes et le territoire français, elle reste un phénomène mal connu, voire négligé. L'objectif des Métropolitaines est de remédier à cette situation en mettant à l'agenda politique, médiatique et scientifique la question de la métropolisation. L'objectif est aussi, plus généralement, de contribuer à la promotion de la culture urbaine dans un pays où elle reste encore faible bien que la très grande majorité de la population française vive désormais en ville. Cf. Les Métropolitaines <http://www.lesmetropolitaines.eu/>. Site consulté le 21 novembre 2011.

¹⁷³ En février 2010, Vincent Feltesse (élu en 2010 président de la Fédération nationale des agences d'urbanisme) a lancé avec Olivier Mongin, directeur de la revue *Esprit*, un groupe de travail pluraliste et international sur la question de la métropolisation. Rassemblant de nombreux architectes-urbanistes, des personnalités politiques et des intellectuels, ce groupe s'efforce d'attirer l'attention du public sur les dynamiques métropolitaines et de promouvoir la culture urbaine en France.

Ce même Vincent Feltesse a lancé une réflexion à Bordeaux, sur les 50.000 logements, une vision de développement mieux articulée à l'infrastructure de transport. C'est un peu comme les PACA de Genève, mais version girondine. Les figures de communications de cette étude sont plus radiales car il y a un tel poids de la ville-centre qu'on a du mal à penser à la personne qui habite dans le Médoc et travaille à Mérignac sans passer dans le centre de Bordeaux. La façon de traverser ce territoire là de manière transversale n'est pas dans un rapport à la ville-centre. C'est plus difficile à penser, à arbitrer en terme de gouvernance, avec le poids politique de Bordeaux, même si le maire et le président de région sont différents.

Et puis j'ai fait cette constatation, qui n'est pas simple à exposer, que dans le Grand Paris, dans la partie, en tout cas, la plus dense du Grand Paris, pour la nature, c'est un peu fichu. C'est, peut-on dire, hors échelle. On n'a pas le juste rapport entre la densité de population et les espaces naturels disponibles. C'est l'effet bois de Vincennes au mois de juillet un jour de beau temps. C'est affreux. Il y a une sorte de saturation des espaces qui étaient au début des espaces de sérénité, de respiration, et qui sont devenus saturés par les pratiques des loisirs, par une demande sociale très forte beaucoup plus présente et plus générale qu'il y a 150 ans, au moment où le bois de Vincennes a été aménagé. Si on compare avec Stockholm et le lac Mälär, on voit l'écart entre le nombre de gens et les espaces naturels disponibles, ce qui se traduit par la pauvreté du service offert à la collectivité et un milieu insatisfaisant au sens général.

Ce qu'on perd en éloignement par rapport à la métropole, on le gagne en qualité de vie. Pour l'instant les gens qui habitent Seine Aval sont persuadés que leur grand atout c'est la qualité de vie, *in situ*. Mais il y a des paradoxes. Le bassin d'emploi, enfin le gros des emplois, est plutôt à l'est, c'est-à-dire dans le centre de la région parisienne, au-delà de St Germain-en-Laye. Il en résulte des temps de transport tels que cela induit des journées où la présence sur le lieu de travail est faible. Les gens se lèvent très tôt, ils arrivent très tard, et encore quand ça marche, avec 3 heures et demie de trajet par jour. Beaucoup de gens nous ont dit « vous comprenez, nous on habite dans notre maison de vacances. Certes, la semaine c'est un peu pénible, mais le week-end et les vacances, notre maison c'est notre maison de vacances, on y habite, il y a un paysage magnifique, on va se promener en forêt, on va faire du vélo, etc. Ce que les parisiens n'ont pas, enfin les parisiens au sens des gens de la petite couronne, nous on l'a. Dans notre résidence principale on a l'équivalent en qualité de vie d'une résidence secondaire ». Ce discours-là, je l'ai entendu plusieurs fois, mais il est paradoxal, parce qu'en vérité, la qualité de vie est tout à fait relative et surtout

très inégalitaire entre les gens qui habitent dans le Vexin et les autres... C'est une zone de la région parisienne où les contrastes de revenus de commune à commune sont les plus importants. Sur la cartographie statistique de l'INSEE, cela va du jaune le plus pâle au rouge le plus vif. Dans le parc naturel du Vexin, dont certaines communes font partie de Seine Aval, c'est vraiment très riche en terme de revenus. Et il y a Poissy et toutes sortes de communes où le revenu moyen est beaucoup plus bas, avec de gros contrastes. La qualité de vie est très inégalitaire, et se dégrade à grande vitesse. Les projets d'aménagement et de développement ne sont pas du tout menés pour prendre cela en compte.

Chaque offre est une élaboration conceptuelle nouvelle. Il n'y a pas de modèle de « copier-coller ». A chaque fois, la question se pose de manière différente. A chaque fois on assume un risque en dépassant les bornes de la demande initiale. Les règles du jeu sont itératives. J'ai un peu de mal avec les scénarios, les méthodes de travail prédéfinies où il y a un cahier des charges tellement précis, qui donne trois mois pour les études sur les flux, l'habitat, le milieu naturel, etc. comme si c'était des choses séparées, des calques à superposer. Cela a de moins en moins de sens car toutes les aggro travaillent sur sites, et les interpréter en tant que cartes à superposer n'apporte pas tellement de plus-value que d'avoir les données brutes. C'est un indicateur de quelque chose, mais qui ne fournit pas une plus-value. On vous demande de faire un scénario et encore un scénario et après un plan masse. Cette manière de faire est encore présente, mais de moins en moins. Les grands scénarios, c'est un peu daté. Le Grand Paris se joue dans les variations multiples de chaque situation, pas dans les grands projets. On a travaillé sur les terrasses de la Défense @@.¹⁷⁴ Il y a eu un film documentaire au pavillon de l'Arsenal. Dans le rapport entre Nanterre et la

¹⁷⁴ Le projet Seine-Arche prolonge sur 3 km qui s'étendent de la Seine à l'Arche de la Défense, l'"axe historique" structurant du développement de Paris vers l'ouest. Il prend place sur un territoire couvrant 124 hectares particulièrement marqué par le passage de grandes infrastructures de transports (A86, A14, lignes RER et SNCF). La ZAC Seine Arche a été créée par arrêté préfectoral le 30 mars 2001 à l'intérieur d'un périmètre d'Opération d'Intérêt National ; l'Etablissement Public Seine Arche (EPASA) est aménageur de ce projet. Le plan de référence retenu "Les terrasses de Nanterre" émane de l'équipe Treuttel-Garcias-Treuttel. Le projet des terrasses de Nanterre se décline sur 17 terrasses reliant la Seine à l'Arche construites sur le seul côté ensoleillé. Conçues comme de vastes espaces publics de 60 à 100 mètres de large, elles accueillent successivement une promenade piétonne (large de 20 mètres), une pelouse, une noue large de 7 mètres inaccessible au public permettant de répondre au besoin technique de gestion des eaux pluviales. Cf. <http://www.nanterre.fr/Developpements/Amenagement/Nanterre+demain/Les+projets+de+Nanterre/Seine+Arche/Le+Projet+Seine+Arche.htm>. Site consulté le 22 novembre 2011.

Grande Arche, dans la relation entre le petit Nanterre et le Grand Nanterre, il faut mettre l'argent là où il faut, mais pas plus. Je ne vois pas quel est l'intérêt de fantasmer sur je ne sais quel grand projet. Le Grand Paris se fabrique tous les jours. Et en l'occurrence, ça ne se fabrique pas. En attendant le grand soir, en attendant le métro féerique, les projets continuent d'être, soit complètement stoppés, pour des raisons de médiocrité affligeante, soit médiocres.

Les conditions de la commande en grand paysage, les inégalités territoriales

Je trouve que ça c'est une question liée à mes accointances théoriques, mais on ne fait pas assez en France des choses qui se font plus dans les pays du Nord, c'est-à-dire des scénarios sociétaux. L'hypothèse de base est : on continue de fabriquer du foncier, le PIB continue de croître, les gens vont se déplacer de plus en plus, etc. Et puis le cadre politique ne varie pas. On ne se met jamais comme dans l'exemple d'Helsinki, quand ils ont fait leur schéma territorial, il y a eu une sorte de groupe d'intellectuels divers et variés regroupant plein de disciplines : économistes, sciences politiques, urbanistes etc. qui ont développé quatre scénarios géostratégiques, y compris des scénarios de décroissance, d'effondrement économique. Pas pour dire plan A plan B plan C plan D, parce que ce n'est pas un scénario de plan, mais un scénario de rapport à nos perspectives d'évolutions. Je trouve ça inquiétant que chez nous, dans les débats urbains, il n'y ait jamais de prospectives.

C'est faire l'autruche sur ce qui se passe actuellement. Penser que, grâce à la voiture électrique, il y aura toujours plus de bagnoles, et qu'il faut continuer de faire des routes. Je caricature, mais à peine. Penser que l'automobile est toujours une solution d'avenir, dans sa forme actuelle, que seule la source d'énergie sera différente... Je ne sais pas si dans d'autres pays on a le même discours. Ce type de discours fordiste fait comme s'il n'y avait pas de rapport entre une prospective industrielle et la réflexion urbaine. Et cela n'aide pas à convaincre les maires qu'il faut penser différemment l'équilibre entre les territoires, la question de la compacité, des transports en commun, des mobilités douces, l'économie des sols, et toutes ces questions là. Il y a une sorte de positivisme qui plane encore. On fait partie des pays européens où l'héritage du 19^e siècle, l'idée de progrès, est le plus présent. La technique aura raison de tout, quoi qu'il arrive. Le background idéologique de tous les projets urbains, c'est ça quand même. On pourrait essayer d'émettre des hypothèses alternatives et de lancer le débat. C'est une question démocratique et donc, ça se discute, il n'y a pas de doctrine établie. Il peut y avoir des points de vue personnels. En ce qui

concerne l'aménagement, ce qui compte, c'est qu'il y ait un débat, et pour l'instant il n'y a pas de débat là-dessus, c'est grave. Ce n'est pas un sujet.

Le foncier, le rapport entre la valorisation foncière, les politiques fiscales, les politiques sociales, le coût du logement, tout cela est intrinsèquement inter-relationnel mais pourtant toujours dissocié, bizarrement... On ne parle pas d'une manière synthétique. Je pense par exemple qu'une des principales causes de l'étalement urbain, c'est qu'il s'agit d'un transfert de richesses, de valorisation foncière. C'est donc une compensation des évolutions macroéconomiques sur une sorte d'insécurité sociale. Parce qu'en gros, il vaut mieux être propriétaire parce que la retraite est fragile. Il vaut mieux être propriétaire et que le bien dont on dispose prenne de la valeur. On a donc intérêt à ce que le prix du logement augmente, car s'il baisse, on fragilise non seulement son acquisition et sa situation patrimoniale, on fragilise aussi sa situation sociale dans la durée. Cette interdépendance a un rapport direct avec le fait qu'il y a systématiquement recherche de plus value, avec un effet d'entraînement qui a tendance à faire monter les prix du logement et du foncier et qui, d'autre part, a tendance à valoriser les terrains non construits en les rendant constructibles. Les deux grandes questions urbaines aujourd'hui sont d'une part l'étalement urbain et la construction des sols, et d'autre part l'accessibilité au logement, le coût du logement, l'équité face au logement. Ce sont des questions macroéconomiques liées à une conception différente qui s'est établie depuis 20 ans du rapport de la solidarité entre générations, entre l'économie sociale et l'économie libérale, et qui s'est transformé et a accéléré les processus de valorisation foncière. Cette question là n'est pas assez débattue. On fait comme si c'était deux questions différentes, comme si l'étalement urbain n'était qu'une question de forme, alors que ce n'est pas qu'une question de forme, me semble-t-il.

Ces commandes ne peuvent être pré-formatées, elles sont toujours itératives. Le commanditaire joue le jeu, ou pas. Dans le cadre des commandes publiques, il y a quand même les accords-cadres, qui aident à penser les choses un peu différemment, mais ce dont on s'aperçoit aussi, c'est qu'on prend des risques en répondant à des commandes pauvrement dotées. Par exemple, on a répondu à un appel d'offres sur des espaces naturels régionaux. C'était au sein d'un marché définition avec trois équipes pluridisciplinaires, pour six sites, qui étaient quand même très distants entre Saint-Omer et Maubeuge que l'on a tous visités. C'était 30.000 euros par équipe, donc ça faisait 5.000 euros par site. Il y avait à chaque fois plusieurs réunions publiques avec les maires, des hypothèses de projets, etc. Après, ils ont redécoupé. Dans la seconde phase, nous avons développé trois sites avec un budget d'environ 18.000 euros par site pour faire un plan masse et des hypothèses pré-

opérationnelles, des cahiers des charges pour le découpage en lots avec, là encore, beaucoup de réunions. On s'est organisé pour être le plus performant possible, mais c'était néanmoins un peu fragile. Quand on compare avec un marché de définition à la Défense, sur des questions, certes, très complexes, mais où l'on donne 200.000 euros à trois équipes pour arriver à un résultat qui a des chances de déboucher sur des commandes, on comprend qu'il y a une inégalité énorme entre les territoires. La Défense, ce n'est certes pas le même enjeu territorial qu'un village de 250 personnes. Mais quand même, je trouve qu'il y a une équivalence d'enjeux, on ne réfléchit pas beaucoup moins. La Défense, c'est très complexe avec l'importance des infrastructures, l'acteur majeur du Réseau ferré de France, les trains qui passent les uns sur les autres, c'est techniquement inextricable. Mais, quand même, il y a un énorme contraste.

On fait actuellement des études dans le Beaujolais, sur deux petits villages : l'aménagement d'un jardin dans le bourg de Saint-Lager, au nord de la région viticole du Brouilly, où il faut réaménager un espace public dans le village, avec une halle, et réaménager la place d'un village voisin. Ce sont des communes où le maire est tout seul, avec son conseil et ses deux adjoints retraités, qui ont le temps... Il y a la secrétaire de mairie, à mi-temps, et puis c'est tout. Et les budgets de travaux c'est 500.000, 300.000, 250.000 euros. Cette commande là on y est attaché, parce qu'on trouve que le territoire est commun. C'est les gens du village, c'est aussi important pour la communauté, à une autre échelle. Mais les conditions de la commande ne sont pas favorables à une approche où on prend le temps de réfléchir. Ça vaut pour les concepteurs, mais aussi pour les élus et les services. Je ne sais pas comment on corrige ces questions, parce qu'il y a un désarroi de ces communes-là qui est considérable. Quand les gens en ont envie, ils n'en ont pas les moyens.

Autre exemple, dans une commune de l'Avesnois avec laquelle on a travaillé dans le Nord, il y a une équipe municipale assez résolue, concentrée sur son projet, très impliquée. Le débat avec elle a été très fécond, elle avait quelques moyens pour faire un peu d'action foncière en achetant des terrains et n'étaient pas complètement désargentée. Mais concrètement, pour faire du logement social, qui était leur vrai besoin, sous la forme d'une opération, un peu différente, d'un petit lotissement, on s'aperçoit que les évolutions des politiques publiques sur le logement social ne vont pas dans ce sens. Dans ces régions, on ne peut pas faire du logement social. Il n'y a aucun financement, si ce n'est de manière détournée, par les politiques du Conseil régional ou les Parcs naturels. Il faut trouver les moyens pour rémunérer la maîtrise d'œuvre, trouver une manière détournée de

subventionner une approche qualitative, ce qui rend l'expérience difficilement duplicable. Si on le fait une fois, deux fois, trois fois, on a épuisé le budget du Conseil Régional. Donc, on essaie de lancer des opérations qui sont des opérations témoins, et qui, en fait, ne peuvent pas faire l'objet d'un passage de relais parce qu'il n'y a plus de politique publique sur la question de l'aménagement de ces territoires. C'est une catastrophe.

Le projet du Beaujolais, par exemple, on n'aurait clairement pas pu le faire sans notre double structure à Lyon et à Paris, avec quelqu'un qui habitait à Lyon et qui pouvait aller faire le chantier en voiture. Le côté expérimental nous pose plein de questions. On fait partie des agences qui font beaucoup d'urbanisme, de projets territoriaux, avec une production de bâtiments régulière, mais pas de grosses opérations de logement associées à nos études urbaines. On ne finance pas l'urbanisme par une activité alimentaire de production, comme sont obligées de le faire beaucoup d'agences qui sont investies dans des échelles territoriales.

C'est pareil pour une agence de paysagistes. Le paysagiste arrive à investir dans l'expérimental quand il a quelques grosses commandes d'espace public. La situation normale de l'entreprise, c'est que l'urbanisme et les questions territoriales ne sont jamais rémunérés à la hauteur de l'enjeu, ou alors on fait la fiche technique copié-collé. Alors, parfois, je me dis qu'on devrait être un peu plus normalisé. On a développé un métier dans l'agence, des gens spécialisés, qui gagnent même du temps sur certaines tâches. Mais chaque étude est un peu différente, on sait comment ça commence mais pas quand ça finit. La question de la commande c'est quand même une grande question.

De nos jours la commande sur la grande échelle est croissante. Par exemple, on travaille actuellement avec la ville d'Anglet, entre Bayonne et Biarritz dans les Pyrénées-Atlantiques, pour refaire son PLU. On a d'abord fait un projet de ville, conformément à la loi SRU, certes, mais ce n'est pas toujours ce que font les élus. Souvent ils mettent 40.000 euros, et un bureau d'études qui fait des copiés-collés. Là on a fait une étude en reprenant complètement l'approche territoriale, le lien avec les territoires adjacents, le diagnostic, les thématiques, etc. Rien que pour faire le projet urbain, rien que pour notre partie, donc hors assistance juridique, bureau d'études environnementale, pour faire l'évaluation dans le cadre du Grenelle de l'environnement, les responsables ont investi une somme beaucoup plus importante que d'habitude, c'est à dire 200.000 euros. Du coup, on a pu travailler correctement sans gagner beaucoup plus, mais avec les moyens, d'y aller plus souvent, de discuter avec eux, de discuter avec les gens, en intégrant la question des projets en cours qu'ils n'avaient pas forcément pensé à articuler avec les projets de planification prospective.

On a réussi à organiser des thématiques et des séquences de lieux où ces projets qui étaient un patchwork de zones d'intervention sont devenus partie de figures territoriales avec des enjeux identifiés. Le projet devenait le levier qui montrait dans quelle direction aller et aussi le témoin de la manière dont on pouvait travailler avec des concepteurs déjà engagés sur des projets pour irriguer, nourrir le projet territorial. Cela suppose d'avoir de l'argent pour des études préalables. Et c'est très rare. Le contexte de la commande est déterminant. A Anglet, c'est parce qu'il y a une volonté politique très forte au sein de l'équipe municipale. Mais c'est exceptionnel. Sur un projet de PLU, c'est la première fois qu'on fait ça. On a travaillé avec une juriste, Cécile Benoît, pour être un peu plus solide. J'ai accepté de travailler sur ce projet parce qu'il y avait cette volonté politique inhabituelle et parce qu'il y avait un budget qui nous permettait de travailler dans des conditions correctes, exigeantes, parce que ça ne sert à rien si on bâcle.

4 CONCLUSION : LE DEPASSEMENT DE L'URBANISME SECTORIEL PAR LA FIGURE DU PAYSAGE

Nous avons tenté de comprendre davantage les processus de projet à l'œuvre dans la refondation du paysage. Nous avons l'intuition qu'il convenait moins de considérer la grande échelle en soi, que de comprendre le traitement du passage d'une mobilité à l'autre, et donc des échelles de temps et d'espace, du grand au petit, de l'espace géographique au chez soi et de comprendre comment se fabrique un récit commun au travers de l'expérience interscalaire de l'espace habité et parcouru.

Dans le questionnement de départ, nous avons utilisé la notion abstraite de « figure du paysage » en supposant qu'elle permettait de transcender les limites imposées par l'urbanisme sectoriel et la division des gouvernances territoriales. Nous lui attribuons aussi une force de conviction pour fonder un imaginaire commun autour d'un projet par essence singulier et unique. La « figure » est un terme qui peut s'appliquer à différents champs scientifiques et artistiques (on parle de figure pour l'anatomie, la danse, l'arithmétique, la musique, la rhétorique et la grammaire, la géométrie, Cf. dictionnaire littré). Nous aurions pu choisir un autre terme dans un autre lexique, le mot « concept » par exemple, mais si nous avons retenu celui là, c'est précisément pour son acceptation polysémique qui soutend cependant l'idée d'une forme.

La recherche, ses lectures, ses études de cas nous ont permis de préciser ce que nous entendions par « figure du paysage ».

La figure induite par la géologie et les infrastructures

Dans les entretiens et les cas d'étude analysés, la recherche d'une figure territoriale apparaît constamment : c'est à la fois une lecture autant qu'une interprétation métaphorique du site au sens large : dans sa surface et son substrat géologique et culturel. Parfois, la différence est tenue entre une figure « objective », identifiée pour un site

particulier, et une figure « imposée » provenant d'un catalogue de formes référentielles transmise par les cultures professionnelles.

Il nous semble que là réside peut-être une légère différence d'approche entre paysagistes et architectes, les premiers écartant davantage l'idée d'être contaminés par les modèles. C'est une piste de réflexion pour expliquer l'écart entre les professions qu'il conviendrait d'approfondir.

La figure induite par la mise en action de l'histoire

Les exemples de maîtrise d'ouvrage de grande échelle (IBA, *Grünmetropole*), mais aussi le courant du *landscape urbanism* américain, nous montrent que pour être efficace, une démarche de projet complexe doit s'appuyer sur la production d'un référentiel sur l'histoire de l'urbanisme et du paysage.

Il ne s'agit pas de légitimer un projet par des modèles, ni de figer une forme de mémoire, ni de « faire patrimoine », mais d'activer l'histoire pour construire un récit. Nous avons ainsi distingué plusieurs « façons » de travailler ce référentiel historique. Il y a celle qui appartient aux concepteurs eux-mêmes et qui travaillent « l'histoire pamimpseste » – c'est le terme que nous avons employé pour désigner une sorte d'archéologie des lieux, de coupe géomorphologique rendant compte de la longue durée des forces telluriques, et dont l'interprétation dans le cadre d'un projet de paysage apparaît par ailleurs autant métaphorique que scientifique. Il y a celle qui concerne le monde savant qui intervient sur l'histoire culturelle et le champ plus retreint de l'urbanisme et du paysage pour construire une historiographie.

Activer d'une manière et/ou d'une autre l'histoire semble être un gage d'acceptation publique, c'est du moins ce qu'il en ressort à Riem, dans le Barnim et plus encore à *Grünmetropole* qui combine figure géologique et figure historique en travaillant sur le « paysage invisible » des mines de charbon et la mémoire de la vie industrielle.

Le traitement des échelles intermédiaires garant du projet de grande échelle

Le thème de l'interscalaire est récurrent dans les entretiens et les projets. De façon très banale, on constate que pour qu'il y ait une véritable intégration de l'urbanisme et du paysage, le traitement des échelles intermédiaires est fondamental.

La réussite de la grande échelle passe par le traitement des franges. Le passage d'un grand parc à l'espace public ordinaire, le statut des entrées et rez-de-chaussées

d'immeubles, la vue autorisée par les fenêtres en étage sur des perspectives plus vastes... Il en résulte sinon, un urbanisme autiste qui répète les faillites du zonage.

5 ELEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Des références bibliographiques supplémentaires, spécifiques aux thèmes traités, sont indiquées en notes de bas de page.

- Antoine, Serge, Weill Gérard, « Les métropoles d'équilibre et leur région », in *Urbanisme*, n°89, 1965, p.11-20.
- Alvergne, Christel, Musso Pierre, *Les grands textes de l'aménagement du territoire et de la décentralisation*, Paris, La documentation française, 2008.
- Ascher, François, *Métropole ou l'avenir des villes*, Paris, Odile Jacob, 1995.
- Baccini, Peter, Oswald, Franz, *Netzstadt. Einführung in das Stadtentwerfen*, Bâle, 2003.
- Baljon, L., *Designing parks — An examination of contemporary approaches to design in landscape architecture, based on a comparative design analysis of entries for the Concours International: Parc de la Villette Paris 1982 – 3*, Amsterdam, A&N Press, 1992.
- Barraqué, Bernard, *Le paysage et l'administration*, Rapport de recherche, Ministère de l'Urbanisme, des logements et des transports, direction de l'Urbanisme et des Paysages, Mission de la recherche urbaine, ARTE, 1985 (réédité en 2005 par la Direction de la nature et des paysages).
- Bava, Henri, "Landscape as a Foundation", *Topos* 40 (2002), p. 70-77.
- Berger, Martine, *Les périurbains de Paris. De la ville dense à la métropole éclatée?*, Paris, CNRS Éd., Coll. « Espaces et Milieux », 2004.
- Berque, Augustin, *Cinq propositions pour une théorie du paysage*, Seyssel, Champ Vallon, 1994.
- Berque, Augustin, Bonin Philippe, Ghorra-Gobin Cynthia, *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.
- Blanchon, Bernadette, « Pratiques et compétences paysagères, 1945 à 1975 », in *Strates*, n°13, p. 149-167, 2007.
- Blanchon, Bernadette, « Les paysagistes français et les grands ensembles de l'après-guerre aux années 70 », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°85, p. 21-29, 2000.
- Blanchon, Bernadette, « Les paysagistes et la question du projet urbain », in *P+A*, n°31, p. 8-13, 1995.

- Blanchon, Bernadette, « Les paysagistes et la question du projet urbain : de l'horticulture au projet urbain », in *P+A*, n°32, p. 20-29, 1995.
- Beckman, John (éd.), *The Virtual Dimension: Architecture, Representation, and Crash Culture*, New York, Princeton Architectural Press, 1998.
- Berrizbeita, Anita, and Linda Pollak, *Inside/Outside: Between Architecture and Landscape*, Rockport, 1999.
- Beardsley, John, *Earthworks and Beyond*, New York, Abbeville Press, 1998.
- Bodenschatz, Harald, Christina Gräwe, Harald Kegler, Hans-Dieter Nägelke, Wolfgang Sonne (éd.), *Stadtvisionen 1910 | 2010, Berlin, Paris, London, Chicago*, TU Berlin Architekturmuseum / Dom Publishers, 2010.
- Buttlar, Florian von (dir.), *Peter Joseph Lenné : Volkspark und Arkadien*, Berlin, Nicolaische Verlagsbuchhandlung, 1989.
- Bye, Arthur Edward, *Art into Landscape: Landscape into Art*, Mesa, AZ, PDA Publishers, 1983.
- Cabanel, Jean, *Pays et paysages de France*, Éditions du Rouergue, 2006.
- Cabanel, Jean, « Réalités du paysage d'aménagement », in *Métropolis*, n°84/85, 1988, p.6.
- Challet, Jean, « Le conservatoire du littoral et la gestion des paysages », *Métropolis*, n° 84/85, 1988, p.63-64.
- Challet, Jean, « Les espaces libres publics », in *A+U*, revue africaine d'architecture et d'urbanisme, Casablanca, n°4, 1966, p. 60-65.
- Challet, Jean, Pérelman, Rémi, *L'aménagement des paysages aux Pays-Bas et le rôle des collectivités locales. Voyages d'étude 21-23 mars 1973*, Paris, CNERP.
- Chadwick, G.F, *The park and the town — Public landscape in the 19th and 20th century*, London, The Architectural press, 1966
- Chadoin, Olivier, 2007, *Être architecte : Les Vertus de l'Indétermination. De la sociologie d'une profession à la sociologie du travail professionnel*, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, 384 p., 2007.
- Champy, Florent, 2000, « Les architectes, les urbanistes et les paysagistes », in *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, sous la direction de Thierry Paquot, Michel Lussault et Sophie Body-Gendrot, éditions la découverte, collection « Textes à l'appui », p. 215-224, 2000.
- Choay, Françoise, *L'urbanisme, utopies et réalité : une anthologie*, Paris, Le Seuil, 1965.

- Claramunt, Marc, Jacotot Pascale, Mosbach Catherine, 1989, « Le paysagiste, du jardinier au prospecteur de sites, une profession et sa formation », in *Les Annales de la recherche urbaine*, n°44-45, p. 195-204, 1989.
- Claude, Vivianne, 2007, « Les villes nouvelles françaises : lieux de formation aux pratiques de l'aménagement », in « Paysage urbain : genèse, représentations, enjeux contemporains », *Strates*, n°13, p. 169-181, 2007.
- Claude, Vivianne, 2006, *Faire la ville. Les métiers de l'urbanisme au XX^e siècle*, Marseille, Éditions Parenthèses, collection « Eupalinos », 2006.
- Claude, Vivianne, Saunier, Pierre-Yves, « L'Urbanisme au début du siècle. De la réforme urbaine à la compétence technique », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°64, p. 25-39, 1999.
- Claudius-Petit Eugène, « Pour des maisons réconciliées avec la nature », in *Urbanisme*, n°11-12, 1951, p.7-8.
- Claudius-Petit Eugène, *Pour un plan national d'aménagement du territoire, communication du ministre de la reconstruction et de l'urbanisme au conseil des ministres*, Paris, Ministère de la Reconstruction et de l'urbanisme, 1950.
- Cogato Lanza, Elena, « L'espace de la grande échelle et les acteurs de la maîtrise d'ouvrage. Introduction », in Ph. Louguet, C. Tiry, F. Vermandel (dir.), *La grande échelle*, numéro spécial des *Cahiers thématiques* de l'École d'Architecture et de Paysage de Lille, N° 6, Paris, décembre 2006, p. 164-167.
- Cohen, Jean-Louis et André Lortie, *Des fortifs au périph*, Paris, Picard/Pavillon de l'Arsenal, 1991.
- Cohen, Jean-Louis, *Architecture en uniforme. Projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale*, Montréal/Paris, CCA/Hazan, 2011.
- Corajoud, Michel, *Le paysage, c'est l'endroit où le ciel et la terre se touche*, Actes Sud/ENSP, 2010.
- Corajoud, Michel, « Le paysage : une expérience pour construire la ville », texte en ligne : <http://corajoudmichel.nerim.net/10-textes/texte-grand-prix/texte-grand-prix.pdf>
- Corboz, André, « Apprendre à décoder la nébuleuse urbaine », *Quaderno della ricerca sulle trasformazioni dell'habitat urbanité in Europa*, IUAV, n° 2, juin 1994, p. 5-11.
- Corboz, André, *Le Territoire comme palimpseste*, Paris, L'Imprimeur, 2001. Recueil de textes réunis par Sébastien Marot.

- Corner, James, and Alex MacLean, *Taking Measures Across the American Landscape*, New Haven, Yale University Press, 1996.
- Corner, James (éd.), *Recovering Landscape: Essays in Contemporary Landscape Architecture*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.
- Cosgrove, Denis and Stephen Daniels (eds.) *The Iconography of Landscape*, Cambridge, England, Cambridge University Press, 1984.
- Cosgrove, Denis, *Social Formation and Symbolic Landscape*, Madison, WI, University of Wisconsin Press, 1984/1998.
- Cosgrove, Denis (ed.), *Mappings*, London, Reaktion, 1999.
- Cullen, G., *Townscape*, London, Arch. Press, 1961/1968.
- Czerniak, Julia (éd.), *CASE: Downsview Park*, Londres, Prestel, 2002.
- Davezies, Laurent, *La république et ses territoires*, Paris, Seuil, 2008.
- Décamps, Henri et Odile. *Au Printemps des paysages*, Buchet Chastel, 2004.
- De Michelis, Marco, « La révolution verte: Migge Leberecht et la réforme du jardin en Allemagne moderniste », in : M Mosser et G. Teyssot (dir.), *Histoire du jardin de la Renaissance à nos jours*, Londres/New York, Thames & Hudson, 2000, p. 409-420.
- Delavigne, Raymond, *Note sur les interventions de l'LAURP dans le domaine de l'environnement*, Paris, IAURP, 1972, 16 p.
- Delavigne, Raymond, Sauvaget Daniel, « Recherches bibliographiques : l'espace ouvert. Bibliographie sélective et signalétique sur l'espace ouvert », in *Les cahiers de l'LAURP*, Paris, vol.31, 1973, p. 1-11.
- Delavigne, Raymond et Christian Thibault, « Thématic Mapper en Île-de-France : l'Environnement », in *Métropolis*, n°70/71, 1985, p. 27.
- Delbaere Denis, « Grand paysage : le projet est dans l'écart entre la carte et le terrain. Entretien avec Jacques Sgard », *Les Carnets du paysage*, n°20, 2010, p. 134-139.
- Dietrich, Lisa, « Promenade architecturale in the Riem landscape », *Topos*, n°37, 2001, p. 58-63.
- Dolff-Bonekämper, Gabi, „Topografien der Erinnerung und Gedächtniskollektive“, In: Birle, Peter; Gryglewski, Elke; Schindel, Estela (Hrsg.): *Urbane Erinnerungskulturen im Dialog : Berlin und Buenos Aires*. 1. Aufl. Berlin : Metropol Verlag, 2009, p. 26–36.

- Dolff-Bonekämper, Gabi, « Berlin capitale. Le patrimoine des promesses de bonheur échouées », In: Corinne Jaquand & Ewa Bérard (dir.). *Architectures au-delà du mur. Berlin, Varsovie, Moscou 1989-2009*. Paris, Picard. 2009, p. 145–162.
- Dolff-Bonekämper, Gabi, „Les cadres sociaux et spatiaux du patrimoine - Quoi de neuf dans la Convention de Faro ?“, In: Conseil de l'Europe (dir.). *Le patrimoine et au delà*. Strasbourg: Council of Europe Publishing - Éditions du Conseil de l'Europe, 2009.
- Dolff-Bonekämper, Gabi, „Das Hansaviertel und seine Architekten“. In: Sandra Wagner-Conzelmann (dir.). *Das Hansaviertel in Berlin und die Potentiale der Moderne: Wissenschaft und Zeitzeugen im Gespräch*. Berlin: Akademie der Künste; 2008, p. 114-127.
- Dorst, J.D., *The Written Suburb*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 1989.
- Duncan, James and David Ley, *Place/Culture/Representation*, Londres & NY, Routledge, 1993.
- Dorst Jean, *Avant que nature ne meure : pour une écologie politique*, Paris, Delachaux et Niestlé, 1965.
- Dubois-Taine, G. et Y.Chalas, *La ville émergente*, éd. de l'Aube, 1997.
- Dubost, Françoise, « Le traitement du site, logiques savantes et enjeux professionnels », in *Sociologie de l'Art*, sous la direction de Raymonde Moulin, Paris, La documentation française, 1986, p. 223-229.
- Dubost, Françoise, « Les nouveaux professionnels de l'aménagement et de l'urbanisme », in *Sociologie du travail*, n°2-85, XXVIII^e année, 1985, p. 154-164.
- Dubost, Françoise, « Les paysagistes en quête d'identité », in *P+A*, Octobre, 1984, p. 14-16.
- Dubost, Françoise, « Les paysagistes et l'invention du paysage », in *Sociologie du travail*, n°4-83, XXV^e année, 1983, p. 432-445.
- Dubuisson, Jean, « Le plan de masse et le site », in *Urbanisme*, n°11/12, p. 15-17. 1951.
- Dümpelmann, Sonja, « Creating order with nature : transatlantic transfer of ideas in park system planning in twentieth-century Washington D.C., Chicago, Berlin and Rome », *Planning Perspectives*, Vol. 24, n°2, avril 2009, p.143-173.
- Dümpelmann, Sonja, « The Park International : park system planning as an international phenomenon at the beginning of the twentieth century », *German Historical Institute Bulletin*, n°37, automne 2005, p. 75-86.
- Dümpelmann, Sonja (dir.), *Pückler and America*, Washington, D.C, German Historical Institute, 2007.

- Eleb-Harle, Nicole, Barles Sabine (dir.), *Hydrologie et paysages urbains en villes nouvelles*, Rapport final du programme de recherche du Ministère de l'Équipement sur les Villes Nouvelles, 2005.
- Evernden, Neil, *The Social Creation of Nature* (Baltimore, MD: Johns Hopkins Press, 1992).
- Estienne Isabelle, « L'aménagement comme stratégie professionnelle : l'exemple de cinq paysagistes formés à la section du paysage et de l'art des jardins de Versailles en 1946-1948 », in *Projets de paysage*, revue en ligne, publié le 19 juillet 2011, [http://www.projetsdepaysage.fr/fr/l_amenagement_comme_strategie_professionnelle]
- Estienne, Isabelle, *L'intervention du paysagiste dans la ville de 1960 à aujourd'hui pertinences et enjeux pour les architectes et urbanistes : Le cas de la métropole lilloise*, Doctorat en aménagement et urbanisme, Université de Lille 1, 2010, 2 vol.
- Estienne, Isabelle, « (Projet de) paysage / territoire / reconversion : situation en France, 1960-1990 », in *Les Cahiers Thématiques*, n°9, « Paysage, territoire et reconversion », ENSAP de Lille, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme, décembre 2009, p. 99-117.
- Forestier, Jean Claude Nicolas, *Grandes villes et systèmes de parcs*, Paris, Norma, 1997 (rééd).
- Fachgebiet Städtebau - Stadtgestaltung und Bauleitplanung, Fakultät Raumplanung, TU Dortmund, *Exposition internationale d'architecture et d'urbanisme Emscher Park. Les projets, dix ans après* (édité à l'occasion de l'exposition à la Cité du Patrimoine et de l'architecture, novembre 2008), Klartext Verlag, 2008.
- Faivre-Aublin Cyrille, Mantzaras Panos, Melemis Steven, « La ville-territoire », *le Journal de l'Archipel des Revues*, novembre 2003, http://multitudes.samizdat.net/La_ville-territoire.
- Falque, Max, « Espaces ouverts et urbanisation », in *Urbanisme*, n°137, 1973, p. 30.
- Falque, Max, « Structures et fonction des espaces ouverts », in *Aménagement et Nature*, n°32, hiver 1973-1974, p. 2-6.
- Falque, Max, « La maîtrise des espaces ouverts », in *Aménagement et Nature*, n°32, hiver 1973-1974, p. 20-23.
- Falque, Max et Desrentes, François, « La prise en compte du paysage dans les études de planification écologique », in *Urbanisme*, n°160, 1977, p. 58.
- Falque, Max, Desrentes François, « Recherches / plans / actions : Faire avec la nature, la cartographie de l'environnement », in *Urbanisme*, n°177/178, 1980, p. 42.

- Florentin Daniel, Fol Sylvie, Roth H el ene, « La "Stadtschrumpfung" ou "r etr ecissement urbain" en Allemagne : un champ de recherche  emergent », *Cyberg eo*, n 445 [http://cybergegeo.revues.org/22123] .
- Fol Sylvie, Cunningham-Sabot (Emmanuèle), « "Déclin urbain" et shrinking cities : une évaluation critique des approches de la décroissance urbaine », *Annales de géographie*, 2010/4, né 674.
- Forman, Richard, *Land Mosaics*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1996.
- Fortier, Bruno, *La métropole imaginaire, Un atlas de Paris*, Liège, Pierre Mardaga, 1995 ;
- Fortier, Bruno, *L'amour des villes*. Paris/Liège, IFA/Mardaga, 1994.
- Francis, Mark and Hester, Randolph (eds.), *The Meaning of Gardens*, Cambridge, MA, MIT Press, 1990.
- Frey, Jean-Pierre, «  tre architecte et devenir urbaniste », in EPAU, *Actes du Séminaire international Enseignement et pratique de l'architecture, quelles perspectives ?*, EPAU, Alger du 23 au 26 avril 2001, Alger, EPAU, p. 24-35. 2001.
- Frey, Jean-Pierre, « La ville des architectes et des urbanistes », in Thierry Paquot (dir.), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, p. 106-114. 2000
- Frey, Jean-Pierre, « Quand les architectes et architectes-urbanistes parlent de la ville », in Philippe Boudon (dir.), *Langages singuliers et partagés de l'urbain*, Paris, L'Harmattan, Collection « Villes et entreprises », p. 45-73. 1999.
- Friesen, Hans, F uhr, Eduard, *Neue Kultur Landschaften*, Cottbus, 2001.
- Garreau, Joel, *Edge Cities*, New York, Doubleday, 1991.
- Gaudin, Jean-Pierre, 1987, « A l'avance, avec méthode. Savoirs, savoir-faire et mouvement de professionnalisation dans l'urbanisme au début du siècle », in *Sociologie du travail*, né 2-87, XXIX  année, p. 177-197, 1987.
- Giroto, Christophe (et al.), *Landscape architecture in mutation - essays on urban landscape*, Institut fur Landschaftarchitektur, 2005.
- Giroto, Christophe, Yves Luginbuhl, Pierre Donnadieu, "The evolving French rural landscape: what influence do landscape projects have?", in: Schoute et al., 1995, p 589-599.
- Glacken, Clarence, *Traces on the Rhodian Shore*, Berkeley, CA, University of California, Press, 1967.

- Gollwitzer, Gerda et Günther Grzimek, *Spiel und Sport in der Stadtlandschaft*, München, Callwey, 1972.
- Gorgolewski, Mark, June Komisar et Joe Nasr, *Carrot City. Creating places for urban agriculture*, New York, The Monacelli Press, 2011.
- Grese, R.E, *Jens Jensen Maker of Natural Parks and Gardens*, Johns Hopkins University Press, 1998.
- Grohé, Thomas, « L'exposition internationale de l'Emscher Park », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 52/1991, *Écologie allemandes*, 33-34.
- Gröning, Gert, « Teutonic Myth, rubble, and recovery: landscape architecture in Germany », in Marc Treib (dir.), *The architecture of landscape 1940-1960*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 120-153.
- Gröning, Gert et Wolschke-Buhlman, Joachim, « Politics, planning and the protection of nature: political abuse of early ecological ideas in Germany, 1933-45 », *Planning Perspectives*, 2, 1987, p. 127-148.
- Gröning, Gert ; Wolschke-Bulmahn, Joachim ; Hampf-Heinrich, Vroni ; Wiegand, Heinz ; Maas, Inge ; Michael Goecke ; Hennebo, Dieter (dir.), *Geschichte des Stadtgrüns*, Hannovre/Berlin, Patzer Verlag, 1962 et sq (2.éd. 1979-1981), 5 Vol.
- Grzimek, Günther, *Gedanken zur Stadt- und Landschaftsarchitektur seit Friedrich Ludwig v. Sckell*, München 1973.
- Grzimek, Günther, et Rainer Stephan: *Die Besitzergreifung des Rasens. Folgerungen aus dem Modell Süd-Isar. Grünplanung heute, hrsg. von der Bayerischen Rückversicherung Aktiengesellschaft*, München 1983.
- Gustafson, Kathryn, *Sculpting the Land*, Washington DC, Spacemaker Press, 1999.
- Hamm, Oliver G., *IBA Hamburg: Projekte und Konzepte/Projects and concepts*, Katalog zur Zwischenpresentation 2010/Catalog for the Interim Presentation 2010, Jovis, 2010.
- Haney, David, *When modern was green, Life and work of landscape architect Leberecht Migge*, Londres/New York, Routledge, 2010.
- Hegemann, Werner, *Amerikanische Parkanlagen: Ein Parkbuch zur Wanderausstellung von Bildern und Plänen amerikanischer Parkanlagen*, Berlin, Wasmuth, 1911 ; Hugo Koch, *Gartenkunst im Städtebau*, Berlin, Ernst Wasmuth, 1914 (réed. 1921).

- Hegemann, Werner, *Der Städtebau nach den Ergebnissen der allgemeinen Städtebau-Ausstellung in Berlin nebst einem Anhang : die Internationale Städtebau-Ausstellung in Düsseldorf*, vol. 2, *Verkehrswesen, Freiflächen*, Berlin, Wasmuth, 1913, p. 364.
- Hunt, John Dixon, *Gardens and the Picturesque: Studies in the History of Landscape Architecture*, Cambridge, MA, MIT Press, 1992.
- Hunt, John Dixon, *Greater Perfections: The Practice of Garden Theory*, Philadelphia, PA, University of Pennsylvania Press, 2000.
- IBA meets IBA. Zur Zukunft Internationaler Bauausstellungen*, Berlin, Jovis Verlag, 2010.
- Jackson, J.B., *The Necessity of Ruins*, Amherst, MA: University of Massachusetts Press, 1980.
- Jackson, J.B., *Landscape in Sight: Looking at America*, New Haven, CT, Yale University Press, 1999.
- Jaquand, Corinne, *Le Grand Berlin et l'anticipation américaine, Infrastructures, paysage et forme urbaine du IIe au IIIe Reich*, Thèse de doctorat sous la direction d'Hubert Damisch, Chap. 5. « De la nature en ville : la *Parkpolitik* du Grand Berlin au regard des systèmes de parcs américains », EHESS, 2003.
- Jaquand, Corinne, « Berlin, Varsovie, Moscou et l'idée métropolitaine », in E. Bérard et C. Jaquand, *Architectures au-delà du Mur 1989-2009*, Berlin, Varsovie, Moscou, Paris, Picard, 2009, p.35-48.
- Jellicoe, Geoffrey & Susan, *The Landscape of Man: Shaping the Environment from Prehistory to the Present Day*, New York, Van Nostrand Reinhold, 1975.
- Jirku, Almut, « Encounters of the third Kind. Landscape architecture in the periphery of Berlin : New concepts and design », *De la connaissance des paysages à l'action paysagère*, colloque CNRS Paris / Cemagref Bordeaux, décembre 2004, <http://www.symposcience.org/exl-doc/colloque/ART-00001438.pdf> .
- Kiley, Dan and Jane Amidon, *Dan Kiley: The Complete Works of America's Master Landscape Architect*, London, Thames and Hudson, 1998.
- Kohler, Dorothée, « The IBA Emscher Park – a typically german project ? », in *Topos*, 26/1999, *IBA a Renewal Concept for a Region*.
- Krosigk, Klaus von, « Le parc de Klein-Gleinicke à Berlin », in : Monique Mosser et Georges Teysot (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Gallimard, 2002 (2^e éd.), p. 417-419.

- Lacaze, Jean-Paul, *Introduction à la planification urbaine. Imprécis d'urbanisme à la française*, Paris, Presses de l'École Nationale des Ponts et Chaussées, Paris, 1995.
- Landeshauptstadt München, *Der Riemer Park, ein Park ohne Grenzen*, s.d. (consultable sur internet <http://www.muenchen.de/rathaus/Stadtverwaltung/baureferat/freizeit-sport-natur/gruene-oasen/Riemer-Park-2003-heute/Riemer-Park.html>).
- Landeshauptstadt München, *Evaluierung Messestadt Riem. Nachhaltige Stadtentwicklung in München*, s.d. : en version longue : <http://www.muenchen.de/Rathaus/136568> : version en anglais *Assessment of Messestadt Riem. Sustainable urban development in Munich*.
- Lapierre, Eric, *Aménager Paris*, Direction de l'Urbanisme de la Ville de Paris, Paris, éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2005.
- Lapierre, Eric, *Identification d'une ville, architectures de Paris*, Paris, Picard/Pavillon de l'Arsenal, 2002.
- Lassus, Bernard, *The Landscape Approach*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1998.
- Laurie, M., *An introduction to landscape architecture*, New York, American Elsevier, 1976.
- Leatherbarrow, David, *Uncommon Ground*, Cambridge, MA, MIT Press, 2000.
- Le Dantec, J.-P., *Jardins et paysages — Textes critiques de l'antiquité à nos jours*, Paris, Larousse, 1996
- Le Dantec, Jean-Pierre, 2002, *Le sauvage et le régulier. Art des jardins et paysagisme : En France au XX^e siècle*, Paris, Le Moniteur, 263 p., 2002.
- Lenné, Peter Josef , *Projekt der Schmuck- und Grenzzüge von Berlin mit nächster Umgegend*, 1840.
- Lortie, André, *Jacques Gréber (1882-1962) et l'urbanisme. Le temps et l'espace de la ville*, doctorat de l'institut d'urbanisme de Paris, Université de Paris XII, sous la direction de Claude Chaline et Bruno Vayssière, 1997, 2 tomes : « Texte » (281 p.) et « Illustrations » 1997.
- Louquet, Philippe, Corinne Tiry et Frank Vermandel (dir.), *L'espace de la grande échelle/Space on a Large Scale*, *Cahiers thématiques* n°6, EAL, éd. ENSAPL, diffusion Jean-Michel Place, 2006.
- Lussault, Michel, *L'homme spatial*, Paris, Le Seuil, 2007.
- Lynch, Kevin and Gary Hack, *Site Planning*, Cambridge, MA: MIT Press, 1986.
- Maas, Winy and Jacob Van Rijs, and Richard Koek, *FARMAX: Excursions on Density*, Rotterdam: 010 Publishers, 1998.

- Maas, Winy, et-al. (MVRDV), *Metacity / Datatown*, Rotterdam: 010 Pub., 1999.
- Maas, Inge, « Parcs publics populaires », in : Lucius Burckhard (dir.), *Le Werkbund : Allemagne, Autriche, Suisse*, Paris, Éditions du Moniteur, 1981, p. 57-65.
- Mantziaras, Panos, *La ville-paysage. Rudolf Schwarz et la dissolution des villes*, Métis Presses, 2008.
- Marot, Sébastien, *Sub-Urbanism and the Art of Memory*, Londres, AA Publications, 2003 (trad esp. Gustavo Gili, Barcelone 2006).
- Marot, Sébastien, *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*, Paris, éditions de La Villette, 2010.
- McHarg, Ian, *Design with Nature*, New York, Natural History Press, 1969.
- McHarg, Ian, "The Place of Nature in the City of Man", *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 1964.
- McHarg, Ian/Max Falque (traducteur et adaptateur), *Composer avec la nature*, 1980 (Cahiers de l'IAURIF).
- Mangin, David, *La Ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, éditions de La Villette, 2004.
- Maniaque, Caroline, « Paysages et territoires dégradés : reconversion du regard », *Cahiers thématiques n°9*, Paysage, territoire et reconversion, EAL/Jean-Michel Place, 2009.
- Masboungi, Ariella (dir.), *Aucun territoire n'est désespéré : Yves Lion, Grand prix d'urbanisme*, Marseille, Parenthèses, 2008.
- Masboungi, Ariella (dir.). *Penser la ville par le paysage*, Paris, Editions de la Villette, 2002.
- Meinig, D.W., (ed.) *The Interpretation of Ordinary Landscapes*, New York, Oxford University Press, 1979.
- Merchant, Carolyn, *The Death of Nature: Women, Ecology and the Scientific Revolution*, San Francisco, CA: Harper & Row, 1980.
- Migge, Leberecht, *Der soziale Garten. Das grüne Manifest*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 1999 (rééd.).
- Migge, Leberecht, « Eine Chance für Gross-Berlin », *Deutsche Bauzeitung*, n°7, 1933, p. 123-126.
- Mosser, Monique et Georges Teyssot, *The Architecture of Western Gardens*, Cambridge, MA, MIT Press, 1991.
- Mostafavi, Mohsen et David Leatherbarrow, *On Weathering*, Cambridge, MA, MIT Press, 1994.

- Mostafavi, Mohsen et C.Najle (dir.), *Landscape Urbanism. A manual for the machinic landscape*, Londres, AA, 2003.
- Muschamp, Herbert, *The Once and Future Park*, New York, Princeton Architectural Press, 1993.
- Novarina, Gilles, « Ville diffuse et système du vert / *Edge cities and green spaces* », *Revue de géographie alpine*, 2003, p. 9-17.
- Olin, Laurie, *Across the Open Field*, Philadelphie, PA, University of Pennsylvania Press, 2000.
- Olin, Laurie, *Transforming the Commonplace*, New York, Princeton Architectural Press, 1996.
- Pages Paysages*, n°2, *Ubi ? Quo ? Unde ? Qua ?* Marc Claramunt, Catherine Mosbach, Pascale Jacotot avec Karin Helms, Versailles, ADP éditeur, 1989.
- Pogue-Harrison, Robert, *Forests: The Shadow of Civilization*, Chicago, University of Chicago Press, 1992.
- Paquot, Thierry et Lussault, Michel (dir), *Habiter, le propre de l'humain- villes, territoires et philosophie*, éd. La Découverte, 2007.
- Panerai, Philippe, Depaule Jean-Charles, Demorgon Marcelle, *Analyse urbaine*, Marseille, Parenthèses, 1999.
- Passarge, Siegfried (dir.), *Stadtlandschaft der Erde*, Hambourg, Friedersichen/De Gruyter & Co., 1930.
- Petz, Ursula von, « Robert Schmidt and the public park policy in the Ruhr District, 1900-1930 », *Planning Perspective*, 14/1999, 163-182.
- Pernet Alexis, *Le grand paysage en projet, entre trajectoires institutionnelles et territoires vécus : l'expérience de l'atelier des paysages en vallée de l'Ance (Parc naturel régional Livradois-Forez, Auvergne, France)*, thèse de doctorat de géographie, sous la direction de Frédéric Pousin, Université de Paris 1, 2011, 616 p.
- Pousin, Frédéric, « Du *townscape* au paysage urbain, circulation d'un modèle rhétorique mobilisateur », in *Strates*, n°13, « Paysage urbain : genèse, représentations, enjeux contemporains », Paris, LADYSS, 2007, p. 25-50.
- Pousin, Frédéric, « Le lexique partagé des architectes et paysagistes, entre langue savante et langue ordinaire », dans *Actes du séminaire international UNESCO / CNRS*, « Les mots de la ville ». 1997.
- Pousin, Frédéric, « Projet de ville, projet de paysage », in *LIGELA* n° 19-20, « Les paysages et la ville », p. 112-120. 1997.

- Pousin, Frédéric, « Photographier le paysage urbain », *Ethnologie française*, XL, 2010, p. 673-674.
- Pouvreau Benoît, « La politique d'aménagement du territoire d'Eugène Claudius-Petit », in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2003/3, n°79, p. 43-52.
- Pranlas-Decours, Jean-Pierre, *Territoires partagés. L'archipel métropolitain*, Paris, Pavillon de l'Arsenal/Picard, 2002.
- Racine, Michel (sous la dir.), 2001, *Créateurs de jardins et de paysages : en France de la Renaissance au XXI^e siècle*, Arles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2001.
- Racine, Michel (sous la dir.), 2002, *Créateurs de jardins et de paysages : en France. Du XIX^e siècle au XXI^e siècle*, Arles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2002.
- Reed, Peter (dir.), *Groundswell — Constructing the contemporary landscape*, New York, MOMA, 2005.
- Roger, Alain (dir.), *La théorie du paysage en France (1974–1994)*, Seyssel, Champ Vallon, 1995.
- Roncayolo, Marcel, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, 1990.
- Rose, Dan, *Patterns of American Culture*, Philadelphia, PA: University of Pennsylvania Press, 1989.
- Rowe, Peter, *Making the Middle Landscape*, Cambridge, MA: MIT Press, 1989.
- Saarinen, Eliel, *Munkkiniemi-Haaga* (le plan pour Helsinki), Helsinki, 1915.
- Schama, Simon, *Landscape and Memory*, New York: Knopf, 1995.
- Schröder, Thies et Hans Joosten, *Büro Kiefer, Rekonstruktionen/Recombinations*, Ulmer, 2005.
- Büro Kiefer, *Landschaftspark Adlershof Berlin* [carnet], mars 2010.
- Schwartz, Martha, *Transfiguration of the Commonplace*, Washington DC, Spacemaker Press, 1997.
- Secchi, Bernardo, *La Ville du vingtième siècle*, Recherches/Ipraus, 2009
- Sgard Jacques, « Le Centre National d'Étude et de Recherche du Paysage », in *Urbanisme*, n°137, 1973, p. 67.
- Sgard Jacques, *Récréation et espaces verts aux Pays-Bas*, Thèse d'urbanisme, sous la direction de Jean Royer, Paris, IUUP, 1958.
- Sprecher Thierry, « Écologie et simulation en aménagement », in *Aménagement et nature*, n°36, 1974-1975, p. 13-15.
- Sieverts, Thomas, *Entre-ville: une lecture de la Zwischenstadt*, Marseille, Parenthèses, 2004.

- Sigler, J. (ed.), *S, M, L, XL — Small, Medium, Large, Extra-Large — Office for Metropolitan Architecture* — Rem Koolhaas and Bruce Mau, Rotterdam, 010, 1995.
- Smithson, Robert, *The Writing of Robert Smithson*, ed. Nancy Holt, New York, New York University Press, 1979.
- Simo, M., *100 Years of Landscape Architecture — Some patterns of a Century — ASLA celebrating 100 years*, Washington D.C., ASLA, 2000.
- Simonds, J.O., *Landscape architecture — The shaping of man's natural environment*, New York, 1961.
- Simonds, J.O., *Landscape Architecture — A manual of site planning and design*, New York, McGraw-Hill, 1997, 3^e éd., 1993.
- Sohn, Elke, *Zum Begriff der Natur in Stadtkonzepten, anhand der Beiträge von Hans Bernhard Reichow, Walter Schwagenscheidt und Hans Scharoun zum Wiederaufbau nach 1945*, Hambourg, LIT Verlag, 2008.
- Spirn, A.W., *The granite garden — Urban nature and human design*, New York, Basic Books, 1984/1998.
- Steiner, F.R., *The living landscape — An ecological approach to landscape planning*, Washington, Island Press, 2008.
- Steenbergen, Clemens, *Architecture and Landscape: The Great Experiment of the European Gardens and Landscapes*, New York, Prestel, 1996.
- Symposium Perspektive Landschaft*, zum 75-jährigen Jubiläum von Lehre und Forschung an der TU Berlin, 2004.
- Swaffield, Simon, *Theory in Landscape architecture. A reader*, University of Pennsylvania Press, 2002.
- Tarlet, Jean, « Milieu naturel et aménagement. Les méthodes de planification écologique », in *Les Annales de géographie*, 1977, Vol. 86, n°474, p. 164-200.
- Teyssot, Georges, et-al, *The American Lawn*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.
- Thompson, George, et Frederick Steiner (eds.), *Ecological Design and Planning*, New York, John Wiley, 1996.
- Tiberghien, Gilles, *Land Art* (New York: Princeton Architectural press, 1994).
- Treib, Marc (dir.), *Modern Landscape Architecture: A Critical Review*, Cambridge, MA.: MIT Press, 1993.

- Treib, Marc, Dorothée Imbert, *Garrett Eckbo — Modern landscapes for living*, Berkeley/Los Angeles/London, UCP, 1997.
- Treib, Marc (dir.), *Representing landscape architecture*, London, Taylor, Francis, 2008.
- Marc, Treib, *Spatial Recall Memory in architecture and Landscape*, Londres, Routledge, 2009.
- Valentien, Christoph, et Thomas, Jakob, *Zur Geschichte der Landschaftsarchitektur an der TU München-Weihenstephan*. Eine Dokumentation anlässlich des 40jährigen Jubiläums der Studienrichtung Landschaftsarchitektur 1996.
- Varcin, Armelle, « Du "paysage à l'environnement" vers une nouvelle culture ? ». *Cahiers thématiques* n°9, EAL/Jean-Michel Place, 2009.
- Veran, Cyrille, « Munich. Effets optiques pour un aménagement paysager », *Le Moniteur des Travaux Publics*, n° 5313, 23 septembre 2005, p. 62-65.
- Verpraet, Gilles, 2002, *Les systèmes professionnels de l'urbanisme. Socio histoire des urbanistes : entre conception, production et décentralisation (1960/1995)*, manuscrit non publié.
- Vexlard, Gilles, Laurence Vacherot, « Occuper l'étendue », *Pages paysages*, n°8, octobre 2000, p. 54-65.
- Vigano, Paola et Bernardo Secchi, *La ville poreuse*, 2009. Entretien en ligne http://www.plainecommune.fr/page/p-138/art_id-1461/actu_id-285/thm_id-4/actualite-la-ville-poreuse-de-bernardo-secchi-et-paola-vigano.
- Vigny Annette, *Jacques Sgard, paysagiste et urbaniste*, Liège, Mardaga, 1995.
- Vigny, Annette, *Latitude Nord. Nouveaux paysages urbains*, Acte Sud, 1998.
- Vigny, Annette, « München-Riem. Programmation d'un projet écologique d'extension urbaine », *Les Carnets du paysage*, n°4, automne-hiver 1999, p. 38-51.
- Vogt, Hans, *Dieter Kienast*, Bâle, Birkhäuser, 2000.
- Waldheim, Charles (dir.), *The Landscape Urbanism Reader*, Princeton Architectural Press, 2006.
- Watts, May Theilgard, *Reading the Landscape of America*, New York, MacMillan, 1957.
- Weidinger, Jürgen, « Bürgergärten als Baustein öffentlicher Parks. Planungsprinzipien und Entwürfe », *Stadt und Grün*, n°5, 2009, p. 39–43.
- Weidinger, Jürgen, « Landschaftsarchitektur und Technische Infrastruktur ». In: Altrock. R. / Kunze, Ronald / Pahl-Weber, Elke / von Petz, Ursula / Schubert, Dirk (dir.): *Jahrbuch Stadterneuerung 2006/07. Stadterneuerung und Landschaft*, Berlin 2007, p.145–158.

Weidinger, Jürgen, « Design consciousness », In: Zhu, Yufan (dir.): *infinity.axis. landscape reconstruction to central area of nuclear and new technology of Tsinghua University*, Peking 2007, p.47–51.

Weilacher, Udo, *Between Landscape Architecture and Land Art*, Basel, Birkhauser, 1996.

Weiss, Allen S., *Unnatural Horizons: Paradox and Contradiction in Landscape Architecture*, New York, Princeton Architectural Press, 1998.

Bibliographie complémentaire sur le contexte allemand

Pour approfondir le contexte réglementaire et opérationnel du paysage en Allemagne :

Baugesetzbuch [Code de l'urbanisme fédéral], § 34 „Zusammenhang bebauter Ortsteile“ : § 35 „Außenbereich – Eingriffregelungen“

Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin, *Berliner Naturschutzgesetz – NatSchG Bln (Baumschutzverordnung, Grünalagengesetz, Berliner Gesetz über die Umweltverträglichkeitsprüfung, Gesetz über die Umweltverträglichkeitsprüfung)*, 2008

Ermer, Klaus, Renate Hoff, Mohrmann Rita, *Landschaftsplanung in der Stadt*, Ulm, 1996.

Heiland, Stefan [Leiter des Fachgebiets Landschaftsplanung am Institut für Landschaftsarchitektur und Umweltplanung der Technischen Universität Berlin], *Handbuch für Landschaftsplanung*

Sur les projets actuels du Sénat, brochures gratuites pour le public :

Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin, *Das grüne Berlin/The green Berlin*, 2009.

Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin, *Umweltprüfungen – Leitfaden für die Stadt- und Landschaftsplanung*, 2006.

Senate Administration for Urban Development of the State Berlin/Ministry for Agriculture, Environmental protection and Regional Planning of the State of Brandenburg, *Regionalparks in Brandenburg and Berlin – Strategies for Sustainable Development in the Metropolitan Area*, Potsdam, 2000.

Cartes du Senatsverwaltung für Stadtentwicklung Berlin

Landschaftsprogramm, „Landschaftsbild“, „Naturhaushalt/Umweltschutz“, „Biotop und Artenschutz“, „Erholung und Freiraumnutzung“, éch. 1:50 000e, 1e éd. 1994.

[disponibles en français]:

Plan-Programme-Paysage, „Configuration et aménagement du paysage régional“, „Protection des biotopes et des écosystèmes“, „Ecosystèmes/Protection de l'environnement“, „Loisirs et activités de plein air/espaces ouverts“

6 MONTAGES VIDEO

(Tim Benton, Caroline Maniaque, Corinne Jaquand)

Entretien avec Gilles Vexlard (Latitude Nord, Paris) et Heiner Lutz (Münich)

Entretien avec Henri Bava (agence Ter, Paris-Karlsruhe)

Entretien avec Frédéric Bonnet et Marc Bigarnet (groupe Obras, Paris)

Entretien avec Dirk Sadtler et Christian Loderer (plancontext, Berlin)

**RENOUVELER LES TERRITOIRES PAR LE PAYSAGE
AUS DER LANDSCHAFT (UM)-PLANEN
EXPÉRIENCES FRANCE-ALLEMAGNE**

*PROGRAMME INTERDISCIPLINAIRE DE RECHERCHE DAPA/PUCA
« ARCHITECTURE DE LA GRANDE ÉCHELLE » 4^E SESSION*

CORINNE JAQUAND – ENSAPB/LIAT (RESPONSABLE SCIENTIFIQUE)
CAROLINE MANIAQUE – ENSAPM/LIAT
KARIN HELMS – ENSP
ARMELLE VARCIN – ENSAPL/LACTH
PHILIPPE NYS – UNIVERSITÉ PARIS 8/AMP

CAHIER ICONOGRAPHIQUE

DÉCEMBRE 2011

**Riemer Park, Munich, Allemagne (1993-2005).
Paysagistes Gilles Vexlard et Laurence Vacherot (Latitude Nord)**



Plan masse présenté pour la *Bundesgartenschau* BuGa 2005



200 ha
Maître d'ouvrage : FRMRG
Massnahmenträger
München-Riem GmbH
Prix allemand du paysage 2005
BDLA
Prix international du paysage



Documents Agence Latitude Nord / Messestadt Riem



Riemer Park, avril 2011, Photo Caroline Maniaque



Messestadt Riem, jardins résidentiels. Aménagements sur la terrasse donnant sur le parc.



Photos Caroline Maniaque

Grünmetropole, projet transfrontalier Belgique, Pays-Bas, Allemagne
Paysagistes Agence Ter Karlsruhe (Henri Bava)
Maître d'ouvrage : Euroregion GmbH

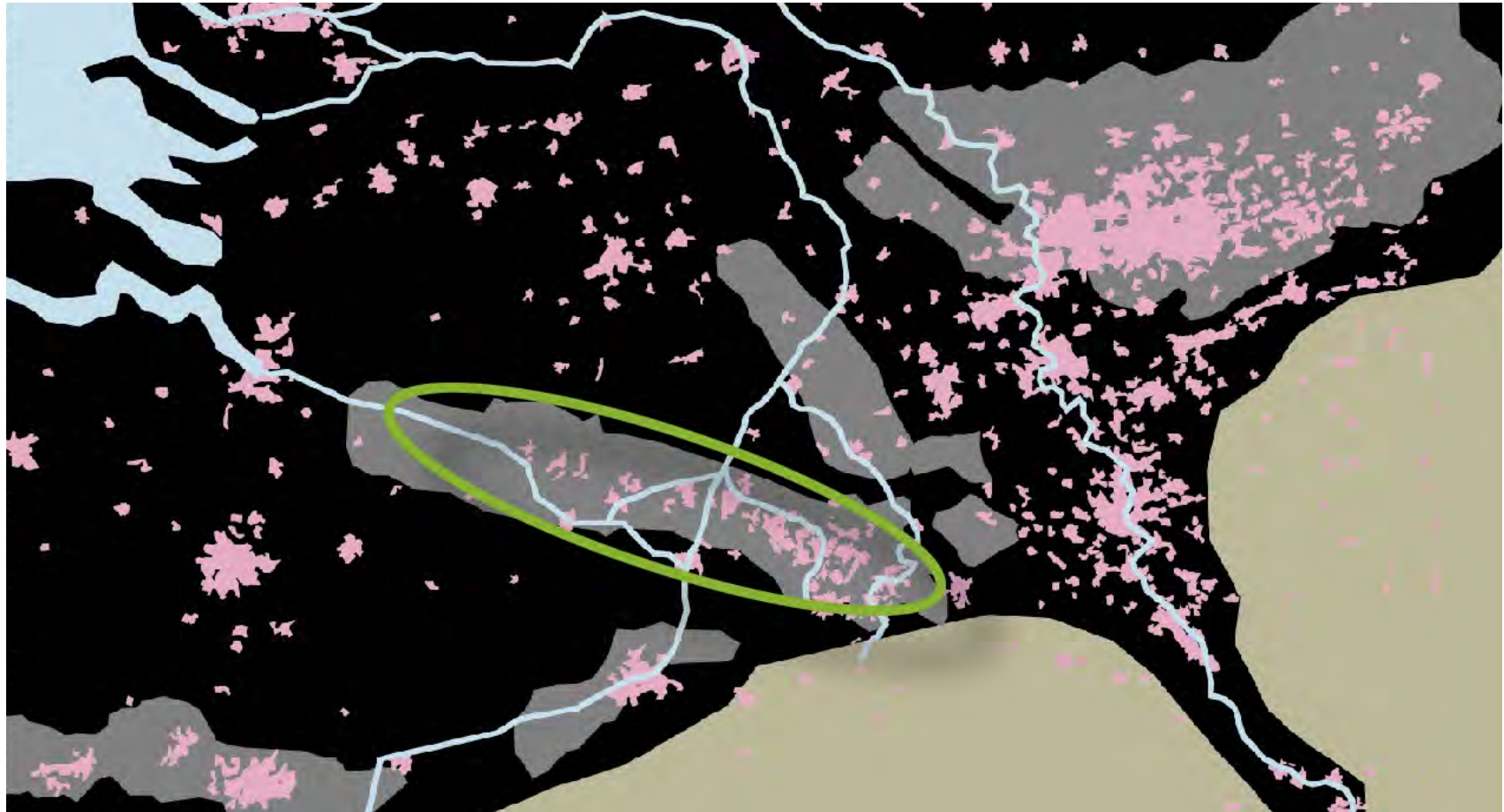
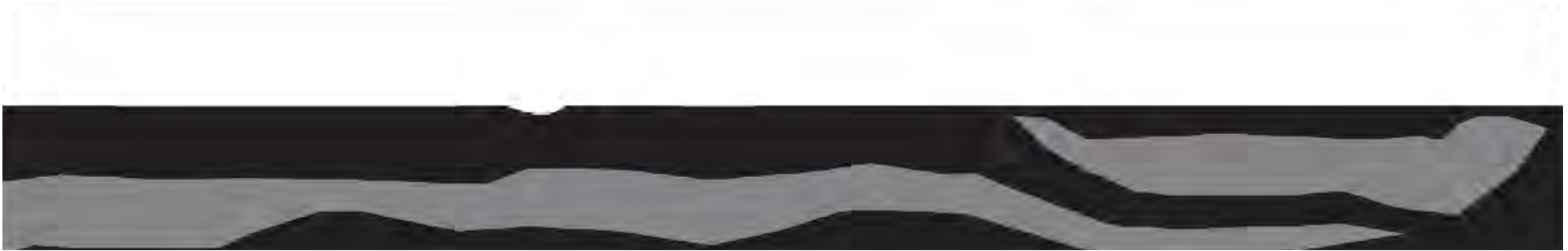


Schéma du site avec en gris la zone des mines de charbon. En haut à gauche, la région de la Ruhr. Agence Ter Karlsruhe.

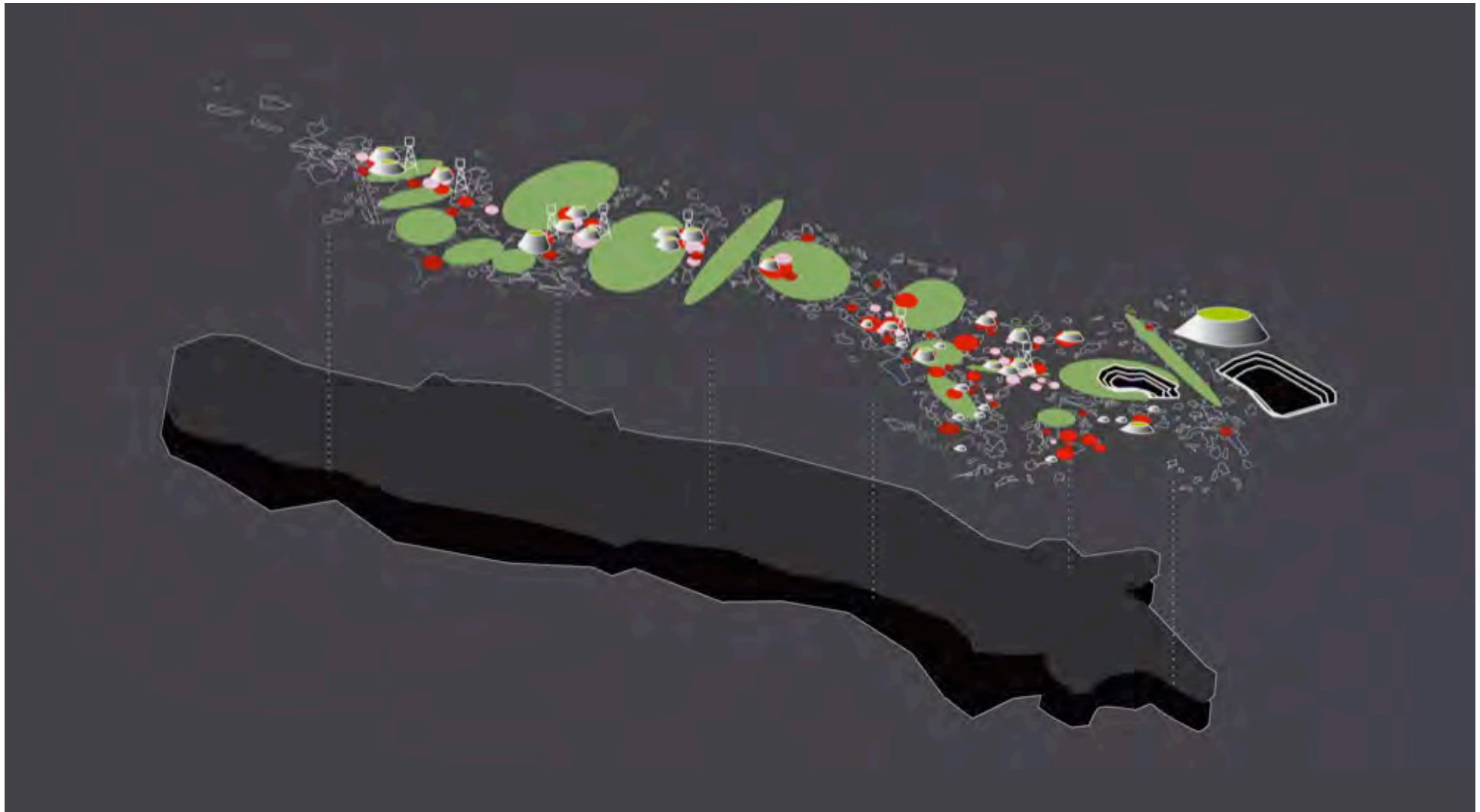


Paysage avec terrils et cité-ouvrière en premier plan.





Le paysage invisible. Agence Ter, Karlsruhe.



Synthèse schématique : bande ADN (routes verte et bleue), grands parcs et sites patrimoniaux. Agence Ter, Karlsruhe.

Barnimer Feldmark à Weißensee et Hohenschönhausen Trois grand parc agricoles en frange métropolitaine, Berlin, 1996-2000



Plan de recollement du Senatsverwaltung für Stadtentwicklung :
„Neue Wiesen“, Schirmer & Kernbach, paysagistes, Berlin
„Wartenberger Feldmark“, Plancontext, paysagistes Berlin
„Gut Falkenberg“, Atelier Loidl, paysagistes Berlin



Renaturation et esplanade
„Neue Wiesen“, Schirmer & Kernbach

Photos Corinne Jaquand





Le Casino de Glienicke
Le pavillon du Barnim

Photo Corinne Jaquand





Photos Corinne Jaquand, Isabelle Estienne



Photo Corinne Jaquand



Photos Corinne Jaquand

L'allée menant au grand ensemble de Wartenberg,
l'axe visant le bunker, „Wartenberger Feldmark“,
Plancontex

Photos Corinne Jaquand





Photos Corinne Jaquand



BRAUP